

La fille qui en savait trop

Barrellon, Nils

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NILS BARRELLON

La fille qui en savait trop

THRILLER



« Un sanglant jeu de piste, une angoissante
course contre la montre. » (Libération)

 City

La fille qui en savait trop

Nils BarRellon

City
Thriller

© City Editions 2015

Couverture : © Tim Robinson / Arcangel Images

ISBN : 9782824641683

Code Hachette : 51 4169 2

Rayon : Roman Policier

Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud

Catalogue et manuscrits : www.city-editions.com

Conformément au Code de la propriété intellectuelle, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce, par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Dépôt légal : mars 2015

Imprimé en France

*Pour Estel,
en attendant les jours meilleurs
qui finissent toujours par revenir.*

Sommaire

I	
II	
III	
IV	
V	
VI	
VII	
VIII	
IX	
X	
XI	
XII	
XIII	
XIV	
XV	
XVI	
XVII	
XVIII	
XIX	
XX	
XXI	
XXII	
XXIII	
Épilogue	
Annexe 1	
Annexe 2	

I

Sur la banquette arrière, Lefort tripote avec nervosité son Sig Sauer, semi-automatique officiel de la maison. Il éjecte le chargeur de seize balles, puis le réenclenche. Puis recommence, avec la régularité d'un métronome.

— JérémY, arrête !

— Quoi ?

— Arrête avec ton flingue. Ça me stresse !

Il souffle bruyamment comme un gamin à qui on interdit de jouer au ballon dans la cuisine sans se justifier. Pourtant, il obtempère, ouvre son blouson et vient glisser son arme dans son holster.

— Voilà. C'est bon. J'vérifiais juste qu'il était bien chargé, marmonne-t-il.

Sa mauvaise foi ne me fait ni chaud ni froid et je ne rajoute rien.

Nous poireautons dans la voiture depuis trois heures vingt, maintenant. L'horloge du tableau de bord indique dix-sept heures douze. La nuit commence à tomber.

La température dans l'habitacle ne doit pas dépasser les douze degrés, et je monte une nouvelle fois le col de ma doudoune sur mes joues. Pas possible de mettre le moteur en marche pour avoir un peu de chauffage : je ne veux pas faire foirer l'opération pour une ânerie comme celle-là. Bogdan Milanković est le genre de mec à posséder un radar anti-flic intégré et, pour lui, une voiture qui tourne au ralenti sans bouger est aussi visible que le nez au milieu de la figure. Un nez de clown, cela va sans dire.

À mes côtés, Anissa porte à ses lèvres ses deux mains fermées sur une balle de ping-pong imaginaire et souffle dedans.

C'est une jolie fille qui affiche une beauté simple. Sa peau est légèrement hâlée, ses lèvres sont pleines et ses yeux sont aussi noirs que ses cheveux qu'elle tient noués en une sage queue de cheval.

Ses pommettes sont hautes et creusent sur ses joues de discrètes fossettes qui accentuent l'ovale de son visage. Elle porte un jean et un blouson bleu marine un peu trop grand. L'ensemble n'est pas très féminin, mais, c'est indéniable, il est fonctionnel et lui va plutôt bien.

— Tu as froid ? je demande.

— Un peu. En fait...

Elle suspend sa phrase comme si elle réalisait soudain que cela ne nous intéresserait pas. C'est raté ! Comme tout bon flic qui se respecte, j'adore les non-dits, les silences trop longs, les lapsus. Chez un suspect, ce sont autant de signes qui me poussent à chercher plus loin. Pour trouver ce qu'ils cachent.

— En fait ? je l'engage à poursuivre.

— Je souffre de la maladie de Raynaud. Enfin, je souffre, c'est un bien grand mot. C'est chia... C'est pénible, quoi.

— C'est quoi ce quetru ? lâche JérémY. C'est le même Raynaud que l'autre

vieux qui faisait des vieux sketches pas drôles, là, en noir et blanc ?

— Tu veux parler de Fernand Raynaud ?

— J'sais pas, oam ! Tu sais, *Le trente-deux à Aubervilliers...*

— *Le vingt-deux à Asnières*, je précise.

— Ouais, pareil, bougonne Jérémy.

— Non, ce n'est pas le même. Mais ça s'écrit pareil, nous apprend Anissa.

— Et c'est quoi, alors ? insiste le lieutenant.

— C'est une vasoconstriction des petites artères situées sous la peau. Au niveau des doigts.

— Vaso quoi ?

Jérémy Lefort m'épuise, parfois. Maintenant, comment reprocher à un flic d'être curieux ?

— C'est un engourdissement des extrémités qui ne sont plus irriguées quand il fait trop froid. Ça fait ça.

Elle tend ses mains devant elle. Ses doigts n'ont pas la même couleur que ses paumes. Ils sont pâles, presque blancs. On dirait qu'elle a enfilé des mitaines.

— Ah ! Chelou ! s'exclame Lefort. Ça fait mal ?

— Non, pas vraiment, confesse-t-elle.

— Et ça dure longtemps ?

— Bon, Jérémy ! je l'interromps sèchement. Tu veux faire un exposé sur le sujet ou quoi ?

— J'me renseigne, c'est tout !

— Ça dépend. Généralement, ça passe tout seul dès que j'ai un peu plus chaud.

— Il doit y avoir des gants dans la boîte à gants, je lui propose. Logique...

Je me penche et appuie sur la trappe de la plage avant qui s'enfonce un chouia avant de s'ouvrir au ralenti. Chuintement presque inaudible. Un plan de Paris, une boîte de cachous *Lajaunie* – et je pense aussitôt à la blonde de la pub qui agitait son énorme poitrine pour vanter les mérites de ces paillettes de réglisse –, un vieux ticket de parking et ma paire de gants en cuir noir. Ceux que mon ex-femme m'a offerts au début de notre mariage.

— Non, merci, commissaire.

— Ah ? J'ai cru que tu voulais te réchauffer les mains.

— Oui, confirme-t-elle bizarrement.

— Et donc ?

— C'est pas bon de porter des gants. Pour la gâchette.

— C'est à l'École de police qu'on t'a appris ça ?

— Non. Enfin, si... Enfin, c'est logique, non ?

— Et si tu as les doigts gelés, tu crois que ce sera mieux ? Pour la détente, j'entends.

— J'sais pas.

Je me tourne vers elle. La regarde. Elle a une petite moue amusante, une « amousante ». Néanmoins, j'estime qu'il est temps de se reconcentrer. Nous

ne sommes pas ici pour tailler le bout de gras sur les doigts de mademoiselle.

— De toute façon, on est bien d'accord : tu restes en retrait. Tu es là en tant qu'observatrice. Pas question que tu touches à ton pétard ! Je suis bien clair là-dessus ?

— Le commissaire divisionnaire m'a dit que...

— Bastien est un ami, mais c'est un ami qui est dans les bureaux depuis plus de dix ans ! Alors, sauf le respect que je lui dois, pour tout ce qui concerne le terrain, ses conseils sont merdiques ! Au trente-six, c'est lui le boss ; dans la rue, c'est moi !

Je ne le lui dis pas, elle le découvrira bien assez tôt, mais, dès mon arrivée à la tête d'une section de droit commun, j'ai tout de suite fait savoir que j'avais l'intention de mettre les mains dans le cambouis, qu'il n'était pas question pour moi de rester dans mon bureau à attendre que cela se passe. J'aimais et j'aime toujours autant le terrain, les filoches, les planques.

— Tu ne touches pas à ton flingue et tu restes derrière moi. Si tu me passes devant, tu prends une praline dans les fesses, c'est OK pour toi ?

Comme elle ne répond rien, je lui extorque son consentement :

— C'est OK pour toi, Anissa ?

— C'est OK, dit-elle, boudeuse.

Comme si j'avais besoin de cette morveuse à mes côtés aujourd'hui. Elle a débarqué il n'y a pas deux mois à la brigade, et voilà que Bastien me la colle dans les pattes pour l'épilogue – enfin, je l'espère – de l'affaire Milanković. Un épilogue qui a toutes les chances de s'avérer houleux, Bogdan n'ayant pas la réputation d'être un tendre ni de porter les flics dans son cœur.

Bogdan Milanković. Quarante-six ans. En juillet 1995, aux côtés du sinistre Ratko Mladić, il aurait participé activement au massacre de Srebrenica ayant coûté la vie à plusieurs milliers de Bosniaques. Si aucune image, aucune vidéo n'existe qui prouverait son implication à ce génocide de façon formelle, on sait pourtant de source sûre (témoignage de Saša Cvjetan jugé en 2004) qu'il commandait une phalange des Scorpions, ce groupe paramilitaire serbe formé en 1991, dont le chef était Slobodan Medić.

Il disparaît de la circulation peu de temps après les accords de Dayton et se met au vert, histoire de se faire oublier du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie. Qui l'oublie. On le voit réapparaître au début des années 2000, en Italie, où il s'illustre dans diverses affaires de drogue ayant lien avec la Camorra. Son nom apparaît aussi dans un scandale d'ordures ménagères, enfouies illégalement près du petit village de Sant'Antonio Abate, en Campanie, pour lequel il est jugé et condamné par contumace à six années de prison. Il s'évapore à nouveau avant de refaire surface au début de l'année dernière, sur la Côte d'Azur, à la tête d'un important trafic de cocaïne, héroïne et autres substances illicites en tous genres.

Il a les Stups sur le dos depuis son entrée sur le territoire, mais, si quelques-uns de ses hommes de main sont tombés, il a réussi à passer entre les mailles

du filet. Jusqu'au mois dernier.

Un certain Silvio Polini est retrouvé égorgé dans un hôtel de passe du centre de Cannes. Sa tête n'était plus attachée au reste de son corps que par ses vertèbres cervicales. Il gisait dans une mare de sang impressionnante, qui avait presque recouvert tout le sol de la piaule. Ce petit malfrat transalpin, connu pour être en commerce avec Milanković, aurait manifestement tenté de le doubler, et mal lui en a pris.

C'est Bogdan lui-même qui s'est chargé de lui faire comprendre son erreur, faisant passer un message fort à tous ses autres collaborateurs par la même occasion : on n'entube pas Milanković sans que cela reste impuni. Hélas pour lui, le gérant de l'hôtel, d'ordinaire aveugle, a su négocier l'effacement de son ardoise personnelle en le reconnaissant sans aucune hésitation.

Qui dit meurtre dit brigade criminelle. L'affaire Milanković a donc atterri sur le bureau du commissaire Foccini, patron de la SRPJ[1] marseillaise, puis sur le mien, au sommet de la pile des dossiers urgents, après qu'un cousin a affirmé aux flics de la Canebière que le Serbe était monté vers la capitale. Un mois d'enquête, de renseignements et de filatures pour, la semaine dernière, lui remettre la main dessus ici. Il se planque dans un petit appartement de la rue du Château, dans le XIV^e arrondissement. Un choix étonnant pour un habitué des cavales comme lui : un studio au rez-de-chaussée, dont l'unique fenêtre donne sur une cour intérieure. Une seule entrée, celle de devant. Le cueillir ne s'annonce pourtant pas comme une partie de plaisir. Ce gars a du sang sur les mains, les bras, les jambes, le torse (partout, quoi !) et un brassard orange avec POLICE écrit dessus n'est pas du genre à l'impressionner. Si un collègue est dans sa ligne de mire et qu'il se sent acculé, il ouvrira le feu.

Mission délicate, donc. J'ai demandé l'aide des gars de la brigade de recherche et d'intervention, la BRI, sous le commandement du commissaire Hébert.

Patrick Hébert a un an de plus que moi. C'est un grand gaillard qui doit flirter avec le mètre quatre-vingt-dix pour une centaine de kilos, dont pas un gramme de graisse. Il a un visage assez long, des yeux très clairs, presque transparents, qui lui confèrent un air doux. Mais il ne faut pas s'y fier, Patrick déteste rester derrière son bureau. Il adore quand ça tangué. Son truc, c'est l'action, et sa drogue, l'adrénaline. Nous avons fait nos premières armes ensemble, à la BRB, la brigade de répression du banditisme. Il était affecté à la section « voie publique générale », tandis que j'apprenais le job à la section « autos ». Notre amour du terrain nous a donné plusieurs fois l'occasion de fouler le macadam parisien ensemble à la poursuite d'un margoulin commun. Nous avons partagé quelques planques dans quelques sous[2] déglingués, nous avons pris quelques cuites pour fêter les départs des vieux briscards, les arrivées des bleus. Bref, nous avons forgé une solide amitié qui dure encore malgré nos nouvelles affectations et, chaque fois que j'ai besoin d'un soutien logistique, j'aime faire appel à lui.

Lui et ses gars ! Ils sont six, avec tout l'attirail de cow-boy, à attendre

sagement mon feu vert dans la fourgonnette banalisée blanche qui est garée trois places devant nous. Au top, ils s'éjecteront comme des diables de leur boîte pour fondre sur Milanković. Tout est prêt et, s'il n'y avait le bémol Anissa Chihab, lieutenant de police stagiaire, tout serait parfait. Ne manque plus que Bogdan !

J'attrape le micro de l'Acropol[3] et joins le commandant Letellier qui est collé aux basques du Serbe depuis deux jours déjà.

— Nils pour Alain. Tu me reçois ?

Un léger craquement, puis la voix posée du commandant :

— Oui.

— On en est où avec Winnie l'ourson ?

— Winnie vient de boire sa douzième vodka comme s'il s'agissait d'un verre de lait. Il est toujours au comptoir et discute avec le gérant en sirotant verre sur verre. Le patron est en train de lui en resservir, d'ailleurs. Merde ! Il est bien au chaud à s'envoyer de l'alcool de patate pendant qu'on se gèle en l'attendant. Il n'y a vraiment pas de justice... Mais cela va changer ; nous sommes là pour ça.

— Ça va, toi ?

— Je suis frigorifié, avoue Letellier. Il ne fait pas si froid que ça, mais l'air est humide, et j'ai l'impression qu'il traverse mes vêtements.

— Tu es où ?

— Assis à l'arrêt de bus de la place Moro-Giafferi.

— Tu ne restes pas en place, hein ? Tu bouges ; il ne faut surtout pas qu'il...

— Ne vous inquiétez pas.

Je ne veux pas le lui dire, mais, si, je m'inquiète. Alain est un excellent flic. Un enquêteur hors pair, doté d'une culture encyclopédique. Il est sorti major de sa promotion malgré un tout petit sept sur vingt à l'épreuve physique. C'est mon rat de bibliothèque préféré. Intelligence pratique, connaissance des dossiers, faculté d'analyse font de lui un élément très précieux, et nous formons un binôme aux statistiques de résolution qui font des jaloux (plus de quatre-vingt-dix pour cent). Toutefois, il refuse de porter une autre arme qu'un bouquin. Je ne lui en veux pas, mais je fais tout pour ne l'emmener sur le terrain qu'en cas d'extrême nécessité. La filature de Milanković m'a semblé en faire partie. Un ancien militaire, qui a connu les champs de bataille, entendu siffler les balles et taquiné la mort de près – ce qui n'est pas si courant de nos jours – possède, comme les animaux, un sixième sens que seul un stratège comme Letellier peut contrecarrer. Mais, bon, avoir confiance n'empêche pas de s'inquiéter !

— Si ça peut te consoler, on se gèle aussi. Tu nous préviens dès qu'il bouge !

— Comme prévu !

Je raccroche.

— J'peux sortir fumer une garro ? demande Lefort.

— Tu rigoles ? Le bistrot n'est qu'à cent mètres ! S'il décide de partir, il est là en vingt secondes, et un mec comme toi qui fume une clope devant chez lui, autant lui passer un coup de fil et lui dire qu'on l'attend ; l'effet sera le même.

— Comment ça, « un mec comme oam » ?

— Un mec avec écrit Police en plein milieu du front !

— Ça se voit tant que ça ? demande-t-il avec une touche de fierté dans la voix.

Je ne veux pas le froisser en rajoutant que le brassard sur sa manche droite est aussi un élément caractéristique et particulièrement voyant de son appartenance au grand corps des forces de l'ordre. C'est Anissa, moins psychologue, qui s'en charge.

— Vous avez aussi le brassard, lieutenant, dit-elle en le lui désignant.

— Oh ! putain, j'avais oublié ! Quel con je fais !

C'est sûr que, niveau matière grise, le lieutenant Lefort ne fait pas partie du corps d'élite. Elle est plutôt gris pâle, voire blanchâtre, sa matière à lui. Mais ce n'est pas la raison de sa présence dans mon équipe. Il est le côté sombre du commandant Letellier, son yin. Ou son yang, je ne sais pas trop. (J'ai toujours eu beaucoup de mal avec la philosophie chinoise, la philo tout court, d'ailleurs, et ce n'est pas Mme Clair, ma prof de terminale qui me contredira. À ma décharge, à cette époque, le jeudi, de huit à neuf, je fréquentais plus l'arrière-salle du Petit Just, le bistrot en face du lycée dans laquelle la partie de baby-foot coûtait deux francs, que la salle de cours de Mme Clair.) Lefort a eu vingt sur vingt à l'épreuve physique. C'est – ou c'était plutôt – un sportif, un vrai. Trois-quarts de rugby, il affirme avoir longuement hésité à en faire son métier avant d'entrer dans la police (les cigarettes qu'il s'envoie à longueur de journée ont dû décider pour lui !). Ceinture marron de karaté, comme il se plaît à le répéter à qui ne le sait pas. Je n'ai jamais compris pourquoi il ne se faisait pas mousser en affirmant qu'elle était un peu plus sombre. Peut-être parce qu'il sait que je fais de l'aïkido et que la ceinture sous mon hakama est noire, elle. Cependant, et c'est bien le plus important, je sais que je peux compter sur lui si la situation devient tendue et que le dialogue n'est plus, hélas, la meilleure façon de se faire comprendre.

C'est donc un bon flic qui mérite juste d'être aiguillé, ses initiatives personnelles étant souvent à côté de la plaque. Il vient d'en faire la démonstration.

— J peux vous demander un truc, commissaire ? m'interpelle soudain Anissa.

— Oui, tu peux. Mais évite le « commissaire ». Tu fais partie du groupe, maintenant...

— J vous appelle comment, alors ?

— « Patron » ! Tu l'appelles « Patron » ! intervient Jérémy. Avec un « P » majuscule, évidemment. Moi aussi, d'ailleurs, tu m'appelles « Patron » !

Chihab se tourne vers lui et essaie, à la faible lueur des lampadaires de la

rue, de voir sur son visage s'il est sérieux. J'interviens à mon tour :

— Il plaisante. N'est-ce pas, Jérémy ?

— Ben, non...

Je lui jette un regard méchant dans le rétroviseur central qui lui parvient par ricochet.

— Ben, si... Moi, c'est Jérémy. Jérémy tout court.

— OK, j'ai compris, dit-elle.

— Ta question, c'était quoi ?

C'est curieux, cette fois, elle hésite. Pas longtemps cependant.

— Dans l'affaire Bartoldi, comment vous avez su ?

L'affaire Bartoldi a défrayé la chronique il y a plusieurs années et a permis aux journalistes d'alimenter les pages justice de leurs quotidiens pendant quelques semaines sans avoir à réfléchir au contenu de leurs articles. Je débute, et ce fut l'une de mes premières affaires. Je m'en souviens si bien que je pense être capable d'en faire un roman policier. Tous les ingrédients sont réunis pour viser le best-seller : une femme superbe, des meurtres, de l'engagement policier et du suspense, le tout saupoudré d'un petit peu de mystère, juste ce qu'il faut. Toutefois, je décide d'éluder et d'entretenir du même coup cette aura mystérieuse qui nimbe tous les grands flics.

— Le flair, ma chère Watsonnette. Le flair.

Je n'ai pas besoin de la regarder pour savoir que cette explication ne la satisfait pas. Cette gamine est maligne, je l'ai senti dès que je l'ai vue. Je ne lui ai pas dit et ne suis pas près de le lui dire. Si elle doit bosser sous mes ordres, il passera de l'eau sous les ponts avant que je ne la flatte. Un flic trop sûr de lui n'est plus aussi efficace.

— Parce que, vous savez..., j'ai suivi l'affaire dans les médias et...

— Tu ne devais pas être bien vieille, je constate.

— Oui, mais ça fait longtemps que je veux faire ça. Enfin, faire flic, se croit-elle obligée de préciser.

— Et tu t'es dit que la meuf, ça aurait pu être oaf ? balance Lefort avec sa franchise habituelle, mêlée de curieuses locutions en verlan trahissant son origine dionysienne et banlieusarde (ou l'inverse).

— Non ! Pas du tout ! le mouche-t-elle. Non, c'était juste bizarre de penser que...

— Patron ! Alain. Winnie l'ourson a décidé de bouger. Je répète : Winnie l'ourson a décidé de bouger.

J'attrape l'Acropol.

— OK. Par où part-il ?

— Attendez... Il met son blouson... Il est armé ! Je viens d'apercevoir un pistolet coincé dans la ceinture de son pantalon, dans son dos, sous son pull.

— C'est noté. Tu as pu voir le calibre ?

— Non. C'était fugace, c'est juste quand il a enfilé sa veste.

— Ce n'est pas grave...

— Il sort... Il tourne à droite ! Il vient vers vous !

— C'est terminé pour toi. Va prendre un café pour te réchauffer ! Patrick ?
Vous êtes prêts ?

— Chauds bouillants ! On attend ton signal.

— Tu as entendu ? Winnie est armé... Gaffe.

— Ouais.

— On fait comme on a dit. Silence radio dès maintenant ! Canal onze en cas d'extrême urgence !

Je coupe la communication et me tourne vers Lefort.

— Tu as bien ajusté ton gilet ? je lui demande en vérifiant que le mien est en place.

— C'est fait, dit-il en tapant du plat de sa main droite sur son torse.

— Le voilà ! dit Anissa.

La silhouette de Milanković apparaît au bout de la rue. Il est sur le trottoir opposé.

— Couchez-vous !

Les lieutenants se rapetissent jusqu'à devenir invisibles depuis la rue. Je mets le contact et me prépare à jouer mon meilleur rôle, celui de « l'automobiliste lambda qui quitte sa place de parking ». Bogdan n'est plus qu'à une petite centaine de mètres. Je passe la première, braque et sors au ralenti.

— Aplatissez-vous, on passe devant Winnie dans cinq secondes.

Je croise le Serbe qui scrute ma bagnole. Il est sur ses gardes, même après treize vodkas. Je ne tourne pas la tête, garde les mains sur le volant et roule au pas comme celui qui fait chauffer doucement son véhicule. Je compte sur l'épaisse fumée blanche qui s'élève du pot d'échappement pour l'attester et ne pas attirer son attention. Dès que je l'ai dépassé, toujours sans tourner la tête, je le suis dans le rétroviseur extérieur. C'est bon, il ne s'est pas retourné : je n'avais rien de suspect. Je ralentis imperceptiblement pour qu'il reste dans mon champ de vision jusqu'à ce qu'il rentre chez lui. Dès qu'il a franchi la porte de son immeuble, je pile.

— Jérémy, go ! Anissa, tu ne bouges pas ! Nous jaillissons hors de la voiture. En courant, j'ouvre mon blouson et dégaine mon Beretta, fais tomber le cran de sécurité. Arrivé devant la fourgonnette, je tape trois petits coups sur la portière arrière. L'IVECO s'ouvre et vomit les six gars de la BRI, Hébert en tête. Je ne m'arrête pas et, en moins de dix secondes, nous sommes devant le numéro cent trente-deux de la rue du Château.

— Patrick, à toi de jouer !

L'index ganté du commissaire désigne deux de ses gars :

— Fabien. Dimitri. Go ! Les autres, on suit !

Celui qui porte un bouclier antiémeute se place devant la porte. L'autre, fusil d'assaut en joue, vient se caler derrière.

— Ahmed, porte ! ordonne Hébert.

La porte s'ouvre comme par magie, mue par la main d'Ahmed qui a pris soin de composer les quatre bons chiffres sur le digicode, renseignement

arraché au concierge la semaine dernière. La brigade d'intervention s'engouffre comme un seul homme dans l'immeuble. Je m'apprête à les suivre, mais prends le temps, d'un geste de la main, d'exhorter le passant intrigué qui s'était approché à passer son chemin. À contrecœur, il s'exécute.

Il y a une petite cour pavée au fond de laquelle les poubelles aux couvercles jaunes, verts et blancs sont alignées au cordeau. Après la rangée de boîtes aux lettres fixées au mur de droite, deux entrées identiques se font face et permettent l'accès aux cages d'escalier. La BRI a déjà disparu dans celle de gauche, la A. Celle du Serbe.

— Jérémy, tu restes là. Personne n'entre, personne ne sort. Reste sur tes gardes !

Il acquiesce d'un petit signe de tête. Je rejoins Hébert qui a déjà mis un de ses hommes devant la porte, au pied de l'escalier. Il brandit son bélier et attend le feu vert. Je chuchote :

— Pas de sommation ! Il est trop dangereux. Faites gaffe, les gars, faites gaffe ! Il va défourailler, c'est sûr. Vous êtes prêts ?

Sous les visières des casques, les yeux gris comme la crosse des fusils d'assaut brillent d'une assurance rassurante.

Bogdan, tu es fait comme un rat, mon pote.

Je lève mon poing fermé et, d'un geste vif de l'avant-bras vers l'avant, je déplie mon index en direction de la porte.

— GO !

II

La porte cède au deuxième coup de bélier dans un fracas boisé. Je gueule :
— POLICE !

Les hommes de la BRI pénètrent dans l'appartement en file indienne derrière le porteur du bouclier avant de se dispatcher subitement, chaque flic ayant la responsabilité d'une portion de l'espace. L'opération, maintes fois répétée à l'entraînement, est d'une fluidité impressionnante. Les faisceaux de leur lampe électrique déchirent l'obscurité ambiante comme des sabres laser.

Les Jedi contre l'infâme Dark Vador des Balkans. Je les suis. L'appartement est minuscule, et il nous faut moins d'une dizaine de secondes pour nous apercevoir qu'il est vide. L'unique fenêtre est ouverte, et un courant d'air glacial traverse la pièce, soulevant les rideaux sales qui flottent à l'horizontale.

— RAS ! crie un des Robocop.

Je fais signe à Hébert. Il vient se flanquer du côté droit de la fenêtre, je suis côté gauche. Semi-automatique en avant, je pivote vivement face à l'ouverture. La cour est sombre, mais je distingue aussitôt l'échelle, posée sur le mur d'en face, qui autorise l'accès à la fenêtre du premier étage, béante. Et dire que j'ai pris le Serbe pour un perdreau de la première heure ! Ce mec est un pro : l'issue de secours, masquée de l'extérieur, existe bien. Je me jette dans la courette.

— Il est passé par là ! Couvre-moi !

Les barreaux de l'échelle oscillent encore : il vient juste de grimper. Avec une seule main (l'autre serre mon flingue qui pointe vers le haut), je monte. Je m'arrête sous le rebord de la fenêtre : cet enfoiré est bien capable de me faire sauter le caisson dès que je montrerai le bout de mon nez.

— Rends-toi, Bogdan ! Tu peux pas t'en sortir ! je crie.

Je tends l'oreille pour capter une réponse. Un grognement me suffirait, mais rien ; seul le vent qui s'engouffre et tourbillonne en sifflant dans ce puits de lumière, assez sombre, ma foi. Ma main libre agrippe le rebord et, tout en restant accroupi pour ne pas me découvrir, je monte mes pieds d'un barreau. Je n'ai qu'à tendre mes jambes pour avoir un visuel.

— Attends, Nils ! me conseille Hébert. On va le cueillir par l'autre côté.

— Il n'est plus là, je crois ! Il faut qu'on lui colle au cul ou il va nous enrhummer ! Il faut que j'y aille !

— T'as raison. Attends !

Je me retourne. Patrick glisse sa main dans l'une de ses nombreuses poches ventrales et en ressort un petit tube bleu ciel d'une dizaine de centimètres : la M84, une grenade incapacitante, dite « grenade flash ». Avec calme, il rengaine son Glock, dégoupille et balance le joujou dans la croisée, au-dessus de moi. Joli shoot à trois points qui n'a rien à envier à ceux de Larry Bird. Je

me tasse sur l'échelle, enfonce ma tête dans mes épaules et viens la couvrir avec mon bras droit. L'explosion est quasi instantanée. Protégé par le mur, je n'en ressens heureusement pas les effets. En revanche, si Milanković est là, il ne doit plus savoir où il habite. Comme un ressort comprimé qu'on relâche, je déplie mes jambes et découvre une petite cuisine, une kitchenette, comme on dit dans les agences immobilières de la capitale. L'éclair a peint la pièce en blanc : pas un recoin qui ne soit pas allumé. Le canon de mon Beretta, solidaire de mon regard, balaye les lieux.

Personne.

— Il n'est pas là ! On enchaîne ! Envoie tes hommes dans la cage d'escalier B ! Vite !

Je me hisse, saute dans la cuisine et viens me plaquer contre la cloison, à côté de la porte qui donne sur l'autre pièce. D'un rapide mouvement de tête, je m'assure que Milanković n'y est pas.

À l'extérieur de l'appartement, le premier coup de feu claque quand Hébert arrive à ma hauteur. Puis un deuxième. La troisième détonation est différente, et je reconnais clairement le son caractéristique du Sig Sauer. Lefort ! Je passe dans le salon, suivi du commissaire Hébert. La porte d'entrée est fermée.

— Jérémy ? Jérémy ?

La voix du lieutenant me parvient, à peine étouffée par le mur qui nous sépare :

— Il monte, Patron ! Il monte !

J'ouvre prudemment et jette un œil dans la cage d'escalier. Dans l'entrebâillement, je vois Lefort grimper vers moi, suivi des hommes de la BRI. Je sors sur le palier.

— Tu n'as rien ?

— Non, mais il a failli me trouer, cet enculé !

— Il est où ?

— Il monte ! Putain, il a failli me trouer, j'y crois ap !

— Hébert, je le suis ! Sécurise la rue et mets un gars sur le toit d'en face ! Et branche ton Acropol !

Sans trop réfléchir, je m'engage, suivi du lieutenant, dans l'escalier. Nous montons à toute berzingue, avalant les marches trois par trois. Au-dessus, Bogdan fait de même. Alors que nous arrivons au troisième étage, Milanković ouvre le feu, plus ou moins dans notre direction : j'entends la balle passer, mais ne repère pas son impact. Nous stoppons et nous faisons aussi plats que possible contre le mur au crépi écaillé. Superbe poster de deux flics en action. Une porte s'entrouvre, et deux yeux curieux, un brin apeurés, nous dévisagent.

— Fermez la porte, monsieur ! Police !

Puis, en direction des étages supérieurs, de ma plus belle voix de stentor autoritaire, je somme :

— Bogdan ! Arrête-toi ! Tu ne pourras pas...

— *Jeбу ce !*

— Ça veut dire quoi ? me demande Lefort.

— À mon avis, ça veut dire « Je me rends », mais il a un drôle d'accent. Il doit être du sud-ouest.

Lefort me dévisage comme si j'étais le dalaï-lama en short fluo et je suis obligé de faire une explication de texte :

— Comment veux-tu que je le sache ? Je parle le serbe comme toi l'anglais, c'est pour dire !

J'avoue que je ne sais pas trop quoi faire. On ne peut pas foncer tête baissée à moins d'être candidats au suicide, et ce, malgré les gilets pare-balles. À mon avis, il est coincé là-haut : il faut juste faire le siège et prendre le temps de s'organiser pour aller le toper, vivant si possible, avec l'aide d'Hébert et du matos adéquat. Sous réserve qu'il ne décide pas de faire le forcing pour entrer chez quelqu'un ! Avec un forcené pareil, je n'ai pas tellement envie que ça tourne à la prise d'otage.

À moins que...

Une autre possibilité me traverse subitement le crâne. Je tambourine sur la porte de M. Jerbot (c'est marqué sous la sonnette), le petit curieux que je viens de rembarrer.

— Police ! Ouvrez ! Ouvrez ! Vite !

Dès que j'entends le cliquetis du pêne sortant de la gâche, je pousse la porte avec violence. Surpris, le propriétaire des lieux ne m'offre que peu de résistance et tombe à la renverse dans son couloir. J'attrape Lefort par la manche et le tire chez Jerbot, auprès duquel je m'excuse cavalièrement :

— Pardon, monsieur ! Opération de police sensible. Merci pour votre coopération spontanée.

Il me regarde avec l'air de celui qui ne sait pas si c'est du lard ou du cochon. J'entraperçois sa femme, ou sa fille, qui vient de passer la tête au bout du couloir avant de disparaître tout aussi vite. M. Jerbot se relève et essaie de reprendre un peu de contenance. Tandis qu'il remet un pan de sa chemise sortie de son pantalon pendant sa chute, je lui demande :

— Y a-t-il un accès sur le toit au dernier étage ?

— Euh... Je ne sais pas... Je ne monte que très rarement au dernier étage... Peut-être...

— Oui, dit une voix féminine, il y en a une. C'est une trappe au plafond. Une échelle qui se tire.

— Lefort ! On y va ! Il est sur les toits ! Merci, madame... ou mademoiselle !

Nous quittons l'appartement aussi vite que nous l'avons investi, laissant Jerbot pantelant et perplexe. J'ouvre la marche et progresse lentement, collé au mur en mode sole, les branchies en moins. Quand je suis au cinquième, le silence me persuade que Bogdan n'est plus là. J'avance, parviens à l'avant-dernière volée de marches qui mène au sixième étage. Je grimpe encore et fais volte-face sur le dernier palier de demi-étage.

Personne ! *Again*.

La miss Jerbot avait raison : au plafond, une trappe carrée d'une cinquantaine de centimètres d'arête est ouverte. Elle pendouille en se balançant.

— Jérémy ! Fais-moi la courte !

Je rengaine mon Beretta. Milanković doit déjà être là-haut, mais, loi de Murphy[4] oblige, il a retiré l'échelle qui permet d'y accéder. Le lieutenant se place sous la trappe, croise ses deux mains devant lui. Je prends appui sur ses épaules, puis pose mon pied droit dans la marche qu'il me propose.

— Un... Deux... Trois...

Nos actions conjuguées – je pousse sur la jambe, il lève les bras – me permettent d'attraper le rebord de la trappe. Je fais une traction, pose le coude droit, le gauche, puis le genou droit et me juche. Sans traîner, je m'allonge en laissant pendre mes bras que Lefort attrape. Je tire. Qu'il est lourd ! Tant bien que mal, les jambes du lieutenant, fouettant l'air dans un mouvement ridicule, comparable à celui du poulet vivant planté sur un croc de boucher (ou volailler pour être plus précis), je parviens à le faire grimper.

Nous sommes dans une espèce de grenier. Il y fait presque nuit. Seule l'ouverture, là-bas au fond, prodigue un faible rayon de lumière qui me permet de distinguer quelques ombres. Je dégaine, réajuste mon gilet, puis sors mon Acropol portatif de la poche arrière de mon jean.

— Patrick, tu me reçois ?

— Ouais, Nils.

— Vous êtes où ?

— On arrive sur le toit du cent trente-trois et... Merde ! C'est bien ce que je pensais : il n'y a que trois étages. On voit rien. On redescend. Et toi, t'es où ?

— On est sous les toits. Bogdan doit être dessus. On le suit. Il va sûrement tenter de redescendre. Appelle du renfort et boucle-moi le quartier !

— Ça roule !

Un petit couloir traverse les combles remplis d'imposants tuyaux en métal. La chaufferie, sans doute, ou plutôt la ventilation mécanique centralisée : un ronronnement puissant m'empêche d'entendre le bruit de mes pas. Toujours suivi de mon fidèle lieutenant qui marche derrière moi, j'atteins rapidement l'autre côté du grenier. Une porte, un modèle lilliputien qui m'arrive au niveau de la ceinture, est ouverte. Elle donne sur le toit. Un souffle d'air glacé vient me fouetter les sangs.

De nouveau, je n'aime pas la position que j'occupe : pour sortir, je dois me mettre à découvert et, si Bogdan a décidé de manger du poulet sauce au sang pour le dîner, je fais une proie facile. Surtout pour un gars comme lui qui manie les armes depuis son plus jeune âge. Toutefois, j'ai la conviction qu'il n'est pas planqué derrière à m'attendre. Il est en train de prendre ses jambes à son cou. Son plan de fuite a été bien préparé, et il l'applique.

— Jérémy ! Trouve-moi un truc à balancer dehors ! Vite !

— Un truc ? Quel genre ?

— Genre, je ne sais pas... Démerde-toi ou c'est toi que je balance de l'autre côté !

Il fait demi-tour et disparaît dans la pénombre. Je l'entends farfouiller. Mon Acropol grésille :

— Commissaire ? Commissaire ?

C'est Anissa Chihab, la stagiaire !

— Quoi ?

— Bogdan vient de sortir d'une impasse qui donne sur la rue du Château. Il court en direction de la rue Raymond-Losserand ! Qu'est-ce que je fais ?

Merde ! Il est déjà en bas ! Sans attendre, je me rue à l'extérieur.

— Tu fais rien ! Tu ne fais rien !

— Mais il se...

— Ne bouge pas ! Tu m'as compris ? Ne bou-ge pas ! J'arrive !

Le toit est une esplanade recouverte de gravier grossier. Au centre, il y a une grosse cheminée sur laquelle une corde est attachée. Il avait vraiment tout prévu, cet enfoiré ! J'attrape le fil, un gros cordage coloré que l'on utilise pour faire de l'escalade, et le suis jusqu'au vide. Je me penche avec précaution : trois étages plus bas, il y a une autre terrasse. Je n'ai pas trop le temps d'hésiter. Je remets mon Beretta au chaud et me prépare à désescalader.

— Jérémy ! Redescends par l'escalier. Prends la bagnole. Fonce !

J'essaie de me rappeler les sessions d'escalade que nous faisons, mon père et moi, quand j'étais gamin. Il m'emmenait dans les bois au-dessus de la maison, où deux ou trois énormes blocs de granit, incongruités minérales posées là comme une verrue sur le nez d'une vieille bique, avaient été équipés par des passionnés anonymes. Mais ces souvenirs sont trop flous, et je n'ai pas le temps de faire le point. J'improvise. Mon pistolet, sur lequel j'enroule la corde, devient un descendeur de fortune et, après avoir tiré une dernière fois sur le fil pour m'assurer de son ancrage, je me lance. Ça glisse plus vite que je ne le pensais et je dégringole jusqu'à la terrasse, trois étages plus bas. J'ai le réflexe de rouler-bouler à l'arrivée, ce qui m'évite une vilaine entorse (du moins, je le suppose). Je récupère mon automatique et tourne sur moi-même pour localiser ce qui me permettra d'atteindre le plancher des vaches. C'est un escalier de secours en métal qui part du coin opposé. J'y cours et le descends à toute allure. Il débouche dans une impasse sombre, encombrée d'un vieil échafaudage rouillé. Je fonce vers la rue. Alors que j'y arrive, je manque de trébucher sur une masse molle : un gars de la BRI est allongé au sol. Inconscient... Ou mort. Je porte mes doigts sur sa carotide droite et constate avec soulagement que le sang y tambourine encore régulièrement. Son casque est encore sur sa tête : Bogdan a dû l'étouffer (technique propre aux militaires en opération qui veulent progresser en toute discrétion). Une chance qu'il ait été pressé, sinon le mec y passait. Je gicle dans la rue du Château. Anissa n'y est pas, mais je tombe nez à nez avec Hébert qui sort de l'immeuble d'en face. Du bras, je lui désigne le cul-de-sac où gît le gars de son équipe :

— Un de tes mecs est au tapis ! Là, dans la ruelle. Rien de grave !

— Putain ! Je vais m'le faire, cet enculé de Croate ! lâche Patrick, agacé au point d'en perdre toute bienséance langagière. Par où est-il parti ?

— Par là ! J'y vais !

Dans un crissement de pneus digne des meilleures séries américaines, Lefort pile à mon niveau. Pour rester dans l'esprit, je saute sur le capot, y glisse sur les fesses pour passer côté passager, puis m'engouffre dans l'habitacle.

— Fonce ! Droit devant !

Il lâche l'embrayage d'un coup, enfonce la pédale de l'accélérateur tout aussi brusquement, et nous décollons en trombe. J'attrape mon Acropol.

— Anissa ! Anissa ! Réponds, bordel !

La voix essoufflée du lieutenant stagiaire :

— Je le suis, commissaire. On a tourné dans la rue Losserand. Il court super vite, je sais pas si...

— On arrive. Ne bouge plus, merde ! Tourne à gauche !

— C'est sens unique ! proteste mollement Lefort.

— Et ? Tourne à gauche et appuie. Il est devant !

J'ouvre ma fenêtre. Viens coller sur le toit le gyro aimanté qui se met à brailler. Nous sommes à peine engagés dans la rue Raymond-Losserand que nous faisons face à un autre véhicule. Ses phares nous aveuglent. Je descends et, tout en brandissant mon flingue – toujours très impressionnant, plus que la carte tricolore –, je fais des grands signes au conducteur pour qu'il s'écarte. Ce qu'il fait, trop lentement à mon goût. On repart.

— Il tourne à droite ! m'informe Anissa, qui ne m'a pas obéi.

— Tourne à droite !

Jérémy s'exécute. Engagés dans la rue Niepce, nous apercevons le lieutenant Chihab et, en quelques secondes, nous l'avons rejointe. J'ouvre la portière arrière.

— Grimpe !

Elle saute dans la Megane.

— Il est où ?

— À gauche... À gauche..., dit-elle en tentant de reprendre son souffle.

— Je t'avais dit de ne pas bouger, merde ! Tu as pris des risques inutiles, et je n'ai pas pour habitude de mettre les gars de mon équipe en danger ! Si tu veux rester dans le groupe...

— Là !

Lefort, qui vient de s'engager dans la rue de l'Ouest, me désigne Bogdan. Le Serbe tape un sprint juste devant nous.

— Va au contact, on le tient !

Le lieutenant accélère et comble le petit retard que nous avons. Quelques mètres seulement nous séparent de Winnie.

— Stop !

Il pile. Milanković s'arrête lui aussi et, avec un calme olympien, fait demi-tour et nous met en joue. Je sais que ce n'est pas possible, pourtant, j'ai

l'impression que la scène se déroule au ralenti, comme dans un film de série Z !

— Couchez-vous ! je gueule.

Je me jette sous le tableau de bord, imité par Lefort. Bogdan ouvre le feu et fait mouche. Le pare-brise vole en éclats. Une... Deux... Six balles traversent la voiture. La lunette arrière explose, et Anissa crie. Je ne peux pas me retourner, trop dangereux. Tandis que Bogdan finit de vider son chargeur, je meugle :

— Ça va ?

— Mon bras, geint Anissa. J'ai mal au bras.

— Reste couchée !

J'ouvre ma portière et viens m'accroupir derrière. Impossible de riposter à l'aveugle : je ne veux pas que ma balle finisse sa course dans un passant. Néanmoins, pour calmer les ardeurs de l'artilleur slave qui est bien capable de venir finir sa besogne à bout portant, je défouraille en direction du ciel. Cela semble le calmer, les coups de feu cessent. J'en ai compté dix. Il n'a peut-être plus de munitions, mais cela m'étonnerait : son joujou sonne comme un CZ-75[5], qui peut contenir quinze balles neuf millimètres parabellum dans son chargeur. Il a tiré deux fois sur Lefort, tout à l'heure ; il doit donc lui rester trois bastos. Mais, bon, je ne vais quand même pas le lui demander pour vérifier ! J'opte pour une réplique plus simple : je sors ma tête, mon bras et mon Beretta sur le côté et me prépare à lui rendre la monnaie de sa pièce, mais, agaçante manie, il n'est plus là !

Je me lève et l'aperçois qui détaille comme un lièvre dans un conte de Lewis Carroll. Il n'est pas loin, vingt mètres, peut-être vingt-cinq. J'appuie mon coude sur la portière, vise la cuisse et presse la détente (conformément à la fameuse recette du lapin aux pruneaux). Je fais mouche. Il trébuche, tombe à terre et... se relève. Mais il ne courra plus aussi vite, maintenant. Je jette un œil sur Anissa.

— Anissa ! Ça va ?

— J'ai pris une balle dans l'épaule... J'ai mal...

— Jérémy, appelle une ambulance. Vite !

Je me retourne. Bogdan s'est traîné jusqu'au trottoir en claudiquant. Il s'acharne sur une porte cochère qui refuse de s'ouvrir.

— Bogdan ! Jette ton arme !

Sa réponse est claire : il ouvre une nouvelle fois le feu dans ma direction. Le projectile vient se ficher dans la carrosserie, et je remercie intérieurement Renault de fabriquer ses voitures en métal. J'ai le sentiment qu'il ne se rendra pas, le bougre. Pas de son plein gré, tout au moins. Je décide donc de lui administrer une deuxième piqûre de rappel, comme aurait dit Richard Virenque. Mais, alors que je me mets en joue pour assaisonner sa cuisse gauche, la porte qu'il malmenait cède, et il disparaît dans l'immeuble.

Bien décidé à en finir, je fonce jusqu'à la porte. La fente de l'ancienne boîte aux lettres me permet de scruter l'intérieur du couloir sans me mettre à

découvert. Bogdan se dirige vers l'escalier en boitillant. Il est de dos. Je me place dans l'encadrement de la porte et ajuste ma ligne de visée.

— Bogdan ! Fin de la partie ! Jette ton arme et lève les mains en l'air !

Il se fige. Mon Beretta toujours pointé vers lui, j'avance de trois pas. Puis écarte les jambes de la largeur de mes épaules et me stabilise. Son bras droit pend vers le sol. Il ne lâche pas son automatique.

— Lâche ton arme, bordel !

Le cri guttural qu'il laisse échapper, amplifié par le couloir faisant office de caisse de résonance, a quelque chose d'inhumain. Son bras droit s'est replié. Bogdan tente de se retourner. Je ne lui laisse pas finir son demi-tour. *Si vis pacem, para bellum*, mon coco ! Ma neuf millimètres Luger déchire son épaule droite. Son pistolet tombe au sol, et il s'effondre en hurlant.

Enfin.

III

À cette époque, le soleil marocain est plus doux que son homologue parisien. Ce n'est pas le cagnard non plus à Marrakech, mais la température y est douce. Comme un printemps chez nous.

La flèche vient de se ficher à quelques centimètres du cercle jaune central, dans la couronne du huit.

— Eeeh ! Regarde, p'pa !

— Pas mal, champion ! Pas mal ! Tu es en train de devenir un vrai Guillaume Tell.

— Guillaume qui ? me demande mon fils.

— Guillaume Tell. Un gars qui adorait les pommes et tirait vachement bien à l'arbalète.

— J'peux encore en tirer une ou deux, p'pa ?

— Tant que tu veux, même. On n'est pas pressés. Il y a juste l'apéro dans une demi-heure !

Et, tandis qu'il s'exerce à devenir le nouveau Sébastien Flute, je me tourne à nouveau vers le soleil et me laisse chauffer comme un gros chat.

Je prends des vacances bien méritées avec mon fils unique, Nathanaël. L'affaire Milanković m'a mis sur les rotules, et je reprends tranquillement du poil de la bête, loin des tracasseries parisiennes. Hier, je me suis amusé à compter le nombre d'heures de sommeil dont j'ai bénéficié le mois dernier : à la louche, je suis arrivé à une moyenne de quatre heures par nuit ! Il me fallait une pause.

Il y a eu enquête de l'IGPN[6]. Le rapport balistique a montré que la première balle reçue par Milanković était entrée par l'arrière de sa cuisse, donc quand il était de dos. Toutefois, l'état de la voiture, la dangerosité notoire de Bogdan, le témoignage d'Hébert et la blessure du lieutenant Chihab ont levé les doutes que ce rapport aurait pu faire naître dans l'absolu. Mes coups de feu ont été jugés concomitants, et la légitime défense a été établie (le contraire m'aurait contrarié).

J'ai été chaudement félicité pour cette arrestation à haut risque. Le préfet est même venu jusqu'au trente-six pour me le dire de vive voix. Il paraît même que le président y a fait mention au cours d'une réunion informelle, la semaine dernière.

Le lieutenant stagiaire Anissa Chihab s'en est sortie avec une épaule luxée et légèrement trouée : grosse frayeur pour son baptême du feu. J'ai passé un savon à mon supérieur, le commissaire divisionnaire Michel Bastien (un ami de longue date, faut-il le rappeler). Il a reconnu que m'imposer une bleue sur un théâtre d'opérations aussi sensible n'était pas ce qu'il avait fait de plus malin dans sa carrière.

— Promis, m'a-t-il dit avec ce sourire en coin que je connais bien et qui veut dire « On a beau être amis, c'est moi le chef et je fais ce que je veux », cela ne se reproduira plus !

Bogdan Milanković est entre les mains de la justice française, mais son avenir, que j'aurais aimé sombre, est encore incertain. Des procédures sont en cours pour savoir s'il sera jugé en France ou extradé vers son pays d'origine, ce qui n'est pas du goût des autorités françaises.

En effet, aucune charge ne pèse sur lui en Bosnie-Herzégovine, et, même si c'était le cas, la fédération du même nom (la seule à être reconnue par les instances mondiales) censée représenter la totalité du pays n'a pas, dans les faits, grand pouvoir sur sa voisine autoproclamée, la République de Serbie, dont Bogdan, né à Prijedor, revendique bien évidemment la nationalité. Bref, histoire compliquée que je ne suis même pas sûr d'avoir comprise correctement (Alain Letellier a tenté de me l'expliquer sans vraiment y parvenir) et qui risque fort de s'éterniser. Et moi, comme tout flic qui estime avoir fait son boulot, cette incertitude quant aux peines qu'encourt ce criminel avéré me contrarie. Je sais que je ne peux pas y faire grand-chose et que je dois accepter de ne pas avoir mon mot à dire dans la suite des événements (ressort de la justice, pas de la police). Toutefois, malgré mes nombreuses années passées dans les forces de l'ordre, j'ai toujours du mal. Bah... Ça passera... Peut-être... Je me force en tout cas à ne pas trop y penser.

— Allez ! Je vais te montrer qui était Guillaume Tell !

Je me lève et demande à l'instructeur qui surveille le stand si je peux tirer une volée. Comme nous ne sommes pas nombreux, il me donne son autorisation d'un signe de la tête. Je m'équipe du gant adéquat, attrape l'arc que j'ai utilisé hier, trois flèches aux empennages verts et viens me placer à la droite de Nathanaël.

— On fait un concours ? Le meilleur score ?

— Ouah ! T'es trop fort. C'est pas du jeu, proteste Nath.

— Oui, tu as raison. Tu tires trois flèches, moi, deux, et on fait la somme. Le plus gros score l'emporte. Ça marche ?

— Ça marche ! On parie quoi ?

— Comment ça « On parie quoi » ? Tu es déjà intéressé, à ton âge ? Tu tiens ça de ta mère...

— Papaaaaa...

Il n'aime pas, et je le comprends, que je me moque de sa mère en sa présence. Je bats ma coulpe, mais je ne le lui dis pas, car, petit un, il ne comprendrait pas l'expression et, petit deux, je pense vraiment ce que je viens de dire sur sa mère, mon ex.

— Celui qui perd se charge d'apporter l'apéro à l'autre sur la terrasse.

— Avec tout, hein ? Les biscuits, les toasts et tout et tout ?

— Tout, les cacahuètes, les pistaches, les olives. Tout. Allez ! Commence !

— Et voilà !

Je pose devant lui une coupelle en plastique dans laquelle j'ai mis des olives vertes et un grand verre de Coca-Cola.

— Et le coca de monsieur. Avec une tranche de citron !

— Et mes chips ?

— Quoi « tes chips » ?

— Ben, y a pas de chips !

— Les olives, c'est meilleur ! j'argumente, tentant de faire passer mon oubli pour de la pédagogie diététique.

— Oui, mais avec les chips quand même... On a parié, dit-il d'une voix offusquée.

Et j'ai perdu ! Je suis bien obligé de tenir mon engagement :

— Des chips nature ? je demande.

— Oui !

— J'y vais.

Je me lève et repars en direction du buffet. Il m'a battu dix-sept à quatorze. Pourtant, après avoir planté ma première flèche dans le dix, j'ai bien cru que le tour était joué. C'était sans compter sur cette femme. La quarantaine, les cheveux courts, elle portait un débardeur ample, laissant entrevoir une poitrine fière et un petit short peinant à couvrir son admirable fessier. Elle est venue s'installer à côté de nous au moment où je tirais ma seconde flèche. Résultat : quatre. Et victoire de Nathanaël.

Alors que je m'apprête à prendre la pince qui permet de se servir dans l'immense saladier de chips, une main féminine fait de même. Je retire la mienne vivement pour lui laisser la priorité, et mon coude frappe dans le verre du gros monsieur qui attendait derrière moi. Son contenu tombe par terre. En jurant, il écarte ses pieds pour ne pas tacher ses espadrilles.

— Je vous prie de m'excuser.

— Vous pourriez faire attention, grommelle-t-il d'une voix désagréable.

— Je suis vraiment désolé.

— Mouais. Bon, vous prenez des chips ou pas ? me demande-t-il, mauvais, après avoir jeté son verre vide sur la table qui nous fait face.

Ne pas s'énervé. Je suis en vacances. Je m'écarte et lui souris le plus hypocritement possible :

— Mais je vous en prie !

Il avance jusqu'au saladier. J'attends qu'il se serve.

— Décidément, je ne vous porte pas chance aujourd'hui.

Je lève les yeux et reconnais la femme du pas de tir. Elle porte un joli ensemble blanc, s'est légèrement maquillée.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Oh ! dit-elle ingénuement. J'ai dû me tromper, mais il m'a semblé que vous aviez raté votre tir, tout à l'heure..., quand je suis arrivée... J'ai cru que je vous avais distrait...

Elle me sourit, et son sourire est une promesse.

— Vous n'avez pas tort. Pas tout à fait, tout du moins.

— Ah ? Vous m'intriguez ! concède-t-elle.

Le gros bonhomme libère l'accès aux chips. Comme je tends la main vers la pince qu'il tient toujours, il la jette dans le saladier. Je ne laisse rien paraître ; au contraire, je le gratifie d'un « Merci, monsieur, et encore pardon pour votre verre ». Je le regarde s'éloigner. Il a la démarche d'un con. Ça se voit.

— Puis-je vous servir quelques chips ? je demande à ma voisine.

— Volontiers. Ainsi, je ne vous ai pas fait rater votre deuxième flèche, tout à l'heure ? revient-elle à la charge. Je suis déçue.

— Pour être tout à fait franc, quand vous êtes arrivée, ce qui m'a sauté aux yeux et m'a distrait, c'est le petit bracelet que vous portez à votre poignet droit.

— Celui-ci ?

Elle lève son bras et me désigne du regard un bracelet en corde, fermé par une manille en fer-blanc. C'est un objet assez rudimentaire, fait de quelques dizaines de nœuds irréguliers qui se suivent.

— Et pourquoi vous a-t-il tapé dans l'œil, ce bracelet ?

— Parce que j'ai vu le même au poignet du barman, avant-hier, quand il a posé devant moi le mojito que je lui avais commandé. Même motif, même sautoir. Le brun, là-bas, avec les cheveux plus longs sur le dessus. Vous le voyez ?

Elle ne dit rien, se contente de sourire malicieusement.

— Or, je continue, il ne porte plus ce bracelet ce soir... Mais, je me dois d'être honnête, ce n'est pas uniquement cela qui m'a fait rater ma deuxième flèche.

Elle me regarde. Ses yeux brillent, et j'ai tout le loisir d'apprécier quelle jolie femme elle est.

— Je m'appelle Gwenaëlle Brendolini.

— Ah ? Breto-Italienne ?

— Presque. Italo-Bretonne, s'amuse-t-elle. Père romain, mère bigoudaine. Je suis journaliste. Au *Figaro Madame*.

Elle me tend sa main, que je serre plus longtemps qu'il ne le faudrait.

— Nils Kuhn. Je suis commissaire... À la police nationale.

— Ah ! Ceci explique donc cela. Cette étonnante capacité d'observation et de déduction, dit-elle, mutine.

— Oh ! Vous savez, je ne déduis pas toujours quelque chose de ce j'observe. Ce sont les aléas de ma profession.

— Mmm. Et avez-vous déduit quelque chose de vos observations concernant mon bracelet ?

— Eh bien, vous n'allez jamais me croire, mais...

— Papa !

Je baisse les yeux. Nath tire sur mon polo.

— Ben ? Qu'est-ce que tu fais ? On le fait, cet apéro, ou quoi ? s'indigne-t-

il.

— Mais bien sûr. Je prenais justement des chips.

— C'est long, dis donc !

— Il y avait la queue. Allez, retourne t'asseoir, j'arrive !

Il obtempère.

— Votre fils ? me demande Gwenaëlle.

— Oui. Je passe une semaine de vacances avec lui. Hors vacances scolaires, cela libère un peu sa mère, et il est encore assez jeune pour rater une semaine d'école.

— Sa mère, votre femme...

— Ex-femme.

— Ah !

Elle ne dit rien. Je ne dis rien. Il y a un petit silence.

— Eh bien, commissaire, je ne vous retiens pas plus. Si par hasard, vous passiez dans l'allée numéro quatre. N'hésitez pas à frapper à ma porte, nous pourrions continuer cette intéressante discussion. J'ai le bungalow quatre cent deux. Bonne soirée.

— Et vos chips ? je lance alors qu'elle s'éloigne.

— Je vous les laisse, mais faites attention ! Ça fait grossir !

Nathanaël, penché vers le trou noir d'où sortent les bagages sur le tapis roulant, guette nos valises avec l'excitation d'un enfant de son âge. Ses yeux s'éclairent chaque fois qu'un sac apparaît et s'éteignent aussitôt quand il s'aperçoit que ce n'est pas le nôtre. Cette semaine m'a fait un bien fou. J'ai bien dormi et j'ai pris quelques couleurs. Pendant que Nath suivait ses cours de tennis, j'ai trouvé le temps de poursuivre la discussion commencée devant le saladier de chips avec Gwenaëlle Brendolini. Ce fut très intéressant.

Nous sommes samedi, je ne dois reprendre que lundi, mais j'ai très envie de passer à la brigade après avoir posé Nath chez sa mère, juste pour saluer les collègues, prendre un café. Non pas que les vacances m'ennuient, mais le trente-six me manque.

Mon portable vibre dans ma poche. Sur l'écran s'affiche la photo de Bastien souriant, un ridicule chapeau en papier doré sur la tête (souvenir du départ en retraite du brigadier Desmoulins).

— Michel ?

— Nils ? Tu es rentré ?

— À l'instant ! Je suis encore à Orly ; j'attends mes bagages.

— Je sais que tu n'es censé reprendre que lundi. Ça m'emmerde de te demander ça, surtout que tu prends pas souvent des congés et que tu es avec ton fils et...

— Allez, c'est bon, accouche, Michel !

— Tu peux te pointer au Jardin des plantes ?

— Quand ?

— Tout de suite !

— Qu'est-ce qu'il y a, au Jardin des plantes ?

— En fait, c'est dans la ménagerie du Jardin des plantes, tu vois ?

— Ben, oui, je vois ! Tu es casse-pieds avec tes mystères ! Qu'est-ce qu'il y a ? Un ornithorynque a froidement assassiné un porc-épic qui l'avait insulté ? Demande tout de suite à la scientifique de relever des piquants pour analyse ADN !

— Non, c'est moins drôle, mais je pense que cela devrait t'intéresser tout autant...

Il n'a pas tort. Je ne sais encore rien, mais j'ai déjà oublié que je reviens de vacances.

— Je t'écoute.

— On a retrouvé un cadavre dans l'enclos des cochons ce matin.

— Homme ? Femme ?

— Ben... Je ne peux pas encore te le dire avec certitude... En fait, on n'a retrouvé qu'une main !

IV

Je déteste déposer mon fils chez sa mère. Son accueil est toujours froid, et son regard est chargé de reproches muets, comme si elle savait tout ce que j'ai permis à Nath qu'elle ne lui permet pas. Mais, ce que je déteste par-dessus tout, c'est déposer mon fils chez sa mère en coup de vent.

Cela la conforte dans son idée que, si notre couple a explosé, c'est parce que je n'étais jamais là. Parce que mon boulot passait toujours avant ma famille. Bien sûr, il y a une part de vérité. Une part seulement. Elle en a fait la part du roi et me fait porter toute la responsabilité de notre rupture.

— Ciao, bonhomme !

— J'peux v'nir avec toi, p'pa ?

— Tu veux venir ?

Je lève les yeux vers Valérie.

— Il peut venir ? Je vais aux Jardins des plantes. À la ménagerie. Je te le ramène en fin d'après-midi.

— Tu vas sur une scène de crime, je suppose ? dit-elle sèchement.

— Ben..., oui...

— Et tu veux y emmener ton fils ? Tu réfléchis par moments ?

— Mais c'est une...

Elle a raison. J'ai tort. La place d'un enfant de huit ans n'est pas au milieu des cadavres, soient-ils dans un zoo. J'en conviens et je décide de ne pas m'enfoncer.

— Tu as raison. Comme toujours... Tu as entendu ta mère, Nath, c'est impossible. Et puis, tu viens déjà de louper une semaine d'école. Tu as peut-être du travail à rattraper, non ?

— Si.

— À bientôt. Tu montreras tes médailles à ta mère, hein ? Il est super fort au tir à l'arc ! je dis en pensant à Gwenaëlle Brendolini par une curieuse association d'idées.

Je l'embrasse. Quand je me relève, Valérie a reculé d'un pas pour ne pas avoir à me faire la bise. Ses yeux brillent d'un éclat froid. J'ai compris que je ne devais pas m'éterniser. Je la salue d'un signe de tête et file. Direction la ménagerie.

C'est l'agitation devant les grilles d'entrée du zoo quand j'arrive : une meute de journalistes et une grosse poignée de badauds s'y pressent dans l'espoir de voir quelque chose. Le commandant Letellier vient à ma rencontre.

— Désolé pour cet attroupement, s'excuse-t-il.

— Comment c'est possible ?

Coup d'œil sur ma Speedmaster – cadeau de Valérie pour mes trente ans – qui indique onze heures moins sept. Elle est belle, cette montre. Je me fais la remarque chaque fois que je lis l'heure. Et je pense à mon ex-femme aussi. Deuxième effet Kiss Kool.

— Il est encore tôt pourtant !

— C'est un enfant visitant la ferme avec son grand-père qui a aperçu la main dans l'enclos des cochons, au milieu des trognons de salade et des carcasses de poulet, il y a une heure trente. Le directeur a d'abord appelé les pompiers qui ont joint le commissariat du cinquième, qui, lui, a contacté le procureur. Arrivé sur place, ce dernier nous a saisis de l'affaire.

— Qui est-ce ? Gardieux ?

— Non. C'est le substitut Lorphelin.

Je fouille dans la liste de mes connaissances au palais. En vain, le nom ne me dit rien.

— C'est un nouveau, lui. Tu le connais ?

— Non.

— Ses parents peut-être ? Ah non ! Suis-je bête !

Alain ne me fait pas le plaisir de sourire à cette poilante remarque et enchaîne :

— Michel Bastien a demandé l'évacuation des lieux. Il n'y avait pas beaucoup de monde dans les allées, mais tout ce remue-ménage, les gyrophares de toutes les couleurs et la fermeture du zoo deux heures seulement après son ouverture ont suffi pour attirer les journalistes. Ces gens-là doivent avoir des contacts un peu partout.

— Il n'y a pas une autre entrée ?

— Si. Mais nous devons faire le tour.

— Allons-y.

À pas rapides, nous contournons le parc animalier et nous nous présentons devant l'entrée secondaire, située au nord. Alors que nous arrivons au portillon d'accès, Alain sort sa carte tricolore et la présente à la guichetière visiblement briefée pour ne laisser entrer personne à l'exception des forces de l'ordre.

— Commissaire Kuhn ? Commissaire Kuhn !

Je me retourne et reconnais Laurence Jacquier de France 2. Elle brandit son micro dans ma direction comme un fleurettiste son épée. La poisse ! Elle a enfilé sa tenue de grand reporter : treillis beige et Pataugas assortis, veste militaire kaki aux multiples poches. On dirait qu'elle revient d'un conflit au Moyen-Orient, mais je ne suis pas dupe. Je sais qu'elle ne franchit jamais le périphérique. Et pour cause ! Sept ans que cette femme me suit sans me lâcher d'une semelle et, malgré toutes ces années, malgré toutes les fois où nous nous sommes croisés, aucune complicité ne s'est jamais créée entre nous. Comment se lier d'amitié avec un pit-bull ? Je ne l'aime pas et elle me le rend bien. Je lui reconnais toutefois le chic pour toujours se trouver là où on ne l'attend pas, là où ses collègues ne sont pas ! Si elle n'est pas agréable, elle

doit en revanche être une journaliste plutôt efficace. Elle est accompagnée de son fidèle caméraman (qui doit s'appeler Lassie), un barbu aux cheveux sales, dont la caméra est en train de tourner, je le vois à la LED rouge qui clignote près de l'objectif. Je suis obligé de m'arrêter : une déclaration laconique est préférable au silence. Surtout avec Jacquier.

— Madame Jacquier ! Quelle bonne surprise ! Vous vous êtes convertie dans le reportage animalier ? Vous avez la tenue parfaite pour un safari, en tout cas ! Dommage, le zoo est fermé, mais revenez demain, il aura rouvert, à n'en pas douter.

Elle ne moufte pas. Cette femme est l'acrimonie personnalisée.

— Commissaire, est-il vrai qu'une main humaine vient d'être découverte dans le zoo ? S'agit-il d'un crime ou d'un accident ? Êtes-vous chargé de l'enquête ?

— Cela fait beaucoup de questions simultanément, chère Laurence, auxquelles je ne peux vous donner qu'une réponse type. Celle que vous connaissez bien, d'ailleurs. Ouvrez les guillemets : je ne suis pas, hélas, en mesure de vous dire quoi que ce soit. Fermez les guillemets. Bonne journée, madame.

Je franchis le portique, talonné par le cyclope barbu qui, pour faire plaisir à sa maîtresse, me suivrait jusqu'en enfer s'il le fallait. D'une main ferme et inamicale, je le repousse pour qu'il reste à sa place : derrière les grilles.

— Commissaire ! Commissaire ? Une dernière question, Commissaire ! s'époumone Jacquier alors que nous nous éloignons.

— Bon, il est où, cet enclos à cochons ? je demande à Alain.

— Un peu plus loin sur la gauche, me renseigne-t-il.

— Pendant qu'on y va, raconte-moi ce que tu sais sur ce zoo, tu veux bien ?

Et tandis que nous passons devant les bouquetins, puis devant les flamants roses, en nombre impressionnant quand on pense qu'il y a deux fois plus de pattes, Letellier me dresse l'historique du lieu, simplement, sans chercher à se faire mousser.

— La ménagerie du Jardin des plantes est, après celui de Schönbrunn, le plus ancien parc zoologique du monde encore ouvert au public.

— Le même Schönbrunn du palais de Sissi l'impératrice en Autriche ?

— Le même. Le zoo fut officiellement ouvert le 11 décembre 1794 à l'initiative de Bernardin de Saint-Pierre, professeur de zoologie au Muséum national d'histoire naturelle, par le transfert des animaux des ménageries royales de Versailles et par l'apport des animaux de foire des ménageries privées et foraines. Elle s'étend sur plus de cinq hectares et fait partie du Jardin des plantes. Elle dépend de la chaire d'éthologie du Muséum et elle présente au public environ un millier de grands animaux.

— Mais comment tu sais tout ça ?

— J'y amène régulièrement mes enfants. J'ai eu l'occasion de lire le dépliant qu'on vous donne à l'entrée.

— Et tu l'as retenu par cœur ? Mais tu sais que tu es un mutant, toi ?

— Nous y voilà !

Effectivement... On aurait du mal à se tromper.

C'est le branle-bas de combat autour des porcs. Entre les pompiers (restés sur place par curiosité, je suppose), les agents de police et les techniciens de l'IJ[7] emmitoufflés dans leur combinaison intégrale, je repère Jérémy, le lieutenant Nicolas N'Guyen, le brigadier Nyssen et le commissaire divisionnaire Bastien. La rubalise siglée POLICE a été posée autour de la mare de boue dans laquelle doivent habituellement patauger nos amis roses à l'arrière-train ouvrier de bouteilles. Tout ce beau monde s'agite dans tous les sens, donnant l'illusion d'un mouvement chaotique à qui ne serait pas de la partie. Mais j'en suis et je constate que chacun est à sa place, en train de faire son travail.

— Ah ! Nils ! m'interpelle Bastien en me voyant. Tu tombes bien, je dois y aller, on a une réunion entre les brigades au trente-six, et je suis déjà en retard !

— Bonjour aussi, Michel.

— Ah oui, bonjour, excuse-moi. Tu as passé de bonnes vacances ?

— Excellentes.

— Eh bien, elles sont finies parce que quelque chose me dit que cette affaire s'annonce corsée. Je te présente le substitut du procureur Lorphelin, responsable de notre saisine.

Bastien s'efface, et apparaît derrière lui un gamin que je n'avais pas vu. Il tient, serré contre lui, un peu comme un enfant serre son doudou, un cartable en cuir marron. Sa petite taille, ses cheveux courts, ses traits juvéniles et son absence de barbe le font ressembler à un étudiant qui n'aurait pas vingt ans, un lycéen, presque. Au sens propre comme au figuré, son costume semble trop grand pour lui.

Je m'efforce de cacher ma surprise et lui tends la main. La poignée que nous échangeons est plus ferme que je ne l'aurais imaginée.

— Ghislain Lorphelin. Je suis sous l'autorité du procureur de la République Gardieux. Je..., j'ai décidé..., euh..., d'après les premières constatations, de saisir la police judiciaire...

J'ai très envie de le déstabiliser par une remarque ironique, mais je m'autocensure. Après tout, il faut bien commencer un jour, et je jugerai sur pièce ce nouveau venu. L'habit ne fait pas le moine, ni la robe, le magistrat.

— Excellente initiative, monsieur le substitut. Qu'est-ce qu'on a à part la main ? je demande à Michel.

— Rien ! Rien du tout ! Ah si ! C'est une main de femme, c'est confirmé. Une femme blanche. C'est un bon début, non ? Bon, faut vraiment que je te laisse. Monsieur le substitut, je vous raccompagne ?

— Euh... Oui... Je...

— Très bien. Nous sommes partis, donc...

Et il joint le geste à la parole en nous faussant compagnie, suivi par

Lorphelin. Ils partent d'un pas pressé, font dix mètres avant que Michel ne se retourne :

— Évidemment, je veux des résultats... rapides. Monsieur le substitut aussi d'ailleurs, n'est-ce pas ?

— Euh... Oui... Oui, balbutie Lorphelin.

Je me fends d'un large sourire, le numéro quatre bis, le plus hypocrite de mon répertoire. Cela semble leur convenir, car ils disparaissent. Si je ne le connaissais pas, je pourrais traiter Michel Bastien de sale con autoritaire. Mais je le connais et je sais que sa phrase n'était pas aussi péremptoire qu'elle semblait l'être. Juste sa façon à lui de camper un personnage devant ce jeune substitut.

Un technicien passe devant moi. Comme il est grand temps de se pencher sur ce qui justifie cet arrêt prématuré de mes vacances, je le stoppe dans son élan et lui demande à voir cette fameuse main.

— Elle est déjà partie à la morgue, m'apprend-il. On en a pris les paluches, et je crois qu'un de vos lieutenants s'occupe d'une éventuelle identification dans le fichier[8].

— C'est Nicolas, me confirme Letellier.

En effet, le lieutenant est assis un peu plus loin, devant le clapier des lapins, son ordinateur sur les genoux. Avec ses traits poupins, on dirait un ado qui tchatte sur un forum quelconque des dernières frasques de l'acteur de *Twilight*. Comment fait-il pour accéder au FAED en plein milieu d'un parc zoologique ? Mystère et boule de gomme. Ce mec est un génie de l'informatique, un geek, un *nerd*, que sais-je encore... Le Zuckerberg de la police ! Et c'est pour cela qu'il est dans ma section ! Si ces empreintes sont dans le fichier, je le saurai dans l'heure qui vient.

— Vous avez une photo quand même ?

— Oui, je vous apporte ça.

Le Schtroumpf blanc va taper sur l'épaule d'un de ses confrères, habillé en blanc de la tête aux pieds lui aussi et chargé d'immortaliser la scène de crime sous toutes ses coutures (Schtroumpf photographe). Il lui glisse un mot à l'oreille en me désignant. Celui-ci vient vers moi et me tend son reflex. L'appareil est énorme, et je manque de l'échapper en le prenant. L'écran n'est pas gigantesque, mais il l'est suffisant toutefois pour que je distingue parfaitement la main.

Féminine. Les ongles vernis en rouge sont écaillés, les doigts sont fins. Pas de bijoux. La peau, certes sale et couverte de boue, est blanche. Elle n'est pas fripée, n'a aucune tache de vieillesse : sa propriétaire était jeune. Je ne suis pas légiste, mais elle semble avoir été coupée nette. Ce ne sont sûrement pas les cochons qui l'ont tranchée de cette façon.

— Un coup de main ?

Je lève le nez. Cette blague hilarante est de Michèle Lafont. Une vieille connaissance, responsable du labo parisien de la police scientifique. La cinquantaine, c'est une femme encore séduisante et d'une redoutable efficacité

dans son boulot. Une pièce maîtresse dans chacune des enquêtes que j'ai eu à mener jusqu'alors. Elle m'embrasse comme du bon pain.

— T'es bronzé, toi ? me dit-elle, surprise, en reculant la tête, ses mains sur mes épaules.

— Je reviens de vacances. Le Maroc.

— Eh bien, y en a qui s'embêtent pas, comme disait mon père.

— Première semaine depuis longtemps. Que fais-tu ici ? je demande, surpris de la voir sur le terrain.

— J'adore les animaux ; alors, quand j'ai su que je pouvais concilier ma passion et mon travail, je n'ai pas hésité !

Elle rit et je l'imité.

— Tes hommes ont quelque chose à me mettre sous la dent ?

— J'ai bien peur que non. On a trouvé la main, point barre. Pas d'empreintes, enfin, si ! Des centaines d'empreintes sur les barrières ! C'est ouvert au public ici ? feint-elle de me questionner en souriant.

— Et où est le reste ?

— Le reste ?

— Le reste du corps. Ne me dis pas qu'il...

— Qu'il est dans les cochons ? Si je te le dis. C'est à mon avis la raison pour laquelle il a été posé là.

Je me retourne vers Letellier.

— Alain, va me chercher le directeur de ce boui-boui. Il faut qu'on abatte ses porcs !

Il a immédiatement compris où je voulais en venir et ne fait donc aucun commentaire. Je demande toutefois confirmation à la scientifique de service :

— Si les porcs l'ont mangé, on a des chances de retrouver des morceaux dans leur estomac, non ? Ça mâche, un cochon ?

Le directeur de la ménagerie est un petit homme rabougri qui ne doit pas dépasser le mètre soixante, les bras levés, sur un tabouret. Il porte une drôle de moustache, taillée de façon indéfinissable, un mix de celle de Salvador Dali et des frères Dupondt. Son complet gris, sûrement hérité de son arrière-grand-père (tissu gris grossier, pans croisés, coupe trop large), lui confère un air anachronique assez surprenant. Il me tend une main froide que je serre pourtant avec chaleur. Le résultat est tiède.

— Commissaire Kuhn, police judiciaire, brigade criminelle. Vous êtes le directeur ?

— Louis Mangin. Je suis le directeur de cet établissement, effectivement.

La voix est aussi glaciale que sa menotte. Je décide d'opter pour un langage très dix-neuvième (siècle, pas arrondissement) susceptible de le mettre dans ma poche :

— Monsieur Mangin, vous aurez bien évidemment compris la gravité des événements qui viennent de se dérouler au sein de votre établissement. Par conséquent, je ne doute pas une seconde que vous accéderez à ma demande qui, ainsi satisfaite, donnerait un excellent départ à mon enquête, me permettant de résoudre cette affaire de crime, car c'est bien cela dont il s'agit, dans les plus brefs délais.

— Et quelle est votre requête, monsieur le commissaire ? demande-t-il sèchement, insensible à mon effort oratoire.

— J'aimerais que l'on abatte vos cochons. Séance tenante.

Un spasme secoue mon interlocuteur, et son visage cireux prend illico une étonnante teinte vermillon. Il manque s'étouffer – ce qui, sans rien dans la bouche, constitue une belle performance. J'ai peut-être été trop direct ; quelques circonvolutions supplémentaires auraient été les bienvenues.

— J'ose espérer que vous plaisantez, monsieur le commissaire ?

— Pas le moins du monde, monsieur Mangin. Vos porcs ont mangé une femme, cela semble évident et...

— Cette évidence m'apparaît plus que douteuse, monsieur le commissaire, dit-il en retrouvant son aplomb.

— Enfin, monsieur Mangin, une main de femme est retrouvée dans l'auge de vos cochons. Qu'en déduisez-vous ?

— Qu'elle y a été jetée !

Ce n'est pas idiot : rien n'indique que le prolongement de cette main ait été bouloté par ces animaux. Pourtant, j'en ai l'intime conviction. Et quand bien même cela serait faux, je ne peux pas ne pas le vérifier. Changement de stratégie, je passe en mode culot :

— Écoutez, monsieur Mangin, j'ai eu la bienséance de vous demander votre avis, mais c'était purement formel. Il faut que nous abattions ces

cochons au plus vite afin d'en sortir ce qu'ils ont dans le ventre. C'est pourquoi...

— Savez-vous d'où viennent ces pourceaux, monsieur le commissaire ?

— Non, je...

— Suivez-moi.

Je lui emboîte le pas, nous passons derrière la ferme, franchissons une petite porte « interdite au public » et nous sommes dans la porcherie. Trois cochons y tournent en rond, prisonniers de quatre barrières en bois. Ils grognent de façon assourdissante. Une odeur soufrée, qui n'est pas sans rappeler celle du gaz de ville, me monte aux narines. Ce n'est pas l'endroit pour s'allumer une cigarette !

— Vous voyez ce verrat ? hurle Mangin. Il a été offert en 1991 au président François Mitterrand par le président de la République du Vietnam Vo Chi Cong en visite en France, car, chez les peuples sino-vietnamiens, le porc est un symbole de prospérité et d'abondance. Ce n'était alors qu'un porcelet pas plus gros qu'un chat.

La bestiole qu'il me désigne doit maintenant peser son quintal et mesurer pas loin de deux mètres de long.

— Cette truie, continue-t-il, est tout simplement la plus vieille de France. Elle est née en 1979. Elle va fêter en avril son trentième anniversaire. Elle a donné naissance à quatre cent soixante-deux gorets. Cet animal figure dans le livre *Guinness* des records, monsieur le commissaire.

Je pointe du doigt le mastodonte noir qui dégage un fumet pestilentiel.

— Et celui-là ?

— C'est un noir de Bigorre, une espèce qui a failli s'éteindre dans les années 1980. Ce spécimen est l'un des rares représentants de son espèce.

OK, j'ai compris. Chacun de ces cochons est une sommité qui jouit d'une quasi-immunité diplomatique. Et pourtant, j'ai besoin de savoir ce qu'ils ont pris au dernier repas ! Je sors pour échapper à la puanteur ambiante, puis, une fois à l'air frais, j'appelle le procureur de la République Gardieux, sans passer par la case substitut Lorphelin que je décide de court-circuiter volontairement, faute de temps. Et puis, je n'ai pas son numéro de téléphone.

Jean-François Gardieux est un homme énergique qui a à peu près mon âge, même si les apparences (il n'a plus un poil sur le caillou depuis belle lurette) semblent lui donner dix ans de plus. Je le connais bien, car nous avons travaillé sur de nombreuses affaires ensemble et, si nous ne sommes pas toujours en phase, lui et moi, c'est toujours pour des questions de forme, jamais de fond. Notre équipe fonctionne bien. J'ai souvent eu besoin de lui, et il a toujours répondu présent. Une fois de plus, j'espère qu'il saura démêler la situation...

— Gardieux, j'écoute.

— Commissaire Kuhn, je vous dérange ?

Je sais que cette question va l'énervier. Gardieux fait partie de ces hommes

pour qui le travail passe avant tout, pour qui il n'y a pas de distinguo entre vie professionnelle et privée. Entre semaine et week-end. C'est pourquoi je suis certain qu'il est dans son bureau depuis de longues heures déjà.

— Vous rigolez, commissaire, je suppose, dit-il d'une voix impassible. Que voulez-vous ?

— Je vous résume : on a trouvé ce matin, dans la mangeoire des cochons de la ferme du Jardin des plantes...

— Monsieur le substitut n'est pas passé ?

— Monsieur Lorphelin ? Non, je n'ai vu que son fils.

— Qu'est-ce que vous me racont... ?

Il vient de comprendre. Je l'entends s'adresser à sa secrétaire :

— Marie, Ghislain Lorphelin est-il rentré ?... Mmm... Dès qu'il arrive, vous me l'envoyez ! Commissaire ?

— Oui, monsieur le procureur ?

— Une fois de plus, je ne goûte pas beaucoup à votre humour. Le substitut Lorphelin débute, vous l'aurez compris, mais il a toutes les qualités requises pour traiter ce dossier.

— Je n'en doute pas ; toutefois, j'ai pensé que, vu le caractère très original de ma requête, vous préféreriez prendre la décision.

Le petit silence qui suit me confirme que j'ai piqué sa curiosité.

— Continuez, dit-il sobrement.

— On a trouvé ce matin, au Jardin des plantes, dans la mangeoire des cochons, une main de femme, et tout me porte à croire...

— Vous n'avez trouvé qu'une main ?

— Exact : une main, une seule. La droite. Femme blanche, assez jeune. Tout me porte à croire, disais-je, que le reste du cadavre se trouve dans l'estomac des porcs qui ont dû en faire leur petit-déjeuner.

— Pourquoi ?

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi pensez-vous que les cochons ont mangé cette femme ?

Je mens par omission.

— Certains éléments... Troublants...

— Mmm. Et ?

— Je voulais votre aval pour abattre les cochons et ainsi récupérer ce qu'il est possible de récupérer. D'après Michèle Lafont, une identification est encore possible.

Silence. J'entends le bruit d'un stylo sur une feuille.

— Vous pouvez y aller.

— Merci. Seulement, il y a un petit problème. Je vous passe le directeur de la ménagerie qui va vous l'exposer.

Je fais signe à Mangin de s'approcher et lui tends mon téléphone.

— Le procureur de la République Gardieux voudrait vous parler. Il vient de décider l'équarrissage de vos bestioles.

Il prend mon portable dans ses petites mains gelées et s'éloigne de

quelques pas. Je ne capte que quelques bribes de la conversation qui s'engage, mais je comprends qu'elle ne semble pas tourner en faveur du proc'. Après quelques minutes, le directeur revient vers moi, un large sourire aux lèvres.

— Il veut vous parler, me dit-il en me rendant mon portable.

— Kuhn à l'appareil.

— Bon, ça ne s'annonce pas aussi facile que prévu, avoue Gardieux. Ces cochons sont plus célèbres que ceux du conte, et j'ai peur qu'il ne me faille obtenir des autorisations pour les abattre. Vous êtes sûr de vouloir les ouvrir en deux, commissaire ?

— Absolument, monsieur le procureur. Il en va de la résolution de cette affaire. L'enquête préliminaire...

— Je vais voir ce que je peux faire, me coupe-t-il, glacial. Je vous rappelle.

— Quand ? Chaque minute compte. Plus on attend, plus les sucs gastriques font leur boulot. Il...

— J'ai bien compris l'urgence, commissaire, dit-il, agacé. Je vous rappelle. Pour l'instant, personne ne touche à ces porcs.

Il raccroche. Je me tourne vers Mangin qui a saisi, à ma mine déconfitée, qu'il venait de gagner la partie. Ah ! Tu veux jouer au plus malin ? Allons-y.

— Monsieur Mangin, force m'est de reconnaître que vous avez obtenu satisfaction. Pour l'instant, tout au moins.

— Il semblerait, en effet. Monsieur le procureur de la République a compris que ces animaux n'étaient pas de simples jambons sur pattes.

Mangin un. Kuhn zéro.

Il n'aura pas mis longtemps pour me taper sur les nerfs, celui-là. J'aurai la peau de ses cochons et vais en faire du saucisson, qu'il le veuille ou non ! Je n'ai plus qu'à espérer que Gardieux se démène pour que cela se fasse rapidement.

En attendant, je n'ai pas l'intention de me tourner les pouces : cet établissement est forcément équipé d'un système de sécurité (gardes et/ou vidéosurveillance), et je peux peut-être en tirer quelque chose. J'opte pour un ton dans lequel je m'efforce de gommer toute contrariété et demande :

— Disposez-vous d'un PC sécurité ?

— Oui, mais il est sommaire : une caméra à chaque entrée du parc, une devant la rotonde centrale et une au-dessus du vivarium. Il y a trois ans, une caissière a été braquée par un jeune drogué, et le conseil d'administration a voté la mise en place de ces caméras.

— D'autre part, je suppose qu'une ronde doit être effectuée pendant les heures de fermeture. J'aimerais parler à la personne qui en est chargée.

Mon interlocuteur blêmit. C'est presque imperceptible, mais... je le perçois.

— Eh bien... C'est-à-dire que...

— Personne ne patrouille dans le zoo pendant la nuit ?

— Si... En temps normal...

— En temps normal ? C'est anormal en ce moment ?

— Eh bien... La personne chargée de ces patrouilles n'est pas venue hier, ni avant-hier d'ailleurs. On a appelé l'entreprise chargée de...

— Ainsi, personne n'a patrouillé cette nuit ! Cette nuit où la main d'une femme est retrouvée dans la gamelle de vos cochons superstars !

Je le tiens. Les moyens de levier sont rares sur quelqu'un sûr de son bon droit ; il en va autrement pour celui que l'on attrape la main dans le pot de confiture. Il ne me reste plus qu'à la jouer fine.

— Bien. Je vous remercie pour votre collaboration, monsieur Mangin. Je pense qu'il est temps pour moi d'aller faire ma déclaration à la presse...

— Votre déclaration à la presse ?

— Oui. Elle attend dehors et brûle de connaître quelques détails sur cette affaire qui s'annonce sordide.

Et, sans autre forme de procès, je tourne les talons et fais mine de m'en aller.

— Attendez !

Je la joue apiculteur et mets du miel dans ma voix :

— Oui ?

— De quels détails parlez-vous ? Vous comptez faire savoir que la surveillance n'était pas assurée cette nuit ?

— Évidemment, monsieur Mangin, évidemment. C'est important, il me semble, non ? Au moins, ce sont les faits, et les journalistes en sont friands... Des faits...

— Mais...

— On dirait que cela vous dérange ?

— Eh bien...

Je le tiens et n'ai plus qu'à porter l'estocade.

— Jouons cartes sur table, monsieur Mangin. L'autorisation de tuer vos porcs va me parvenir, c'est certain. Plus ou moins tard, mais elle va me parvenir. Une affaire criminelle repose sur l'autopsie de ces cochons. Nous pouvons donc peut-être nous arranger : je repousse ma déclaration à la presse et vous me donnez votre accord. N'ayez crainte, vous serez couvert dans quelques heures tout au plus, car je comprends bien qu'il vous est difficile de prendre seul une décision aussi importante.

Je marque une pause pour lui laisser le temps de peser le pour et le contre. Il va accepter, je le sens. Je peux lire sur son visage le cruel dilemme qui le dévore : soit passer pour un incompetent, soit pour un faible qui se couche à la première sommation. Il finit pourtant par trancher.

— Bien, commissaire, j'accepte. Je vous demanderai toutefois d'user de toute la discrétion possible quand vous emporterez les carcasses.

— Sage décision, monsieur Mangin.

(Kuhn égalise. Un partout.)

Il ajoute, comme pour se laver la conscience :

— Je suis en contact avec le zoo de Moscou. Ils me doivent une faveur, et je pense pouvoir obtenir le dernier cochon à avoir connu l'URSS.

Pour ne pas lui laisser le temps de revenir sur sa décision, je fais un signe de la main à Alain qui me rejoint. En forçant sur le vouvoiement, je lui communique mes instructions à haute et intelligible voix :

— Commandant, on a le feu vert de monsieur le directeur pour l'abattage des cochons. Vous briefez le lieutenant Lefort. Je veux que ce soit fait le plus vite possible, c'est-à-dire séance tenante. Demandez au lieutenant d'emporter personnellement les carcasses à l'IML[9], qu'il les confie à Sarah Paulin. Donnez des consignes pour que tout cela se fasse le plus discrètement possible. Quand vous aurez fini, envoyez-moi le lieutenant N'Guyen. J'ai besoin de lui.

Mangin n'a pipé mot.

— Maintenant, pourrais-je voir votre PC sécurité, monsieur Mangin ? Les images de la nuit sont stockées quelque part, j'ose espérer ?

— Oui, oui, dit-il, rasséréiné. Nous avons des disques durs. Venez.

VI

La cahute faisant office de poste de commandement est petite et sommairement meublée : un radiateur électrique posé au sol, une armoire métallique, un tabouret dont on peut régler la hauteur de l'assise et, appuyée sur toute la longueur du mur de gauche, une table en plastique beige. Dessus, il y a un écran assez large, une drôle de souris informatique, un petit poste de radio, une tasse de café sale et une revue cochonne que Mangin, pourtant grand spécialiste porcin, s'empresse de faire disparaître en la jetant avec rage sous l'armoire à droite. L'image sur l'écran (en noir et blanc, la date et l'heure sont inscrites en haut à droite) est coupée en quatre. Les quadrants supérieurs retransmettent les images envoyées par les caméras situées aux deux entrées du parc, tandis que les deux quarts inférieurs diffusent celles des accès à la rotonde centrale et au vivarium.

— Où sont stockées les images ?

— Là, dit Mangin en ouvrant l'armoire.

Les étagères sont remplies de boîtes noires dotées d'un unique œil vert qui clignote à intervalles réguliers. L'ensemble ronronne doucement tel un gros matou. Je ne suis pas un spécialiste informatique, mais tout ce matériel me semble récent et de plutôt bonne qualité.

— Jusqu'à quand les archives remontent-elles ?

— Les images restent une semaine avant d'être effacées par les nouvelles. Ou six jours, je ne sais plus trop.

— Patron ?

Je me retourne : c'est le lieutenant N'Guyen.

— Ah ! Nicolas ! Tu as du boulot !

— Cool, dit-il, enthousiaste.

— Ne t'emballe pas trop, ce n'est pas marrant. Il faut visionner l'intégralité des bandes vidéo de la nuit dernière. Il est probable qu'on n'en tire pas grand-chose...

Une détonation. Lointaine. Puis une autre. Et une autre. Mangin s'est raidi, je me décontracte. Je ne peux m'empêcher d'esquisser un sourire.

— On n'en tirera sûrement pas grand-chose, mais il faut le faire. Tu sais ce qu'on cherche ?

— J'ai une vague idée : tout ce qui n'est pas normal ou, à tout le moins, tout ce qui est bizarre.

— Exact. Tu t'y mets ?

— Oui. Ah ! Sinon, pour les empreintes, rien dans le fichier. Cette main n'est pas connue des services de police.

— J'aurais pu le parier. Allez, au boulot ! Bien sûr, tu me tiens au courant immédiatement, si tu vois quelque chose de suspect.

— Bien sûr.

Il s'installe devant l'écran, sa main droite tombe sur la boule de commande posée devant. Naturellement, sa main gauche farfouille sous la table et en sort un clavier que je n'avais même pas vu. Il est dans son élément.

Je sors, accompagné de Mangin.

— Monsieur le directeur du zoo, merci pour votre précieuse collaboration. Voici ma carte, si jamais vous vouliez des nouvelles de vos bêtes.

Je lui tends le bout de bristol sur lequel sont imprimés mon nom, grade et numéros divers dont celui de mon portable personnel.

— Je n'ai plus besoin de vous, je vous libère.

C'est connu, en ville, et notamment à Paris, on se déplace plus vite en scooter qu'en voiture, en vélo qu'en taxi (ce théorème fut d'ailleurs mis en musique par Joe Dassin au sommet de sa gloire). C'est pourquoi j'arrive avant les cochons à l'institut médicolégal. Niché dans un méandre de la ligne six du métro, en face du Jardin des plantes, le bâtiment est austère, presque glauque.

À ses pieds, le flux des voitures déboulant sur la voie sur berge en direction de la gare de Lyon contraste avec le mou cheminement de la Seine qui poursuit, pépère, sa route vers l'océan.

Je gare mon engin devant l'entrée principale. À peine ai-je enlevé mes gants et mon casque que Lefort apparaît au volant de la fourgonnette. Je lui fais signe de se garer en arrière, face à la double porte.

— Vous êtes déjà là ? dit-il en sautant de la camionnette.

— Comme tu vois. Tu n'as pas eu de problème avec les cochons ?

— Non, je m'en suis occupé perso, comme vous l'aviez demandé.

Ses doigts se referment sur sa paume, à l'exception de son index pointé vers le bas, comme un canon sur la tête de trois cochons invisibles. Son pouce fait alors office de chien et se baisse trois fois :

— Bam ! Bam ! Bam !

— Impressionnant.

— Par contre, ça pèse une tonne, ces conneries. On a dû s'y mettre à trois ! Vous allez voir !

Il ouvre les portes arrière, et une mare de sang se vide sur le bas de son pantalon et sur ses chaussures. Je fais un bond en arrière pour éviter les éclaboussures.

— Merde ! crie-t-il. Fait yech ! Des baskets toutes neuves !

Ce n'est pas drôle, mais je rigole. Ses chaussures blanches ne le sont plus, mais arborent une jolie teinte rouge garance du plus bel effet.

— Tu n'aimes pas le boudin ? je demande, candide.

— Fait yech ! Fait yech ! Ah ! Et ça poisse en plus, l'horreur !

Je n'avais pas pensé que le transport risquait d'être salissant jusqu'au labo de Paulin. Je comptais le faire avec Jérémy, mais je préfère finalement aller chercher des gars de l'institut : petit un, ils ont des blouses, et, petit deux,

nous ne serons pas trop de quatre pour charrier ces morceaux de bidoche géants.

Tandis que Lefort, jurant comme un charretier du neuf trois, s'essuie comme il peut avec un vieux kleenex, j'entre dans l'institut et me dirige vers le comptoir d'accueil. L'indéboulonnable Geneviève est derrière la banque. Quand elle me voit, un large sourire vient éclairer son visage ridé.

— Ah ! Commissaire ! Comment allez-vous ?

— Bien. Très bien. Et vous ?

— Oh... Un p'tit rhume, mais on fait aller...

— C'est la saison, faut dire...

— Comme vous dites... Vous êtes bronzé, dites-moi !

— Je reviens de vacances. Le Maroc...

— Ah, c'est chouette ! On y est allés, mon mari et moi, il y a deux ou trois ans. Vous étiez où ?

— À Marrakech.

— Aaaaah ! Nous aussi ! Comme c'est drôle. Le monde est petit, vous ne trouvez pas ?

— Si.

Je mets fin à la partie phatique de cette discussion (c'est Letellier qui m'a appris ça, c'est plus classe que de dire « les banalités d'usage ») pour entrer dans le vif du sujet :

— Dites-moi, chère Geneviève, j'aurais besoin de deux gars costauds pour descendre des cadavres chez Sarah Paulin. Vous auriez ça sous la main ?

— Ah ! Madame Paulin est partie faire sa pause déjeuner. Elle part toujours un peu plus tôt, le samedi. Vous voulez que je l'appelle ? Elle n'est pas loin, généralement elle mange aux Monop Daily, là-bas, sur l'avenue Ledru-Rollin.

— Non, non, inutile. Elle ne devrait pas tarder, de toute façon ?

Elle regarde sa montre.

— Non, elle sera là dans vingt minutes, tout au plus.

— Très bien. Nous allons descendre les cadavres dans la salle d'autopsie. Tout sera prêt quand elle arrivera... C'est assez urgent... Si vous voyez ce que je veux dire...

— Je comprends, commissaire, je comprends, dit-elle avec un air entendu.

Qu'a-t-elle compris ? Mystère. Elle prend son téléphone.

— Mickael ? C'est Geneviève. J'ai le commissaire Kuhn devant moi. Il a besoin de deux hommes pour descendre un truc...

Elle met sa main sur le micro du combiné et, tout en hochant la tête, elle m'adresse un double clin d'œil confiant.

— Oui, oui, tout de suite... Tout de suite, commissaire, n'est-ce pas ? me demande-t-elle confirmation.

— Oui.

— Oui, tout de suite.

Elle raccroche.

— Ils arrivent.

— Super ! Merci beaucoup. Je les attends dehors. Et soignez bien ce petit coup de froid, hein ! Il ne faut pas plaisanter avec ça !

— Bien, docteur, me répond-elle, mutine.

— C'est quoi, ce bordel, Nils !

Je n'ai pas souvent entendu ce mot dans la bouche du médecin-chef de l'institut médico-légal qui est, sauf exception, une femme bien élevée. Mais, devant ces trois porcs qui continuent de se vider de leur sang plus très chaud, elle perd aussi le sien.

Sarah Paulin, dite « Sarah Palin », du nom de cette politicienne américaine de l'Alaska, un temps colistière du concurrent d'Obama dans la course pour le poste suprême de chef du monde, n'aime visiblement pas les animaux.

— Tu as vu marqué Clinique vétérinaire sur le frontispice en rentrant ? Tu vas me faire le plaisir de remporter ces porcs là où tu les as trouvés ! Au plus vite !

Je bafouille :

— Mais, Sarah...

— Y a pas de Sarah qui tienne ! Tu embarques tes gorets à Maisons-Alfort[10] et fissa ! Moi je dissèque des cadavres humains ! HU-MAINS, tu as compris ?

— Ben, justement...

— Aaaaah ! En plus, ils pissent le sang, ces trucs ! C'est horrible ! Je ne vais jamais pouvoir nettoyer ça ! hurle-t-elle.

Puis, posément, comme si l'information captée en temps réel avait été mise de côté pour la durée du hurlement :

— Qu'est-ce que tu entends par « Ben, justement » ?

— Le cadavre humain est *dans* les cochons. Enfin, je pense.

— C'est quoi, cette histoire ?

Elle s'est calmée aussi vite qu'elle s'est emportée, marque du professionnalisme qui la caractérise.

— J'ai toutes les raisons de croire que les estomacs de ces porcs contiennent les restes d'une femme. On n'en a retrouvé que la main droite dans leur auge ce matin. Ils ont dû bouffer le reste, mais, si on veut compléter le puzzle, je pense qu'il faut faire vite.

Elle se retourne, tire deux gants en latex d'un distributeur fixé au mur. Après les avoir enfilés, elle va chercher dans un immense frigo une boîte en polystyrène blanc. Elle l'ouvre et sort de la glace la mimine que j'ai vue en photo il y a deux heures.

— La main que j'ai reçue ce matin ? Cette main ?

— Oui.

Je sens que mes pieds collent au carrelage de la salle d'autopsie. Il y a vraiment du sang partout, et j'ai subitement peur pour mes chaussures.

- À quelle heure ? demande-t-elle.
- Comment ça « à quelle heure » ?
- À quelle heure tu as trouvé la main ?
- Ce matin. Vers neuf heures.

— S'ils ont mangé vers huit heures, il est...

Elle regarde la grande pendule numérique qui lui fait face.

— ... une heure dix. Tu as raison : il faut faire vite. Mickaël ! Jonas ! Posez le noir sur ma table !

- Pourquoi le noir en premier ?
- C'est un noir de Bigorre, non ?

J'opine du bonnet.

— C'est une race particulièrement vorace ! Il y a des chances que ce soit celui qui ait mangé le plus.

Après que j'ai revêtu une blouse cirée verte, une paire de gants et une paire de bottes en caoutchouc, je viens prêter main-forte aux deux assistants pour hisser le bestiau sur le billard. Sa carcasse tient tout juste sur la table. Le sang s'écoule, visqueux, dans les rainures prévues à cet effet jusqu'à une bonde qui donne sous la table.

— Jonas, mets une bassine, s'il te plaît, puis tu te débrouilles pour arrêter l'hémorragie des deux porcs restants. Il y a assez de sang comme ça. Mickaël, désolé de t'imposer ça, mais, peux-tu passer un coup de serpillière, s'il te plaît ?

— Je prends pas d'photos ?

Sarah me demande :

— Tu as besoin de clichés des cochons ou on se contente de photographier ce qu'on va trouver à l'intérieur ? Si on trouve quelque chose...

— L'intérieur devrait suffire...

— Bien. Désolé, Mickaël. Tu as entendu le commissaire : priorité à la serpillière !

Elle se tourne et ouvre une armoire aux vitres en verre. À l'intérieur, alignés comme dans un établi de menuisier, une multitude d'outils aux formes diverses jettent dans la pièce des reflets chromés. Une panoplie susceptible de faire saliver le premier psychopathe venu !

Dubitative, Paulin se met alors à penser à voix haute :

— Bon. On dit que le génome du cochon et celui de l'homme ne diffèrent que de quelques pour cent. Sa morphologie interne est presque similaire : c'est lui qui fournit le plus d'organes pour les greffes d'organes animaux sur les êtres humains ; peau, tube digestif, des humeurs comme l'insuline. Une truie peut même être mère porteuse d'un embryon humain le temps d'une opération chirurgicale. Au Moyen Âge, la dissection humaine étant proscrite, on disséquait des cochons : l'anatomie humaine s'est faite pendant des siècles à partir de celle du cochon. Ça ! s'exclame-t-elle, ça devrait faire l'affaire !

Elle attrape un couteau de la taille d'une machette ainsi qu'une disqueuse à la lame brillante comme la soucoupe volante d'un film de science-fiction à

petit budget.

— Nils ! Viens m'aider !

— Tu crois que...

— Allez ! Ne fais pas ta chochette ! Tourne-le pour me présenter son ventre !

J'attrape les deux pattes arrière du verrat et le fais basculer avec difficulté vers le médecin légiste.

— Ben, mon cochon ! Tu fais ton poids, toi !

Sarah laisse échapper un petit rire. Elle enclenche la disqueuse qui se met à couiner de façon très désagréable. Ça me rappelle la fraise du dentiste. Je frissonne.

— C'est parti ! Tiens-le bien !

La lame pénètre dans l'abdomen de la bête avec une étonnante facilité. Du sang, encore, gicle. Très vite, black porcinet est fendu sur presque toute sa longueur. Puis, d'un geste expert qui pourrait rendre jaloux un boucher élu meilleur ouvrier de France, elle termine l'incision au couteau.

— Bien, Nils ! Passe en face de moi et attrape la lèvre supérieure de l'orifice.

Je m'exécute.

— Tire vers le haut ! Je vais chercher l'estomac.

Tandis que j'écarte l'ouverture créée, Sarah y plonge ses bras gantés. Elle farfouille un instant.

— Là ! Je l'ai ! Punaise, il est énorme !

Son bras droit sort de la bête, attrape un couteau plus petit qu'elle avait pris la peine de poser sur la table, puis replonge dans les entrailles sanguinolentes. Quelques coups de couteau à l'aveugle et elle sort un immonde sac beige, poisseux, de la taille d'un ballon de basket.

— Tu peux lâcher le cochon... Passe-moi la table en inox, derrière toi.

Je fais rouler la desserte jusqu'à elle. Elle y dépose délicatement l'estomac, puis choisit un bistouri dans son armoire.

— On ouvre ? me demande-t-elle, un brin d'excitation dans la voix.

— On ouvre !

D'un coup de scalpel, elle entaille l'estomac qui se fend comme un fruit trop mûr. Une bouillie malodorante se répand sur la table. Je suis déçu, car je pensais naïvement qu'une tête allait apparaître. Sarah Paulin écarte de ses doigts les morceaux, fouillant dans ces résidus gluants comme on cherche les réglisses dans une boîte de bonbons Haribo.

— Eh ! On dirait que tu avais raison.

— C'est quoi ?

Elle me présente un morceau de viande, couverte d'un liquide jaunâtre.

— Attends ! Regarde !

Elle se dirige vers la paillasse, à côté du robinet, sur laquelle est posée une pissette. Quelques giclées pour nettoyer le morceau de chair et elle me le montre à nouveau.

Cette fois, je discerne très bien la rangée de dents.

VII

De l'estomac du noir de Bigorre, en plus des dents, nous avons sorti un pouce et des fragments de côtes humaines.

L'acide gastrique ayant bien fait son travail, Sarah m'affirme que ce butin relève déjà du miracle. Alors que nous montons le deuxième cochon sur la table, mon portable sonne. C'est N'Guyen.

— Patron. J'ai un truc ! Il faut que vous veniez voir !

— Quoi ?

— Venez.

— Tu ne peux pas me le dire au téléphone ?

— Si, mais...

J'ai compris qu'il ne faut pas que j'insiste (si le cœur a ses raisons que la raison ignore, N'Guyen a aussi les siennes, tout aussi obscures). Je suis un peu écœuré. L'odeur du sang, de toutes ces humeurs, est assez prégnante, et je n'ai pas l'habitude de Sarah Paulin qui ne semble pas incommodée. Une pause me fera le plus grand bien, et je saute sur l'occasion :

— Tu peux tout ramener au trente-six ?

— Euh... Ouais, je dois pouvoir stocker ça sur mon disque dur.

— Très bien, on se retrouve là-bas. À tout de suite.

Je raccroche et me tourne vers la légiste :

— Sarah, il faut que je file. Il y a du nouveau au zoo. Tu veux que je te laisse Lefort pour t'assister ?

— La racaille qui te sert de lieutenant ? Non, merci.

— Racaille, racaille, tu y vas un peu fort ! Il est nature, ce n'est pas pareil.

— Naturellement racaille ! Allez, file. J'ai des assistants, je me débrouille.

— Merci. Je repasse dès que j'ai fini là-bas. En fin d'aprèm.

— Très bien, j'aurai ouvert les trois. À tout à l'heure.

Et Mme Olida se replonge dans la découpe des porcs.

À l'extérieur, Jérémy est toujours en train d'essuyer ses chaussures. Je n'ose pas lui dire que, à mon avis, elles sont foutues.

— On rentre au trente-six. Tu ramènes le J5.

— Ma copine va me tuer ! C'est elle qui m'a offert ces pompes. Franchement, des fois, ça fait yech, ce taf !

Je ne rajoute rien, saute sur mon scooter et décolle en direction du quai des Orfèvres.

Arrêté au feu rouge, sur le quai de la Tourelle, au niveau de la Tour d'argent, je reçois un appel de Gardieux.

En voyant son nom sur l'écran de mon smartphone, que j'ai fixé sur son support sous le pare-brise, je m'aperçois soudain que « porc » est l'anagramme de « proc' ». Bizarre, les associations d'idées, parfois... Je décroche et glisse l'appareil sous mon casque intégral.

— Commissaire Kuhn ?

— Lui-même.

— Vous avez le feu vert, commissaire.

— Ah non ! Il est rouge !

— Pardon ?

— Le feu devant lequel je suis arrêté est rouge, monsieur le procureur.

— C'est hilarant, dit-il d'une voix d'outre-tombe. Vous pouvez abattre les porcs. Je ne vous cache pas que j'ai dû passer plus d'un coup de fil !

— Merci beaucoup pour votre diligence, monsieur le procureur. Que ferais-je sans vous ?

— Cessez vos flagorneries, commissaire ! Je viens aussi d'ouvrir une information judiciaire auprès de la chambre d'instruction. Le juge d'instruction Limousin a été saisi. Il va vous faxer la CR[11] au trente-six.

— Très bien.

— Monsieur le juge et moi-même souhaitons bien évidemment être tenus au courant du développement de l'enquête ! Le plus fréquemment possible !

— Évidemment. Monsieur le substitut Lorphelin aussi ?

— Non. Je le lui transmettrai, dit-il, cassant.

— Très bien.

Quelque chose me dit que Lorphelin a dû sentir passer le vent du boulet. Bah... C'est le métier qui rentre...

En attendant N'Guyen, nous goûtons notre première courte pause de cette première longue journée dans le grand bureau commun aux membres du groupe Letellier.

Jérémy joue au démineur sur son ordinateur, repoussant la rédaction du PV de constatation (ou plutôt attendant le retour du brigadier Nyssen pour lui refile le bébé sous prétexte que Nyssen prépare le concours d'OPJ[12]). Je lis sur son visage renfrogné qu'il n'a pas encore digéré la perte de ses chaussures.

Rancunier comme il est, la prochaine tranche de saucisson qu'on lui servira à l'apéritif risque de passer un sale quart d'heure. Elle paiera pour ses frères. Ses frères de sang, évidemment.

Alain est plongé dans la lecture d'un bouquin dont le titre, *Philosophie présocratique et spiritualité orientale*, ne me donne pas envie de le lui emprunter quand il l'aura fini. Je l'observe du coin de l'œil et suis de nouveau admiratif devant cette capacité à s'absorber corps et âme dans la lecture dès que le temps le lui permet. Quand bien même il ne pourrait lire que deux pages, il les lit à fond et les assimile.

Pour ma part, je ne fais rien. J'ai faim, mais je sais que je n'aurai pas le temps d'y remédier avant ce soir. Peut-être.

— Alain. Tu en penses quoi, de cette affaire ?

Il referme son livre et, comme s'il attendait ma question, il se lance :

— Le mode opératoire me fait penser aux méthodes mafieuses, la 'Ndrangheta notamment, qui utilise cette technique pour faire disparaître des cadavres.

— La quoi Guetta ? le coupe Lefort. C'est la sœur de David ?

Il sourit et nous regarde bêtement, assez fier de son calembour (si le terme convient à un aussi mauvais jeu de mots). Le commandant ne daigne même pas tourner la tête vers lui et continue :

— Mais un truc me chiffonne... On dit que les cochons peuvent faire disparaître un corps en dix minutes sous réserve qu'ils aient été mis à la diète pendant quelques jours, ce qui n'a aucune raison d'avoir été le cas pour les animaux du zoo. D'autre part, les mafieux enlèvent en général les dents et les cheveux, que les porcs ne digèrent pas.

— Et les os ! se croit malin de rajouter Jérémie.

— Non, justement, le rectifie Letellier. Les os sont digérés comme les chairs. Sans aucun problème.

Ce n'est peut-être donc pas une initiative mafieuse : on a peut-être affaire à des fans du film *Le parrain* qui ont voulu être originaux. Je fais part de mon sentiment aux officiers.

— C'est possible, mais il y a une autre hypothèse : les meurtriers *voulaient* que l'on retrouve le corps et que l'on puisse l'identifier. Peu leur importait que le corps disparaisse complètement.

— Faire un exemple ?

— Pourquoi pas ?

La porte s'ouvre alors, et N'Guyen débarque, son ordinateur portable siglé de la pomme blanche sous le bras.

— Voilà ! J'ai fait aussi vite que j'ai pu, mais il y avait près de cent gigaoctets à copier. Cela a pris un peu de temps. Pas à cause de mon ordi – je l'ai boosté comme un malade –, mais à cause du débit de vieillard de leurs machines ! Ils n'ont même pas de l'USB 3.0 ! Et puis, franchement, il faut absolument qu'ils revoient leur mode de compression. L'AVI, c'est ridicule !

Personne n'osera le contredire sur ce point... Il vient poser son *laptop* devant moi tandis que Lefort et Letellier viennent se glisser derrière moi.

— Je n'ai visionné que les images de la nuit dernière, précise N'Guyen. L'extrait que vous allez voir a été filmé à cinq heures quarante-six du matin.

Il appuie sur la touche Entrée, et l'image de surveillance s'affiche.

— Je n'ai gardé que les images de la caméra une, celle de l'entrée secondaire située rue Cuvier.

Tout semble calme. Pas un brin d'air pour faire bouger les feuilles des arbres que l'on discerne à l'arrière-plan. J'écarquille les yeux, mais, quand

Nicolas arrête la lecture au bout de deux petites minutes, je n'ai rien vu.

— Vous avez vu ? demande-t-il pourtant.

— Walou ! dit Lefort.

— Je n'ai rien vu, confesse Letellier.

— Moi non plus.

— Attendez, je vous le repasse.

Son index vient caresser le rectangle gris faisant office de souris. La petite flèche attrape l'indice de lecture et le tire vers l'arrière dans la barre de progression avant de le libérer. Le film défile quelques secondes.

— Là ! dit-il en appuyant sur Pause.

De l'index, il nous désigne, à gauche de l'écran, une petite tache noire qui peine à se détacher sur le fond sombre.

— Regardez bien !

Et, effectivement, les yeux maintenant au bon endroit, je vois ! C'est fugace, mais ce qui passe devant la caméra ressemble à s'y méprendre à un sac de sport. Puis un autre, quelques secondes plus tard. Puis un autre.

— Mmm, c'est peu d'zob, ton quetru, dit Lefort.

— Jérémy, soigne ton langage, tu es pénible.

— Ben quoi ? On voit queud !

Je renonce à lui inculquer les règles de base de la langue française.

— C'est vrai qu'on ne voit pas grand-chose, admet Nicolas, mais c'est ce qui m'a mis la puce à l'oreille. Du coup, j'ai visionné avec plus d'attention les images de la caméra trois. Je me suis dit que, s'ils sont rentrés par cet accès, ils ont forcément dû passer devant le vivarium. Regardez !

Il clique, deux fois, et la carte de la ménagerie du Jardin des plantes apparaît. Il attrape un stylo sur le bureau le plus proche et vient tapoter sur son écran, à l'endroit de l'entrée secondaire.

— Ils entrent par là, tournent à gauche, passent à côté des bouquetins, puis des flamants roses, passent devant le vivarium avant d'arriver à la ferme, dit-il en matérialisant le chemin suivi de la pointe de son bic.

— Nous sommes passés par là avec Alain ce matin, je confirme. C'est le plus direct.

— Exact, patron ! Et j'ai vu juste. Attendez.

Il trifouille un peu son TouchPad, la carte disparaît, laissant la place à une nouvelle séquence des caméras de surveillance.

— Voilà. Caméra trois. Regardez bien en bas... Maintenant !

Une tête ! Une tête, qui apparaît côté cour, traverse l'écran, fait une pause au milieu, disparaît, puis réapparaît avant de poursuivre sa course et sortir du côté jardin. Le *timecode* en bas à droite indique cinq heures cinquante-sept. Soit onze minutes après qu'ils ont franchi les grilles de l'entrée.

— Là, j'ai vu ! dit Lefort. Y a bien un gars qui est passé et qui a dû faire une pause pour poser son keuss au milieu, genre les bretelles lui sciaient les doigts ! Par contre, c'est con, on voit pas bien sa tronche.

— Nicolas ?

— Hélas, patron, j'ai essayé de zoomer numériquement, mais je n'ai rien à vous proposer. L'image est trop sombre. Ça, à la rigueur, j'aurais pu m'en arranger, mais sa définition est trop faible. Y a pas moyen d'inventer des pixels !

— Ce n'est pas grave, c'est un début. On sait maintenant que la demoiselle ne s'est pas suicidée. On est bel et bien venu la jeter dans l'enclos des cochons.

— Vous pensiez que c'était un suicide ? m'interroge le naïf JérémY.

— Oui. Pas toi ?

N'Guyen et Letellier sourient, contrairement à Lefort qui vient de comprendre que je me moque de lui.

— Leur venue était programmée, dit alors Alain. Ils avaient repéré les limites du champ de chaque caméra.

— Ils n'avaient pas prévu que les objectifs seraient si larges et c'est tant mieux pour nous ! Nicolas, il faut que tu visionnes les bandes. Tu remontes aussi loin que possible. Peut-être sont-ils venus avant pour préparer le terrain.

— J'y vais !

Il referme son ordi, le cale sous son bras et disparaît.

— Et nous, on fait quoi ?

— Eh bien... Je crois qu'il est plus que temps de se lancer dans la traditionnelle enquête...

— ... de voisinage ! terminent-ils en chœur.

VIII

La seule entrée du zoo qui donne directement sur l'extérieur, quai Saint-Bernard, n'est plus accessible au public depuis de nombreuses années. Elle est fermée par un grand portail dont les battants ont été soudés. Les deux autres entrées nécessitent tout d'abord d'accéder au Jardin des plantes soit par la place Valhubert, en face de la Seine, soit par les rues Buffon au sud, Geoffroy-Saint-Hilaire à l'ouest ou Cuvier au nord. Suivant le raisonnement de Nicolas, nous sommes partis du principe que nos deux « livreurs » ont pénétré dans la ménagerie par l'entrée secondaire. En toute logique – s'ils sont venus en voiture, ce qui semble le plus probable pour des gens transportant un cadavre en morceaux dans des sacs de sport – ils ont donc dû entrer dans le parc côté nord et se garer dans la rue Cuvier ou pas loin.

Quand nous y arrivons, j'ai la désagréable impression que nous allons faire chou blanc : l'enceinte du jardin borde l'intégralité de la rue à gauche. En face, il n'y a des habitations privées qu'entre les numéros quatorze et vingt ; avant, c'est la fac de science. Autrement dit, seuls quatre immeubles donnent sur la rue Cuvier et plus particulièrement sur l'entrée du parc par l'hôtel de Magny, qui abrite la direction du jardin, au numéro cinquante-sept. Les gens ayant pour habitude de dormir à cinq heures du matin, les personnes susceptibles d'avoir vu quelque chose risquent de se faire rares.

Je décide de commencer par le commencement et propose que nous interrogeons les habitants de l'immeuble qui fait le coin avec la rue Linné. Il est situé au numéro vingt. On y accède par une belle porte rouge vif, encadrée par une brasserie et la fontaine Cuvier. Le serveur qui poireaute sur le seuil du bar en attendant un client assez fou pour s'installer en terrasse (il ne fait pas très chaud) nous communique la combinaison gagnante du digicode qu'il a dû repérer depuis son poste d'observation. Dans le hall, une petite pancarte pendouille sur la porte de la loge du concierge : ABSENT. JE REVIENS DANS CINQ MINUTES. Je compte les boîtes aux lettres et annonce :

— Six appartements, un par étage, visiblement...

— Ben, ça doit être donné, le loyer, ici, commente Lefort.

— Deux étages chacun. Jérémy, tu fais le cinq et le six, Alain, le quatre et le trois, je m'occupe du premier et du second. On se retrouve en bas.

Nous nous élançons dans l'escalier. Je m'arrête sur le palier du premier tandis que le commandant et le lieutenant continuent leur ascension. Je sonne. Très vite, la porte s'ouvre sur une femme qui porte un tablier, des pantoufles usées et un fichu bleu ciel sur la tête, noué à la corsaire. Elle a un balai à la main.

— Oui ?

— Bonjour, madame, police.

— Oui ?

— Vous êtes la propriétaire de cet appartement ?
— Ah non ! s'exclame-t-elle. Je suis là pour le ménage.
— Ah ! je fais semblant de m'étonner. Vos employeurs sont-ils là, madame ?

— Ah non ! Ils r'viennent qu'le soir. Moi j'finis à dix-huit heures, mais eux, ils rentrent cor' plus tard.

— Bien. Quel est le nom de vos employeurs, madame, s'il vous plaît ?

— Fernand-Léger.

— Comme le peintre ?

— Non. M'sieur et madame travaillent dans la publicité. C'est eux qu'font des spots à la télévision, et madame m'dit toujours lesquels c'est. Comme ça, après, à la maison, des fois, j'les vois sur mon poste et j'peux le dire à mon mari. Mait'nant, ils ont pas fait de pub pour la peinture, mais j'les connais pas toutes, hein !

Je sors de ma poche l'une des convocations que nous avons préparées avant de venir, sur laquelle je demande au destinataire de bien vouloir se présenter à la brigade. Il y a une date, une heure, un numéro de téléphone à appeler en cas d'impossibilité. Je prends appui sur le mur, complète la ligne vide par le nom du peintre (qui, en fait, est publiciste) et tends le résultat à la femme de ménage. Elle a un petit rictus inquiet quand elle prend la feuille.

— Vous voudrez bien donner ceci à monsieur et madame Fernand-Léger, je vous prie ?

— M'sieur et madame ont des problèmes ? demande-t-elle, soudain soucieuse.

— Aucunement, rassurez-vous. Vous n'oubliez pas de transmettre ?

— Oui, oui.

— Bien. Merci, madame, bonne journée.

Je grimpe d'un étage. Sonne. Aucune réponse. Je recommence. Insiste et finis par entendre des bruits de pas derrière la porte. Le judas s'obscurcit.

— Bonjour, police.

— Je peux voir votre carte ? demande une petite voix derrière le battant. Par le judas !

Je sors ma brème et la présente devant l'œillet. Dans ma tête, je compte jusqu'à dix avant de réitérer ma demande :

— Police. Pouvez-vous ouvrir, s'il vous plaît ?

Il y a alors des bruits de verrous, j'en compte quatre, puis la porte s'entrouvre, bloquée par une chaînette de sécurité. Dans l'entrebâillement, je distingue une femme âgée. Elle est toute petite, toute flétrie, mais ses yeux pétillent encore de façon étonnante.

— Oui ?

— Bonjour, madame...

— Bonjour, inspecteur.

— Je souhaitais savoir si vous aviez aperçu quelque chose de suspect, cette nuit vers cinq heures du matin, depuis vos fenêtres. Celles qui donnent sur la

rue Cuvier.

— Quelque chose de suspect ? Comme quoi, inspecteur ? me questionne la mamie.

— Du bruit. Des personnes étranges. N'importe quoi qui vous aurait semblé inhabituel.

— Non. Rien de tout ça, inspecteur.

— Vous êtes sûre ? Peut-être...

— Je suis sûre, inspecteur. Et puis, pour ne rien vous cacher, je dormais à cinq heures du matin.

— Évidemment, madame. Bien, je vous remercie, je dis en souriant. Si jamais, quelque chose vous revenait, n'hésitez pas à m'appeler.

Je lui tends ma carte de visite, dont elle s'empare du bout de ses petits doigts crochus.

— D'accord. Mais rien ne me reviendra, inspecteur. Je dormais.

— Merci quand même, madame. Bonne journée.

— Oui.

La porte se ferme dans un claquement sec. Bruits des verrous.

Comme j'ai fini ma part du travail, je redescends. Dans la rue, je prends le temps d'observer la magnifique fontaine Cuvier. Je suis passé devant à de nombreuses reprises sans jamais prendre le temps de l'admirer. Je détaille le crocodile au pied de la jeune fille qui tourne la tête d'une drôle de façon, comme s'il voulait se mordre la queue.

— C'est une allégorie de l'histoire naturelle !

Je sursaute. C'est Letellier.

— Elle rend hommage à Georges Cuvier, fondateur de l'anatomie comparée, dont on peut lire la devise sur l'une des tablettes : *Rerum cognoscere causas*. C'est la moitié d'un vers de Virgile qui signifie « la cause des choses ».

— Et l'autre moitié ? je demande.

Une fois n'est pas coutume, je le vois hésiter.

— Euh... C'est..., euh..., Felix..., Felix...

— Felix le chat ? Allez, ce n'est pas grave, tu ne peux pas tout savoir !

— Je vais regarder et te dis ça demain, dit-il, vexé.

— Tu as obtenu quelque chose dans l'immeuble ?

— Non. Rien. Ils dormaient.

— Pareil pour la grand-mère au second. J'ai laissé une convocation au premier. Monsieur et madame Fernand-Léger.

Alain sort son petit carnet Rhodia qui ne le quitte jamais et note l'info. Une enquête de voisinage ne permet pas d'approximations. Pour être efficace, elle doit notamment être exhaustive.

— Comme le peintre ?

— Non. Comme le publiciste.

Il me regarde, dubitatif.

— *Private joke*, je précise.

— Walou ! hurle Jérémy en nous rejoignant. Au cinq et au six ! Mais la meuf du sixième était pas désagréable à regarder, alors, bon...

Je ne m'attarde pas sur la réflexion sexiste du lieutenant.

— Allez ! On ne se démonte pas et on avance. On passe au dix-huit ! C'est parti !

— Je le sens pas, dit Lefort, laconique.

Et, en effet, son augure s'avère fondé : nous ne tirons rien de notre visite aux numéros dix-huit et seize. Cela nous a pris deux heures, et j'avoue en avoir plein les pattes. C'est pourquoi je sonne sans conviction à l'interphone du numéro quatorze, chez M. Langeon.

— Oui ?

— Bonjour, monsieur, police nationale. Nous aimerions vous poser quelques questions.

La voix est sèche comme un biscuit rose de Reims.

— À quel propos ?

— Nous aimerions savoir si vous étiez réveillé cette nuit, aux alentours de cinq heures du matin, ou si, par hasard, vous aviez...

— Vous voulez rire ? Je travaille, pendant la journée, monsieur. Par conséquent, la nuit, je dors.

— Évidemment.

— Savez-vous si un des copropriétaires travaille de nuit, ou tout au moins rentre tard chez lui ?

— Essayez le monsieur du cinquième. Je crois qu'il travaille dans un dancing.

À mes côtés, je sens le commandant et le lieutenant reprendre espoir. Tout comme moi. Les enquêtes demandent souvent une part de chance, alors, pourquoi pas maintenant ?

— Connaissez-vous son nom ?

— Non. Je ne suis pas de la police, dit-il, condescendant.

Je sors de mes gonds :

— Cela ne vous empêche pas d'être agréable, monsieur. Nous ne sommes pas des colporteurs qui veulent vous fourguer une encyclopédie, mais la police nationale qui cherche à résoudre une affaire de meurtre.

Mon interlocuteur se radoucit.

— Une affaire de meurtre ? Dans l'immeuble ?

— Cela ne vous regarde pas ! Ouvrez-nous la porte, maintenant, puis retournez vous reposer. Bientôt commence une nouvelle semaine de travail !

On entend le cliquetis strident de la gâche électrique. La porte s'ouvre.

— C'est bon ? demande le sieur Langeon, devenu doucereux.

Je ne réponds pas.

Nous entrons. La propriété est magnifique. L'immeuble est en retrait par rapport aux autres bâtiments de la rue et donne donc sur une cour arborée bien entretenue. Un superbe massif de rosiers en occupe le centre. Du lierre grimpe sur la façade et donne à l'ensemble un petit côté campagnard en plein cœur de

Paris. Sûrement un ancien hôtel particulier transformé en appartement de standing.

— J'te dis pas comme ça doit être reuch ici ! lâche Lefort. Combien, il a dit ? Cinquième ?

Le deuxième interphone est sur le seuil de la propriété elle-même, au sommet des trois marches en arc de cercle. Il y a deux noms au cinquième étage.

— Jérémy ? Un propriétaire de boîte de nuit s'appelle De Farge ou Castrelli ?

— De Farge, ça fait bien bourge !

— Alain ?

— J'opterais plutôt pour Castrelli. La consonance n'est pas sans rappeler celle des patronymes corses.

— Et ?

— Et rien. Je vous donne juste le soin de trancher, dit-il, un demi-sourire aux lèvres.

Je reconnais bien là Letellier. Même s'il a fait l'association boîte de nuit, monde de la nuit, banditisme et corse, il ne le dira pas. Cela relève peut-être même de l'inconscient, tant toutes ces années dans la police lui ont appris à ne jamais cataloguer les gens sur une intuition, encore moins sur des stéréotypes.

— Va pour Castrelli !

— J'en étais sûr ! râle Lefort.

Je sonne. On me répond tout de suite. C'est une femme. Tel Jean-Pierre Papin à la grande époque, je vais droit au but.

— Bonjour, madame, police nationale. Avez-vous un époux qui travaille dans une discothèque ?

— Ah non ! C'est monsieur De Farge, mon voisin de palier, répond-elle du tac au tac.

— Ah, d'accord. Avez-vous par hasard entendu du bruit dans la rue Cuvier cette nuit, aux alentours de cinq heures du matin ?

— Non... Je dormais, à cette heure.

— Très bien. Merci. Au revoir, madame.

— Monsieur De Farge a des ennuis ?

— Non. Ne vous inquiétez pas. Au revoir, madame. Bon week-end.

Elle n'insiste pas. Je sonne chez De Farge.

— Alors, c'est qui le boss ? demande Lefort, fier comme un pape. Un pape revanchard dans la lignée des Borgia.

Premier coup de sonnette... Deuxième... Troisième... Quatrième... Au douzième, alors que je suis arrivé à la conclusion que l'appartement est vide, une voix pâteuse se fait entendre :

— Ouais ?

— Monsieur De Farge ?

— Ouais... C'est qui ?

— Police nationale. Pourrions-nous vous poser quelques questions, s'il

vous plaît ?

— Maintenant ?

— Oui, c'est une affaire assez urgente et il est possible que vous puissiez nous éclairer par...

— Montez. Je me réveille tout juste. Je vous répondrai devant un café.

La porte du cinquième est entrouverte. Je donne deux-trois coups sur le chambranle pour signaler notre présence.

— Entrez, j'enfile un truc et j'arrive ! Passez dans le salon !

Nous nous exécutons. C'est habillé d'un peignoir de coton blanc que nous rejoint le maître des lieux. Monsieur De Farge est un homme d'une cinquantaine d'années qui ne fait pas son âge si on oublie ses tempes grisonnantes.

— Excusez ma tenue, mais je me lève. Vous voulez un café ?

Après ces deux heures de porte-à-porte exténuantes, j'accepte. Il disparaît, et j'en profite pour venir jeter un œil par la fenêtre qui donne sur la rue Cuvier. Vue imprenable. En bas, dans la cour, je distingue Jérémy qui a préféré rester dehors pour s'en griller une.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, messieurs ? demande De Farge depuis sa cuisine.

— Je suis le commissaire Kuhn de la brigade criminelle, et mon adjoint est le commandant Letellier. Nous enquêtons sur une affaire de meurtre qui s'est déroulée en face, dans la ménagerie du Jardin des plantes.

— Non ? s'étonne-t-il.

— Eh si !

— Quand ?

— Cette nuit.

— Ah ! C'est frais !

— On ne peut plus. C'est pourquoi...

— Le café, c'est du Nespresso, ça ira ?

— Oui. Très bien. C'est pourquoi nous aimerions savoir si, par le plus grand des hasards, vous étiez chez vous cette nuit et...

Je l'entends rire.

— Je suis suspect ?

— Non, bien sûr. Vous étiez chez vous cette nuit ?

— Ça dépend. À quelle heure ?

— Vers cinq heures du matin. Un peu avant.

— Vous avez de la chance. J'y étais !

De Farge entre dans le salon avec un plateau sur lequel trois tasses dégagent un agréable fumet d'arabica. Il le pose sur la table basse et s'assied sur le canapé en cuir blanc.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Du sucre ?

Letellier et moi répondons de concert :

— Non.

Nous nous asseyons en face de lui, sur le canapé de cuir noir.

— Donc, vous étiez chez vous cette nuit. Étiez-vous réveillé ?

— Oui, je suis rentré vers quatre heures, quatre heures trente. Je n'ai pas regardé l'heure, je vous avoue. Je suis patron d'un club de jazz dans le sixième, boulevard Saint-Michel. La Tortue aveugle, vous connaissez peut-être ?

— Non, désolé. Mon métier ne m'offre que peu de temps libre.

— Eh bien, quand vous aurez le temps, passez donc, je vous offrirai un verre.

Il trempe ses lèvres dans son café et se brûle.

— Aïe ! Faites gaffe, c'est chaud !

— Avez-vous regardé par la fenêtre, par hasard ?

— Eh ben, on dirait que c'est votre jour de chance : oui, j'ai regardé par la fenêtre. Il faut dire que je regarde toujours par la fenêtre : j'ai pour habitude de boire un *premier* verre (il insiste sur l'adjectif numéral ordinal) en fumant une cigarette sur mon balcon quand je rentre chez moi. J'adore le jazz, mais, après toute une soirée dans une salle en sous-sol, j'aime bien goûter le silence de Paris qui dort.

— C'est effectivement notre jour de chance, monsieur De Farge. Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal, donc ? Hier, ou plutôt ce matin, vers cinq heures ?

— C'est marrant parce que oui.

Je me redresse.

— Quand j'ai vu ça, j'ai trouvé que c'était bizarre. Je me suis même dit que ces types avaient l'air louche. Mais, bon, ça ne m'a pas empêché de dormir et, si vous n'étiez pas là, je les aurais déjà oubliés.

— Quels types ?

— Deux gars dans une voiture noire. Généralement, il n'y a pas grand monde qui passe à cette heure-ci, alors, bon, je les ai regardés. Ils ont pas mal galéré pour se garer ; y avait pas beaucoup de place...

— Où ?

— Venez voir, je vous montre.

Il se lève et va ouvrir la porte-fenêtre qui donne sur le balcon.

— Waouh ! Ça caille, dites-moi !

— Vous êtes en peignoir, il faut dire.

— Mmmm. Là ! Vous voyez ? Devant l'entrée du jardin.

— Et ?

— Ils sont sortis, ont ouvert le coffre, ils en ont sorti des sacs...

— Combien ?

— Je ne sais pas. Deux ou trois, je dirais. Puis ils ont disparu sous le porche qui mène au jardin.

— La porte n'était pas fermée ?

— Si. Mais ils l'ont ouverte.
— Comment ?
— Avec le digicode, je crois... Enfin, je ne sais pas trop, mais ils sont passés par là, j'en suis sûr.
— Et ?
— Et c'est tout ! Désolé, commissaire, mais mon verre était vide, j'avais fini ma cigarette et j'avais envie de faire pipi.
— C'est déjà énorme. Comment étaient-ils, ces types ?
— Là, je ne serai pas catégorique : on est loin, quand même. La rue n'est pas super éclairée, et ils étaient habillés en noir. Ça vous dérange si on rentre ? J'ai froid.

Il revient s'asseoir dans le salon, je le suis.
— Grands ? Petits ? Chauves ? Vieux ?
— Vous êtes exigeants dans la police ! dit-il en souriant.
— C'est le boulot qui veut ça !
— Franchement, je préfère ne rien vous dire parce que je pourrais vous dire une chose et son contraire. On est trop loin.
— Ce n'est pas grave. Ils étaient deux, n'est-ce pas ?
— Ouais.
— Une idée de la marque de la voiture ?
— Ouais, c'était une belle bagnole, une BM quatre-quatre. Le X3 peut-être. Ou le X5, ils se ressemblent pas mal, surtout vus du dessus.
— Une idée de la plaque d'immatriculation ?

Il hausse les épaules. C'est vrai que j'en demande un peu trop, mais qui ne tente rien... J'ai fini mon café et tiré tout ce que je voulais de mon témoin. Je me lève.

— Merci beaucoup, monsieur De Farge. Vous nous avez été d'une aide précieuse. Comme on fait dans les bons films policiers, je vous donne ma carte, si jamais un détail vous revenait ou – qui sait ? – si jamais vous voyiez à nouveau cette BM. Contactez-moi !

— Sans problème.
— Désolé encore de vous avoir réveillé.
— Pas grave.

Il nous raccompagne jusqu'à sa porte d'entrée. Dans le vestibule, avant de nous ouvrir, il attrape son portefeuille dans la poche intérieure de sa veste pendue à la patère, l'ouvre, en sort une carte de visite et me la tend. Une tortue affublée de lunettes noires à la Philippe Manoeuvre et jouant du saxophone est dessinée dessus. La Tortue aveugle, restaurant, dîner concert, club de jazz.

— Et n'hésitez pas, si vous avez un moment un de ces quatre !

Il fait nuit noire quand j'arrive à l'institut médicolégal. J'ai renvoyé

Letellier et Lefort à la brigade avec l'ordre de mettre la main sur tous les propriétaires de BMW quatre roues motrices, modèle X3, X4 et X5 (qui se ressemblent beaucoup) dans Paris et sa couronne. M'est avis qu'il doit y en avoir pas mal, et je ne suis pas sûr que cet élément fera avancer l'enquête, mais, après tout, c'est un détail de plus à ne pas négliger.

Sarah est en train de se laver les mains. Tout de suite, je repère les restes humains nettoyés et alignés au cordeau sur la paillasse du fond. Les cochons ont disparu.

— Ah ! Nils ! Je termine à l'instant. Tout est là !

Elle se sèche les mains et me rejoint. Comme je suis joueur, je tente ma chance et proclame :

— Tu me dis si je me trompe, OK ? Alors..., nous avons : un morceau de mâchoire...

— Mandibule inférieure. Exact !

— Un pouce... Euh... Gauche, un pied droit presque entier, une infâme boule de cheveux, tout plein de dents et...

Je désigne tous les os sur la table, regroupés en petits tas dont la logique m'échappe.

— Des os !

— C'est un peu vague, commissaire Kuhn, dit-elle, moqueuse. Ici, nous avons des morceaux de côtes, là, des tarses, là, des métacarpes, ici, trois grands bouts de fémur... Tu noteras qu'ils ont été coupés par un outil tranchant qui n'a rien à voir avec des dents de cochon.

Je me penche : en effet, la coupe est franche, droite et lisse. L'image d'un os à moelle dans la vitrine de mon boucher me vient en tête malgré moi. La légiste continue son macabre inventaire à la Prévert :

— Ici, des éclats de boîte crânienne, péroné, tibia, des morceaux de clavicule, d'os coxal....

— Co quoi ?

— Coxal. Le bassin, si tu préfères. Des morceaux de sacrum, coccyx, humérus, olécrane, et tout un lot de vertèbres. Tiens, dit-elle un prenant un osselet de la taille d'une grosse noix. Ça, c'est l'axis !

— Il manque des pièces dans ce puzzle, mais, une fois reconstitué, ça donnerait quoi ?

— Une femme. Un mètre soixante, plus ou moins trois centimètres. Âge : environ vingt-cinq ans. Fausse blonde.

— Brune, donc ?

— Oui. Cheveux teints en blond vénitien.

— Une idée des causes de la mort ?

— Oui ! Mangée par des porcs !

— Ah ! ah !...

— Non, je plaisante. Elle était déjà morte quand elle a été dévorée. Coupée en morceaux, même ! On voit nettement les coupes sur l'humérus et le fémur. Maintenant, je ne peux pas te dire si elle est morte d'avoir été tronçonnée ou

si la découpe s'est faite après le décès. Je penche quand même pour le deuxième cas. Ce qui est sûr, c'est que la main droite, celle qui a été retrouvée intacte, ne présente aucune blessure de défense.

— Mmm.

Je pointe les organes sanguinolents posés à côté des fragments osseux.

— Et ça ?

— Alors, de gauche à droite : pancréas, morceau de foie, morceau de cœur et intestin grêle.

— Tu peux en tirer quelque chose ?

— Je vais faire des prélèvements et les soumettre au labo de toxico, mais demain, si tu le veux bien. Je suis vannée.

— Bien sûr. Tu demanderas une analyse ADN aussi ?

— Bien sûr, dit-elle en exagérant son sourire.

— Tu as fait un excellent boulot. Comme toujours.

— Pour quelqu'un qui n'est pas vétérinaire !

La grosse pendule fixée au-dessus de la sortie indique dix-neuf heures trente. En attendant des nouvelles du groupe, j'ai le temps d'aller manger quelque chose.

— Je t'invite au resto pour me faire pardonner ?

— C'est tôt, non ?

Elle lève les yeux vers l'horloge.

— Oh ! Presque vingt heures, s'étonne-t-elle. Allez ! Qu'à cela ne tienne, j'ai faim ! Après avoir débité du cochon toute l'après-midi, j'ai envie d'un rôti de porc !

— Tu aimes le jazz ?

— J'adore !

Je sors la carte de La Tortue aveugle et la lui montre.

— Ce n'est pas si loin en scooter. Je t'y emmène. Par contre, je ne sais pas s'ils servent du porc !

— Oh ! soupire-t-elle. Ils auront du bœuf... Dans un club de jazz... Ça fera l'affaire !

Vingt-deux heures. J'ai raccompagné Sarah chez elle, rue d'Amsterdam dans le neuvième. Personne de l'équipe n'a tenté de me joindre, mais la journée a été longue et bien remplie, et je n'ai pas envie de les harceler. Nous ferons le point demain. Je compose un SMS que j'envoie à tout le groupe : *OK POUR AUJOURD'HUI. RDV DEMAIN AU 36. 9 H. KUHN*. Je n'ai pas le temps de ranger mon téléphone qu'il se met à vibrer. C'est Lefort : *2MI DIMANCH ?* Je tac-au-tac : *ET ? TU NE BOSSES PAS À LA POSTE !* J'imagine la tête du lieutenant lisant ma réponse et je souris.

L'air s'est curieusement radouci ; je n'ai pas froid. J'ai bien mangé, bu du bon vin, passé une agréable soirée avec Sarah en écoutant un excellent trio,

piano, contrebasse, guitare. Vibronnant et virtuose. C'était parfait. Le patron a débarqué vers vingt et une heures. Il était ravi de me revoir si vite et ne voulait plus nous lâcher. J'ai dû prétexter une obligation professionnelle pour lui fausser compagnie sans qu'il se vexe. Je n'ai pas sommeil et n'ai pas envie de rentrer me coucher. L'hôpital Lariboisière n'est pas loin ; c'est l'occasion d'aller au chevet d'Anissa Chihab.

Il ne me faut que six minutes chrono pour rejoindre le Xe arrondissement. Faute de mieux, je gare mon scooter à trois roues sur le parking deux roues de la rue Ambroise-Paré, face à l'entrée principale. Je prends la peine de l'attacher : Paris est une ville sûre pour qui ne tente ni le diable ni les voleurs.

Je franchis la grille, traverse le parvis et trouve le bureau d'accueil, à droite, sous le majestueux porche en pierre qui s'ouvre sur le jardin.

— Bonjour. Bonsoir, plutôt.

— 'Soir, marmonne l'infirmière de garde.

Je m'approche et viens m'accouder au comptoir derrière lequel elle est assise. Dès que je l'aperçois, l'envie me prend de lui demander où elle a trouvé la faille spatio-temporelle qui lui a permis de passer directement des années 1950 à nos jours : elle porte une curieuse coiffe blanche et a posé sur ses épaules, par-dessus sa blouse, un gilet en laine écrue ; c'est Juliette Binoche dans *Le patient anglais*. En plus moche, toutefois.

— C'est pour quoi ? me demande-t-elle sans quitter des yeux sa grille de mots fléchés.

— Je souhaiterais rendre vis...

— L'heure des visites est dépassée, monsieur. Les patients sont autorisés à recevoir des connaissances de douze heures à dix-neuf heures. La famille peut rester jusqu'à vingt heures. Il vous faudra revenir demain. Bonne nuit, monsieur.

Je sors ma carte tricolore et, du bout du bras, la fais entrer dans son champ de vision.

— Police.

— Oui ? Et alors ?

— Je souhaite rendre visite au lieutenant stagiaire Chihab Anissa.

— L'heure des visites est dépassée, monsieur...

Elle déchiffre mon grade.

— ... le commissaire.

Elle commence à me chauffer, l'Hibernatus de l'assistance publique ! Malheureusement, je suis bien obligé de reconnaître qu'elle ne fait que son travail. Ne pas laisser entrer n'importe qui, à n'importe quelle heure, pour n'importe quelle raison.

— Je me permets d'insister. Il me faut d'urgence m'entretenir avec le lieutenant pour les raisons d'une enquête... C'est... très important...

Elle pose son stylo et, enfin, lève la tête vers moi. Elle me dévisage longuement.

— C'est vraiment très important. Le lieutenant Chihab dispose

d'informations qui..., qui sont vraiment très importantes.

In petto, je me maudis d'être si mauvais et choisis de ne pas en rajouter.

Elle me regarde sans rien dire pendant encore dix secondes, dix longues secondes, puis, avec vivacité, se tourne vers son ordinateur. Sa décision est prise ! Ses mains virevoltent sur son clavier.

— Chambre deux cent douze, bâtiment Jules-Verne. Vous suivez la galerie Pierre-Gauthier jusqu'au bout, à droite en sortant, puis tout de suite à gauche. C'est un peu plus loin sur la droite.

— Merci, madame.

— Vous avez trente minutes, pas plus. Après, j'appelle la sécurité.

Je toque sur la porte jaune flashy de la deux cent douze.

— Oui ?

— Lieutenant Chihab ? C'est Nils Kuhn. Je peux entrer ?

— Ah ? Commissaire ? Une minute.

J'attends vingt secondes et entre. Anissa est assise dans son lit. Sa main valide se retire précipitamment de ses cheveux qu'elle était occupée à recoiffer.

— C'est sympa d'être venu, dit-elle en éteignant la télé pour couper le sifflet de Julien Courbet qui s'agite dans l'écran.

— C'est aussi ça, le rôle du patron. Prendre des nouvelles de ses hommes. Enfin..., ses hommes et ses femmes... Enfin..., tu m'as compris...

— Je crois, oui. Je suis la première femme de l'équipe ?

— Oui. Mais, si tu veux le rester, il faudra faire tes preuves. Une balle dans l'épaule ne suffit pas, je la taquine.

— Je m'en doute.

— Ton bras, ça va ?

— Mieux. Mieux. Je sors après-demain, mais j'ai déjà attaqué la kiné. Il paraît que ça va revenir très vite. Finalement, c'est une petite blessure.

— Souvenir...

— J'aime bien les boules à neige aussi. Je m'en serais contentée.

— Tu secoues, et Milanković disparaît dans les petits flocons.

Elle sourit, mais le cœur n'y est pas.

— Ça va ? Tu n'y penses pas trop ?

— J'ai mal dormi les premières nuits. Je faisais toujours le même cauchemar : Milanković tirait sur la voiture, puis s'approchait, on lui tirait dessus, mais il ne bronchait pas, il continuait d'avancer. Il arrivait jusqu'à la voiture, vous tuait, vous et le lieutenant Lefort, puis se retournait vers moi, me visait et tirait.

— Et tu te réveillais.

Elle hoche la tête. Ses yeux se sont remplis de larmes et elle y passe vite sa main pour ne pas qu'elles coulent.

— Tu sais que tu peux avoir accès à un psy. Je pense... Enfin... Il me semble que...

— Je sais. J'ai déjà pris rendez-vous.

La fierté n'est pas un trait féminin. Pas de honte à avouer qu'on n'est pas bien, qu'on a besoin d'aide. Une femme dans mon équipe sera une très bonne chose.

Je ne suis pas passé pour la faire ruminer ce qu'elle doit apprendre à oublier, à surmonter pour avancer. Je change de ton, en choisis un plus jovial :

— Tu as toujours voulu être flic ?

— Moi ?

Je fais mine de regarder par la fenêtre, puis au-dessus de mon épaule.

— Ça va, ça va, soupire-t-elle, j'ai compris que ma question était débile. Je vais tenter de vous faire une réponse plus brillante. Alors..., pour résumer..., oui. Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu être flic.

— Vocation familiale ?

— Oh non ! Plutôt l'inverse !

— Ah ?

— J'ai trois frères. Je suis la petite dernière. Mes deux aînés ne sont pas – comment dire ? – des enfants de chœur. Mehdi, le cadet, est à Fleury-Merogis en ce moment. Jusqu'à l'année prochaine, je crois.

— Pour ? Tu n'es pas obligée de me le dire, mais...

— Non, non. Mehdi, c'est Mehdi. J'ai mis du temps à l'admettre, mais ce que fait tel ou tel membre de ma famille... Eh bien... Comment dire ?

— Ce n'est pas toi !

— Oui. C'est ça ! Il purge une peine pour trafic de stupéfiants. Shit. Là d'où je viens, c'est d'une banalité affligeante. Aux Tarterêts, à Corbeil-Essonnes, presque tous les garçons y touchent un jour ou l'autre. Ils sont nombreux à se dire que, s'ils en vendent un peu, leur consommation personnelle sera gratuite, et il y aura moyen de se faire un peu de gratte. Rares sont ceux qui résistent aux sirènes de l'argent facile...

Elle regarde fixement le mur devant elle avant de reprendre :

— Mais je ne l'excuse pas pour autant ! Attention ! Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

— Je n'ai rien dit. Et tes autres frères ?

— Jalil, l'aîné, a suivi le même chemin chaotique. Il fut un temps où pas une semaine ne passait sans que mon père soit obligé d'aller le récupérer au commissariat. Et puis, il a fait de la taule, lui aussi. Deux ou trois fois. Ça l'a calmé, mais sa jeunesse débridée ne lui a pas permis de suivre un cursus scolaire... normal. Il n'a aucun diplôme, aucune qualification. Si ! Il sait peser au gramme près, si vous voyez ce que je veux dire !

— Je vois. Et le dernier ?

Sa voix vibre un peu soudain :

— Driss est ingénieur. Il travaille pour Dassault Systèmes. À Dubaï. Je suis allé le voir l'été dernier. Il a un gros poste. Il fait la jonction entre les Émirats,

qui sont de bons clients, et la France. Vous verriez son appartement, il est géant !

— Eh bien..., quelle famille ! Et puis, il y a toi. La petite dernière qui veut depuis toujours entrer dans la police. Qui s'acharne malgré les boutades des frangins, pour se prouver que vivre dans le quartier n'est pas une fatalité. Qui a peut-être, dans un coin de sa tête, l'envie secrète d'y revenir un jour pour aider tous les gamins qui zonent au pied des tours.

— Il y a de ça, comm..., Patron. Je suis un peu la Rachida Dati, version tunisienne. Mais j'ai moins d'ambition. La politique m'a toujours rebutée : les discours ne me suffisent pas ; j'ai besoin de concret. Je veux faire des choses avec mes mains.

— C'est un truc que je peux comprendre. J'aime aussi être celui qui fait plutôt que celui qui commente. C'est pour cela que tu m'as vu et me verra sur le terrain.

Elle prend le verre d'eau sur sa table de nuit et s'empare de la carafe. Constate qu'elle est vide. Je me lève, la lui prends des mains et vais la remplir dans la salle de bains. Alors que j'attends que l'eau se rafraîchisse à la sortie du robinet, elle me demande :

— Et vous ?

— Et moi ?

— Oui. Vous avez toujours voulu être flic aussi ?

— Si j'ai toujours voulu être flic ?

— Oui.

Je remplis la carafe, reviens dans la chambre et lui sers un verre.

— Merci, dit-elle.

— C'est tout comme, mais j'ai subi, disons, le poids des traditions. Mon père était flic. Son père, mon grand-père, donc, était flic. Une histoire de famille...

— Effectivement. Pas de frères en prison chez vous ?

— Non, je dis en riant. Deux sœurs. Une pharmacienne et une kiné.

Je regarde ma montre. Déjà quinze minutes que nous devisons, et le sosie de Juliette Binoche ne va pas tarder à monter pour me faire déguerpir. Anissa sort après-demain ; autant la mettre dans le bain, cela lui changera les idées.

— Bon, tu veux que je te briefe sur l'affaire en cours ?

Ses yeux s'allument. J'aime bien cette gamine. Elle fera un bon flic.

— Vrai ?

— Vrai. Tu sors dans deux jours. Dans quinze, tu es de retour à la brigade. Il faut que tu sois au courant pour être immédiatement opérationnelle. J'y vais ?

— Je vous écoute.

— Alors, accroche-toi bien à ton coussin : nous avons été appelés ce matin pour une scène de crime dans la ménagerie du Jardin des plantes. Figure-toi qu'on y a découvert...

Il est près de minuit quand je rentre chez moi. Je prends une bière au frigo et viens m'affaler dans mon canapé. Télé. Journal de la nuit. Les titres : l'Égypte et l'indécision de Moubarak devant la foule qui gronde, toujours plus nombreuse : partira, partira pas ? L'exploit de l'équipe de France de handball qui vient d'atteindre la finale de la Coupe du monde pour la quatrième fois consécutive. Bisbille entre messieurs Estrosi et Copé. Et... bibi ! Les quelques images volées par Jacquier et son caméraman illustrent un minireportage sur ce qui agite le Landerneau du Ve arrondissement depuis ce matin : la main des cochons. Laurence Jacquier, face aux grilles de la ménagerie :

— *C'est ici, juste derrière moi, qu'a été découverte ce matin une main de femme, de race blanche, par un enfant et son grand-père que nous avons pu rencontrer dans le courant de la matinée.*

Interview du gamin qui arbore cagoule et morve au nez :

— *Et tu as vu la main ? lui demande Jacquier en lui tendant son micro.*

— *Ben, oui.*

— *Elle était où ?*

— *Ben, là où les cochons ils mangent.*

— *Vers quelle heure l'as-tu vue ?*

— *Euh... Ben...*

La caméra remonte vers le grand-père, ravi de participer :

— *Il était neuf heures huit. J'emmène toujours mes petits-enfants dès l'ouverture, sinon il y a trop de monde.*

Laurence Jacquier reprend :

— *L'enquête qui s'avère épineuse a été confiée au commissaire Kuhn de la brigade criminelle de la police judiciaire. Le fameux trente-six, quai des Orfèvres.*

Moi et ma réplique culte :

— *Je ne suis pas, hélas, en mesure de vous dire quoi que ce soit.*

Elle a coupé les guillemets au montage, la coquine : la fameuse neutralité journalistique est une chose bien subjective. Elle termine son reportage (trois minutes sur rien) par une phrase de conclusion tandis que son caméraman dirige lentement son objectif vers l'enclos aux cochons qu'il essaie de filmer entre les barreaux de la grille extérieure. Léger zoom.

— *Sordide affaire de règlement de compte mafieux ? Crime passionnel ? Meurtre crapuleux ? Toutes les pistes sont à ce jour possibles, et la police n'en écarte aucune.*

Tiens ? Pour une fois, je suis d'accord avec elle.

Je zappe.

IX

Calé dans le fauteuil de mon bureau, je mâchonne distraitemment la gomme de mon Criterium.

La chance, c'est comme tout : ça va, ça vient. Une grosse semaine s'est écoulée depuis la découverte de la main dans l'enclos des cochons, et nous n'avons pas beaucoup avancé. Nous n'avons *pas* avancé, si je veux être tout à fait honnête. Cela me chagrine, car je sais que, si un fait nouveau ne vient pas relancer notre enquête dans les jours qui viennent, cette affaire risque de perdre un degré dans le baromètre de nos priorités. Un autre crime, un autre homicide, matricide, parricide, infanticide, fraticide, régicide, bref un autre truc en « cide » prendra sa place (le cide, c'est cornélien : *Le temps est un grand maître, il règle bien des choses*).

Comme je le pressentais, le témoignage de M. De Farge, aussi providentiel qu'il fût, ne nous a pas donné l'ombre de l'ombre d'une piste. Il y a mille deux cent vingt-trois propriétaires de BMW X3 dans la région parisienne, sept cent douze détenteurs d'un X4 et huit cent quatre-vingt-onze possesseurs de X5, soit un total de deux mille huit cent vingt-six suspects en supposant, ce qui n'a rien d'une évidence, que cette maudite bagnole soit immatriculée dans l'Île-de-France !

N'Guyen nous a fait une fausse joie, il y a deux jours, en nous annonçant qu'il avait de nouveau repéré nos deux loustics sur l'une des bandes de surveillance. En effet, on voit deux bonshommes collant vaguement à la description que nous a faite De Farge sur la vidéo du mercredi, soit trois jours avant que le corps n'ait été déposé. Nous sommes tout de même allés montrer les images à De Farge qui, bien sûr, ne les a pas reconnus.

L'ADN de la victime n'a pas matché dans le fichier national automatisé des empreintes génétiques, le FNAEG, et celui des personnes recherchées, le FPR, n'a pas été d'un grand secours, lui non plus. Le signalement dont nous disposons n'est que trop sommaire : femme de race blanche d'environ un mètre soixante, petite trentaine, brune. Un gros quart de la population féminine française doit satisfaire ces critères et cette proportion se retrouve donc dans les quelque quatre cent mille fiches du fichier... Je préférerais chercher une aiguille dans une botte de foin !

Seul point positif : les analyses du laboratoire de toxicologie menées sur les morceaux du cadavre récupérés dans les estomacs de nif-nif, naf-naf et nouf-nouf ont pu mettre en évidence la consommation régulière d'héroïne : une forte dose d'opioïde était présente dans la racine ainsi que sur toute la longueur des cheveux de la victime. Si cet élément a réduit considérablement la zone de recherche en l'orientant vers les milieux de la prostitution ou ceux des tox[13], ni les Stups ni la Mondaine n'ont pu débloquer notre situation.

Miss cochonne est inconnue des services de police !

Le bout de gomme qui vient de se détacher, avec lequel je manque de m'étouffer, me sort de ma torpeur. *Felix, qui potuit reum cognoscere causas.* « Heureux qui a pu pénétrer la raison des choses. » Le vers de Virgile, dont la moitié est gravée sur la fontaine Cuvier et qui échappait à Alain la semaine dernière, m'apparaît soudain comme un curieux avertissement. La raison des choses... Pourquoi dans ce zoo ? Pourquoi une seule main ? Pourquoi une femme ? Pas le début d'une explication ; des hypothèses, c'est tout. Dans mon métier, cela ne vaut rien. Il faut bouger, trouver une piste. Mais où ? Où ? J'ai l'impression de les avoir toutes explorées. Elles se sont arrêtées presque aussitôt après les avoir prises. Manque de chance ? J'ai lu quelque part qu'un Allemand malchanceux affirme « ne pas avoir de cochon » ; or, pour l'affaire nous concernant... Bastien rentre alors que je souris bêtement à l'évocation de cette teutonne expression.

— Bon, Nils ! On en est où ?

— Nulle part !

— Comment ça « nulle part » ? Ça fait une semaine que tes hommes sont dessus !

— Eh ouais ! Et ça fait une semaine qu'on ne va nulle part. Que veux-tu que je te dise ?

Il me regarde. Son visage est teinté d'un mélange d'irritation et d'exaspération saupoudré d'une touche de circonspection. Cela lui fait une drôle de bouille.

— Une semaine. Une semaine encore et on zappe ! Il y a l'affaire de l'Africain qui rebondit, et je vais avoir besoin de tout le monde !

— Qu'est-ce qu'on a trouvé ?

— Une perquis' chez son cousin. Deux fusils à canon scié. L'analyse balistique est en cours, mais ma main à couper que c'est ceux qui ont servi dans le braquo du CIC.

— Celui de janvier ?

— Oui. Il rôde, l'Africain, il est toujours à Paris, j'en suis sûr. Et pas question que la BRI le serre avant nous ! Ils bossent comme des malades dessus. Hier, j'ai vu...

Retentit mon téléphone de bureau. Celui avec le fil au bout. Je décroche.

— Commissaire Kuhn, j'écoute.

— C'missaire... Koun...

La voix est fluette, presque éteinte. Je colle l'écouteur sur mon oreille et fais signe à Michel de ne pas faire de bruit. J'appuie sur la touche haut-parleur.

— Oui ? Lui-même. Qui êtes-vous ?

— Je... Tu es c'missaire Koun ? Celui de télé ?

Je regarde Bastien et constate qu'il est aussi intrigué que moi. C'est une femme qui possède un fort accent, mais je ne parviens pas à en situer la provenance. Elle respire bruyamment ; j'entends son souffle haché, comme si elle haletait après une longue course.

— Je suis le commissaire Kuhn, oui. Vous êtes à la brigade criminelle de Paris. Comment avez-vous eu ce numéro ?

— Je... Tu es passé télé ?

— Oui, peut-être, je...

Je lis sur les lèvres de Michel la question qu'il me pose en silence, me pointant de son gros index poilu : « T'es passé à la télé, toi ? » D'un haussement d'épaules accompagné d'un mouvement de tête, je réponds que... oui ! La semaine dernière ! Le reportage de Jacquier ! Devant les grilles du zoo, avec le papy et son petit-fils.

— Oui ! Oui ! C'est moi qui suis passé à la télé. Devant le zoo. Qui êtes-vous ?

— Je... Je sais...

— Vous savez quoi ? Madame, je ne vous entends vraiment pas bien. Vous serait-il possible de passer à mon bureau au trente-six, quai des Orfèvres ? J'aimerais...

— Non... Non... Pas possible... Je sais nom de la fille...

— Le nom ? Le nom de quelle fille ?

— La fille des cochons...

X

Bastien s'est assis sur le coin de mon bureau. Comme moi, il sent que la voix de cette femme sonne juste : ce n'est pas un canular. La piste que nous cherchons vainement depuis une semaine est au bout du fil.

— Quel est son nom, madame ?

— Je...

— Madame. Vous pouvez parler sans crainte, je me porte...

— Je... Peux pas... Pas téléphone... Danger...

Je pose ma main sur le combiné téléphonique et demande à Bastien :

— Demande à ce qu'on localise l'appel. J'essaie de la faire parler.

Il se lève et sort au pas de course.

— Madame. Quel est votre nom ? Comment connaissez-vous la fille du zoo ? C'est quelqu'un de votre famille ? Une amie ?

Cela fait trop de questions ! Elle maîtrise mal la langue française et je la mitraille avec mes interrogations... Quel abruti je fais ! Ne pas confondre vitesse et précipitation, aurait dit ma mère. Il ne faut pas être trop directif, ne pas lui donner l'impression que je cherche à savoir ce qu'elle sait, mais la laisser se confier.

— Je peux pas parler... C'est trop danger...

— Comment ça ? Vous êtes menacée ?

— Tu peux venir ce soir ?

— Où ?

— Dans Paris, à Max Drmo. À McDonald's...

— Max Drmo ?

Je compulse ma carte de Paris interne et essaie de trouver un site phonétiquement approchant, car, j'en suis sûr, ce Max Drmo est inconnu au bataillon dans les rues de la capitale. Un seul s'impose, dans le dix-huitième :

— Marx Dormoy ? Le métro ?

— Oui, métro. Sept heures. Le McDonald's.

— OK, à dix-neuf heures, métro Marx Dormoy dans le McDonald's. Comment je vous reconnaîtrai ?

Elle a raccroché. Michel entre, essoufflé comme s'il venait de courir un marathon. Il n'a pourtant monté qu'un étage jusqu'à la mansarde dans laquelle se cache le lieutenant N'Guyen.

— La ligne est sur écoute ! Il faut une grosse minute !

— Super !

Je raccroche.

— Merde ! Elle a raccroché ?

Je tends mon poing vers lui, pousse en l'air.

— Quel esprit de déduction ! Tu es dans la police, toi ?

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

- J'ai rencard, ce soir, dans le dix-huitième.
- Elle a donné un nom ? me demande-t-il, excité.
- Rien. Elle ne semblait pas rassurée, tu ne trouves pas ?
- Et comment !
- Qu'est-ce que tu penses de son accent ? je l'interroge.
- Je ne sais pas... Russe peut-être... Un truc slave, on dirait.
- Mmmm. Je pense pareil.
- Qu'est-ce que tu comptes faire ?
- À ton avis ?

Je regarde ma Speedmaster. Il est seize heures passées de quelques minutes.

- J'ai deux heures pour me préparer. J'ai rendez-vous !

Il est sept heures moins le quart quand je gare mon scooter sur le trottoir, devant l'établissement rouge et jaune qui vend des frites et du cholestérol en sandwich.

Le quartier est agité. C'est l'heure à laquelle on rentre du boulot. Les Parisiens pressés qui s'engouffrent dans le métro croisent ceux qui en sortent (ils relèvent le col de leur manteau dans l'escalator les menant à la surface, surpris qu'ils sont par le courant d'air glacial qui y tourbillonne). Il y a beaucoup de voitures au carrefour. Le feu vert est trop court, et ça bouchonne sur toute la longueur de la rue de la Chapelle, probablement jusqu'au périphérique nord. Alors, certains conducteurs excédés, fatigués par leur journée de travail, passent au rouge pour gagner quelques secondes et bloquent la circulation. Ça déboîte. Ça klaxonne. Des noms d'oiseau s'échangent, secs comme des aboiements. Et ça bouchonne encore plus. Les pots d'échappementaturent l'air de particules grises, bleu clair, qui brûlent la gorge.

Je range gants, écharpe et casque dans mon top-case.

Lefort et Letellier sont un peu plus loin, dans la rue Ordener, assis dans une voiture banalisée. J'ai une oreillette à induction glissée dans le pavillon de mon oreille droite. Elle est connectée sans fil à un collier de communication, que je porte sous mes vêtements, et possède un petit micro intégré qui permet à N'Guyen, assis à l'arrière de la voiture, de suivre et d'enregistrer ma conversation.

- Nicolas, tu me reçois ?
- Impec, Patron ! Et vous ?
- Nickel ! Je rentre. Soyez vigilants !

Quand je tire la lourde porte vitrée du fast-food, une forte odeur de graillon m'emplit les narines. J'entre et, planté sur le seuil, je scanne l'intérieur du restaurant. Il est plein. C'est bruyant. Quatre jeunes qui portent des sacs en kraft siglés du fameux M me bousculent en sortant :

— Eh, papy ! Bouge, tu gênes !

Je repère une table vide dans le coin droit de la salle et vais m'y installer. Dos au mur, j'ai une vue panoramique sur l'ensemble du restaurant. J'observe le ballet des clients. Incessant. Enivrant, presque. Ça entre, ça sort, ça tourbillonne, mais aucune fille qui ne colle avec l'image que je m'en suis faite à partir de sa voix. J'attends vingt minutes. Dix-neuf heures cinq. Viendra-t-elle ? Je refuse de me décourager ; il faut patienter. Après tout, elle n'a que cinq minutes de retard, truc incompréhensible pour quelqu'un de ponctuel comme moi, mais truc banal pour la grande majorité des Parisiens.

— Monsieur ?

Je lève le nez. Un homme, chemisette violette griffée du logo jaune, type indien, la trentaine.

— Oui ?

— Je vous prie de m'excuser, mais je vais vous demander de quitter la table. Vous ne consommez pas et j'ai beaucoup de clients qui attendent de pouvoir s'asseoir, alors...

Ne voulant pas sortir ma carte tricolore, de peur qu'un client ne l'aperçoive, j'écarte une seconde le pan gauche de mon blouson, juste assez pour que le gérant – et seulement lui – aperçoive mon Beretta, bien calé au chaud dans son étui en cuir.

— Police. J'ai besoin d'être ici.

Il me regarde. Semble embarrassé.

— Je comprends, dit-il. Permettez-moi de vous offrir quelque chose à manger ou à boire. Si vous consommez, cela...

Elle vient d'entrer ! C'est elle, c'est sûr !

Elle doit avoir vingt ans tout au plus. Son visage est pâle et ses yeux brillent d'un reflet étrange. Son regard sombre – le khôl sûrement – peine à se poser sur quelque chose en particulier et furète de droite à gauche. Elle porte un jean élimé et un sweat à capuche bordeaux floqué de l'acronyme d'une célèbre fac américaine de la côte ouest. Je me débarrasse de mon hôte :

— Pouvez-vous me donner un coca, s'il vous plaît ?

— Tout de suite, monsieur.

L'Indien s'éclipse. Je me lève. Elle me regarde. Je souris.

— Elle est là ! Vous l'avez vue ?

— Non, dit Letellier. Pourtant, je ne lâche pas la porte d'entrée des yeux.

Je remarque alors la casquette qu'elle tient dans sa main droite. Elle n'a dû l'enlever qu'après être entrée, libérant ses cheveux blonds mi-longs : Alain, pourtant fin observateur, a dû la prendre pour un garçon. Je lève le bras et me pointe du doigt, puis, auriculaire et pouce tendus, je mime un téléphone. Elle comprend l'invitation et vient vers moi. Son pas n'est pas assuré. Elle chaloque plus qu'elle n'avance. Je ne bosse pas aux stup's, mais je sais reconnaître quelqu'un sous l'emprise de la drogue.

Cette fille est camée.

Jusqu'aux os.

Elle arrive à ma table, tourne sur elle-même pour scruter la salle qu'elle semble pourtant ne pas voir. Elle a tout du zombie, a lâché son corps pour son ombre.

— Je suis Nils Kuhn. C'est moi que vous avez eu au téléphone.

— « Kun » ? dit-elle avec difficulté, comme si mon nom lui écorchait la bouche. Pas « Koun » ?

— On prononce « Kuhn ». Avec un « u ». Asseyez-vous.

Sa main se tend vers le dossier de la chaise, mais ses doigts se referment dans le vide. Elle recommence, fixant le tube en alu avec plus d'intensité qu'il ne le faudrait. Réussit à l'agripper, tire la chaise sans la soulever, et les pieds grincent sur le carrelage. Elle s'assied, ne me regarde pas, tourne sa tête dans tous les sens.

Elle a peur.

De qui ? De quoi ?

— Ne vous inquiétez pas, vous êtes en sécurité. Vous connaissiez la fille du zoo ?

Enfin, elle me voit. Ses pupilles sont incroyablement dilatées : deux disques noirs ont mangé ses iris, et je suis incapable de déterminer la couleur de ses yeux. C'est une jolie fille qui a gardé des traits poupins ; on les devine malgré ses cernes et son teint gris cendre.

— Je...

Sa jambe droite tremble. Un frisson la parcourt. Je le vois agiter son corps de haut en bas.

— Vous vous sentez bien ? Voulez-vous que nous... ?

— Pas... Je veux pas...

— Voilà votre coca, dit le gérant en posant devant moi un gobelet en carton blanc. Votre amie désire aussi quelque chose ?

Effrayée, elle s'est levée.

— Non, ça ira ! dis-je, agacé. Merci pour tout.

Il comprend le message et s'en va.

— Asseyez-vous, tout va bien.

Elle n'obtempère pas tout de suite. Je n'ai pas encore gagné sa confiance ; elle est toujours sur la défensive, à l'instar d'un petit animal sauvage.

— Ne vous inquiétez pas. Je suis de la police.

D'une voix douce que je veux chaleureuse, je lui redemande de s'asseoir. Elle hésite encore une seconde, puis, comme vaincue, elle s'assied. Je fais glisser le verre de coca vers elle.

— Vous avez soif ? C'est du Coca-Cola.

Elle attrape le gobelet et y pose ses mains comme on le fait sur un verre de vin chaud dans un restaurant d'altitude. Pour en voler la chaleur. Ses lèvres pâles sur la paille striée. Elle aspire une longue gorgée de soda, et j'ai l'impression que cela la calme. Elle se détend. Je peux la questionner, maintenant. Ne pas la brusquer, surtout.

— Vous étiez amies ?

- Oui...
- Comment s'appelait la fille ?
- La fille ? Je...
- La fille du zoo. Celle dont on a retrouvé la main.
- *Naj bo tiho.*
- Pardon ? Je ne comprends pas cette langue. D'où venez-vous ?
- Je... J'ai froid.

Elle aspire de nouveau du coca, et cela lui demande un effort important. Elle doit reprendre son souffle entre chaque gorgée. Je dois la sortir de là. Je n'obtiendrai rien d'elle dans ce McDo. Pas tant qu'elle sera dans cet état. La voix de N'Guyen :

- Patron ?
- Oui.

— Alain pense que la fille est slovène. Je suis en train de chercher la traduction de la phrase sur Internet. Ouais ! C'est ça ! Elle est slovène ! *Najebotiyo*, ça veut dire : « Elle aurait dû se taire. »

Le lieutenant m'offre une clé pour débloquer la situation. Je la saisis :

— Comment dit-on « Je peux vous aider, mais il faut me dire son nom » ? Fais vite.

Dans mon oreillette, j'entends le ballet de ses doigts sur les touches du clavier de son ordi.

— On dit : *Jaz vam lahko pomaga, vendar se morate povej mi njegovo ime.* Vous l'avez ?

— Répète doucement.

Il épelle et je m'efforce de retenir chaque son, comme une phrase musicale.

— *Jaz vam lahko pomaga, vendar se morate povej mi njegovo ime.*

— Merci. J'essaie.

Elle finit son coca. N'a même pas remarqué que je parlais tout seul.

— *Jaz vam lahko pomaga, vendar se morate povej mi njegovo ime.*

La surprise se lit sur son visage, mais un léger sourire se dessine sur ses lèvres. Mon accent sans doute.

— *Njeno ime...*

— Elle s'appelle..., me traduit N'Guyen.

— *Njeno ime...*

Tout se passe alors très vite.

Un souffle froid. Je lève la tête. Un homme casqué (la visière est noire et opaque) que je n'ai pas vu entrer, portant blouson et gants de cuir, se tient devant moi, à trois, peut-être quatre mètres. Il tient un flingue dans sa main. Je hurle en direction de l'inconnue du téléphone :

— Couchez-vous !

Je me jette au sol et essaie d'emporter la fille, mais ma main glisse sur son épaule. Le motard lève son arme, je dégaîne la mienne. Deux coups de feu. Des cris. La panique. Le corps de la junkie chute lourdement, et sa tête vient frapper le carrelage à quelques centimètres de mon visage. La clientèle du

fast-food se met à s'agiter dans tous les sens. Des tables, des chaises sont renversées.

— Patron ? Qu'est-ce qui se passe ?

— On vient d'abattre la fille ! Un gars avec un casque noir ! Topez-le !

Je ne peux pas tirer, la cohue m'en empêche. En revanche, elle profite au tueur qui fait demi-tour et sort en courant. Je me relève. La fille est morte, inutile de m'en assurer. Je me fraye difficilement un passage jusqu'à la porte, prise d'assaut par la foule qui s'y presse. Quand je gicle enfin sur le trottoir, j'aperçois la moto qui pétarade, plus loin. Ils sont deux. Le pilote coupe le boulevard en direction de la rue Riquet. Coups de frein. Bruits de tôle. Je vois passer Lefort dans la Megane, gyro hurlant, qui se lance à leur poursuite.

XI

Une balle en plein milieu du dos. Une dans la nuque.

Cela s'appelle une exécution.

Je regarde les ambulanciers déposer le corps sur une civière. Il semble si léger, si fragile. Ils tirent sur elle un drap blanc qui la recouvre en entier. Trop jeune pour crever. Surtout comme ça.

Les techniciens de l'IJ sont déjà à l'œuvre. Deux cavaliers jaunes sont placés à côté des douilles, l'emplacement du cadavre a été matérialisé au sol par du scotch blanc ; le flash du technicien chargé des photos crépite comme s'il assistait à la montée des marches du festival de Cannes. Dans le fond de la salle, des collègues recueillent les témoignages des clients qui, je le sais, n'apporteront rien : tout le monde a vu ce que j'ai vu, c'est-à-dire pas grand-chose. Tout est allé si vite.

La fille n'avait rien sur elle. Pas de bijoux, pas de papiers, pas même un téléphone portable.

Je me sens nauséux et j'ai besoin d'air. Je suis les brancardiers jusqu'à l'extérieur. Sur le trottoir, j'observe quelques instants la foule compacte qui se presse derrière la rubalise rouge et blanche interdisant désormais l'accès au McDo. J'ai envie d'une cigarette. C'est débile, j'ai arrêté depuis six ans.

Beaucoup de professionnalisme autour de ces deux meurtres, un peu trop même à mon goût. Toutefois, la connexion est faite et on a maintenant des pistes à suivre (mais à quel prix !). Il nous faut redoubler d'efforts. J'ai l'impression de le devoir à cette fille. Pour commencer, j'appelle le juge d'instruction Limousin et lui relate ma mésaventure.

— Bien, me dit-il lorsque j'ai fini. Le procureur de la République est avec vous ?

— Non. Pas encore.

— Dès qu'il arrive, insistez pour qu'il rédige un réquisitoire supplétif à mon attention. Le lien entre les deux affaires ne fait aucun doute.

— Très bien. J'aurais aussi besoin d'une expertise balistique.

— Je l'ordonne si tôt que je suis saisi.

— Merci. Je vous tiens au courant dès que j'ai du nouveau.

Sur le boulevard, j'aperçois la Megane. Le groupe est de retour. La queue entre les jambes, j'en ai bien peur. Lefort s'arrête à ma hauteur. Ils descendent.

— Vous allez bien ? s'inquiète Alain.

J'ai envie de lui retourner la question, car je le trouve bien pâlot, le commandant.

— Ça va ? Vous les avez perdus ?

— Ils nous ont fait traverser tout Paname, les bâtards ! Franchement, j'ai cru qu'on allait les sauter... J'étais bien chaud..., m'apprend Jérémy, excité

comme une puce.

— Grâce à la conduite... sportive de Jérémy..., nous avons réussi à les tenir jusqu'à la Seine, mais, quand ils ont emprunté le pont des Arts, nous n'avons rien pu faire..., précise Alain, qui a visiblement passé un sale moment assis à la place du passager.

— Le temps de faire le tour, ils avaient disparu, les bâtards !

— Voiture contre moto, c'était perdu d'avance ! Pas de plaque, je suppose ?

— Walou !

— Et la fille ?

— Morte. Nicolas, tu as ton ordi ? Va voir à l'intérieur : on a relevé ses paluches. Essaie de savoir qui c'est.

— J viens avec oat ! lance Lefort que je soupçonne de vouloir boulotter un ou deux burgers à l'œil.

Ils s'engouffrent dans le restaurant. Le commandant et moi restons une grosse minute, silencieux, côte à côte, à observer le bordel sur le boulevard.

Si la télé, sûrement bloquée dans les embouteillages, n'est pas encore parvenue jusqu'ici, je peux néanmoins sentir la présence de Jacquier dans les parages. Ma main à couper qu'elle va apparaître dans moins de dix minutes. Je ne serai plus là...

— Que fait-on maintenant ? me demande Alain.

— Elle connaissait la fille, c'est certain. Toutes les deux étaient droguées. Jeunes et droguées. L'une est slovène, quant à l'autre... Qu'est-ce que tu en penses ?

— Prostitution, dit-il.

— Ça y ressemble pas mal, oui. Un mac qui aurait décidé de faire le ménage dans son cheptel ?

— Les méthodes sont brutales, mais ne collent toutefois pas avec le modus operandi habituel des proxénètes de la capitale.

— Je suis d'accord. Une organisation ? je propose.

— Oui. Cela paraît plus réaliste.

— Il faut que nous passions aux mœurs. Ils doivent en savoir plus que nous.

— L'OCRTEH[14] ? me suggère le commandant.

— Tu crois ?

— Ce sont généralement des filles de l'Est. La Slovénie est à l'est.

— Tu as raison. Tu t'en occupes ?

— Si j'avais son identité, ce serait plus facile.

Nicolas est parti depuis trois minutes, soit deux de trop pour la mission que je lui ai confiée. Je le vois d'ailleurs sortir du McDo et venir vers nous, son ordi sous le bras comme un appendice naturel. Il est seul.

— Où est Jérémy ?

— Euh..., à l'intérieur... Il...

— ... mange ?

— Oui, avoue le lieutenant.
— Il n'est pas possible, celui-là ! Alors ? La fille ?
— Elle était connue aux mœurs. Elle s'appelait Darja Ivanek. Slovène.
Vingt-trois ans.
— Prostituée ?
— Fichée comme telle !
Je me tourne vers Alain. Nous avons vu juste. Hélas.

J'ai demandé au commandant Troyat, qui par chance était encore au trente-six à cette heure avancée, de passer dans mon bureau. Trois décennies dans la Mondaine à arpenter les trottoirs de Paname dans le sillage des putes de tous les horizons. Il les connaît toutes par leur nom. Connaît aussi leurs territoires, leurs tarifs, leurs clients, leurs macs. C'est un sacré flic. Droit, honnête, toujours empathique sans être indulgent. Des moustaches énormes qui lui donnent l'air d'un Gaulois tout droit sorti d'un album de Goscinny et Uderzo. Ces superbes bacchantes lui valent d'ailleurs le surnom d'Obélix au trente-six. Il est invariablement vêtu, été comme hiver, d'un pantalon et d'une veste en velours côtelé, avec des pièces de cuir sur les coudes.

— Comment tu dis ?
— Darja Ivanek.
— Non, ça ne me dit rien. Elle ne doit pas tapiner depuis longtemps. Quel âge ?

— Vingt-trois.
— Croate ? Russe ?
— Slovène.
— Ça fait partie de ces filles qu'on ne voit pas beaucoup dehors. Elles taffent dans les arrière-salles des bars à putes ou dans les peep-shows du neuvième. En règle générale, elles sont défoncées toute la journée et, quand elles ne taillent pas des pipes, elles pioncent.

— Elles bossent pour leur compte ?
— Tu rigoles ? Elles appartiennent d'ordinaire à des réseaux mafieux, hyper organisés, super durs à démanteler. Trente ans de maison et je n'ai réussi qu'à en briser un. En 1984, quand la France a gagné la Coupe d'Europe, avec Platoche. C'est pour ça que je me souviens de la date !

— Où faut-il que j'aille si je veux des renseignements ?
— Essaie le Pigall's Peep Show, sur le boulevard de Clichy, ou le Folies Folies, juste en face. Sinon, rue Fromentin, y a un petit club privé qui s'appelle Le Polisson. Ça tourne pas mal là-dedans, mais, si tu y vas, fais-toi passer pour un client. Si tu montres patte blanche, tu n'obtiendras rien.

Je note tout ça sur un post-it.
— T'as besoin d'aide ? me demande-t-il gentiment. Je n'ai pas grand-chose à faire en ce moment.

— Pas impossible. Je te tiens au jus.
— De mon côté, j'essaie d'en savoir un peu plus sur cette Darja Ivanek !
lance Obélix en sortant de mon bureau.

Alors que j'attache mon scooter au réverbère devant chez moi, mon téléphone sonne. Numéro privé. J'ai pour habitude de ne rater aucun appel lors d'une enquête. On ne sait jamais ce que peut vous apprendre l'inconnu au bout du fil. Je décroche :

— Commissaire Kuhn ?
— Oui ?
— Monsieur Mangin. Le directeur de la ménagerie du Jardin des plantes.
— Bonjour, monsieur Mangin. Bonsoir plutôt.
— Oui, bonsoir.

Nous ne nous sommes pas quittés en très bons termes ; pourtant, il ne semble ni agressif ni distant.

— Pardonnez cet appel tardif, je sors d'une réunion avec les dirigeants du zoo de San Diego qui viennent d'avoir une portée d'ours polaires, les premiers à naître en captivité, et j'aimerais leur en acheter un. Ce serait une attraction unique à Paris. Mais ces satanés Américains ne sont pas tendres en affaires. Cela s'est éternisé, et je n'ai toujours pas de garantie sur l'ourson. Je voulais vous appeler plus tôt dans la journée, mais j'ai complètement oublié.

— Ce n'est pas grave, monsieur Mangin. Que vouliez-vous ?

— J'ai enfin réussi à avoir des nouvelles du gardien qui devait assurer la ronde la nuit pendant laquelle a été déposée la main de cette jeune femme dans l'auge de nos cochons. Et je pense que cela devrait vous intéresser.

— Je vous écoute.

— D'après son employeur, ce monsieur a été molesté par deux hommes dans le parking de son immeuble alors qu'il rentrait du travail, au petit matin. Ils lui ont cassé un bras. Il semblerait qu'il ait été menacé, car il n'a donné de ses nouvelles qu'avant-hier. Cet aveu tardif aurait été causé par une bouffée de culpabilité insupportable. Il a intelligemment fait le lien entre sa mésaventure et ce qui s'est passé au zoo deux nuits plus tard.

— Savez-vous où il habite ?

— Je n'en ai aucune idée, commissaire. Je peux toutefois vous donner le numéro de l'entreprise qui l'emploie. C'est Mondial Sécurité ; leur siège social est...

— Je n'ai rien pour noter sur moi, monsieur Mangin. Auriez-vous l'amabilité de me le faxer, s'il vous plaît ? Le numéro est sur ma carte.

— Je vous l'envoie demain matin à la première heure.

— Merci, monsieur Mangin. Vous avez bien fait de m'appeler.

— De rien.

— Au revoir.

- Ah !...
- Oui ?
- Avez-vous trouvé quelque chose, finalement ?
- Dans vos cochons ?
- Oui...
- Le reste du puzzle, monsieur Mangin. Le reste du puzzle.

XII

Huit heures du matin. L'équipe est au complet dans le grand bureau commun.

Comme le père Noël avec les paquets, je distribue les tâches :

— Alain, tu vas à l'OCRTEH et tu glanes le maximum de renseignements : a-t-on affaire à un réseau de prostitution ? Ont-ils eu vent d'une filière slovène ? Connaissent-ils Darja Ivanek ? Nicolas, je veux tout savoir sur cette fille. Tu penses pouvoir faire quelque chose ?

— Je peux toujours essayer, dit-il, modeste.

— Jérémy ? Jérémy ?

Le lieutenant somnole à moitié.

— Ouais ? dit-il en sursautant.

— Tu es avec nous ?

— J'ai rien dormi... J'ai dégueulé toute la nuit... J'ai mal au bide.

— Si tu n'avais pas mangé vingt cheeseburgers aussi !

— Quatorze...

— C'est malin ! J'ai besoin de toi. Alors, tu te démerdes, tu prends une citrate de bétaine et tu te réveilles !

— Une quoi ?

J'ouvre le tiroir de mon bureau et attrape le cylindre jaune et blanc des laboratoires UPSA. Cadeau de ma grand-mère qui m'en offre trois tubes chaque fois que je lui rends visite (avec une bûchette d'Yssingeaux, ce fromage qui ressemble à la fourme d'Ambert, en meilleur, car encore plus crémeux). Pas mieux pour les lendemains de cuite.

— À laisser fondre sous la langue.

Il prend un comprimé, a un petit mouvement de recul devant sa taille imposante, mais l'enfourne tout de même avant de le recracher aussi vite, la bouche pleine d'écume comme un caniche enragé. Je pouffe.

— Pouah !

— Oh pardon ! Il faut peut-être le dissoudre dans un verre d'eau...

— Putain ! C'est pas marrant...

— Trêve de plaisanterie. Tu appelles ici.

Je lui tends le fax de Mangin, qui est arrivé ce matin à six heures trente-quatre.

— C'est l'entreprise qui employait le garde chargé de faire la ronde dans le zoo et qui n'est pas venu. Mangin m'a appelé hier. Il s'est fait tabasser par deux molosses. Tu chopes son adresse et tu lui rends visite. Je veux la description de ses agresseurs. OK ?

— Cha marche, Patronch, chuinte Jérémy en s'emparant du fax, tandis qu'un filet de bulles blanches s'échappe de la commissure de ses lèvres.

— On se retrouve ici à dix-huit heures pour un débriefing. Action !
Les OPJ disparaissent. J'ouvre Firefox et, dans la barre de recherche, je tape les mots « pages » et « blanches ».
J'ai besoin d'une adresse.

L'ambassade de Slovénie se trouve dans la rue Bois-le-Vent du huppé XVI^e arrondissement de la capitale. Je suis ici sans vraiment savoir pourquoi. À vrai dire, je cherche un coup de chance supplémentaire, car la probabilité que Darja Ivanek soit passée par ici pour une formalité administrative ou un renseignement est mince, très mince, slimfastique. Mais qui ne tente rien n'a rien, et « bon cavalier monte à toute main », ajouterait mon grand-père, friand de ces proverbes désuets et incompréhensibles du commun des mortels.

Je sonne en présentant mon plus beau sourire à la caméra fixée au-dessus du portail qui me lorgne froidement. Cyberborgne à l'œil noir.

— Oui ? dit la voix grésillante de l'interphone.

— Commissaire Kuhn. Police judiciaire, brigade criminelle. Pourrais-je m'entretenir avec quelqu'un de l'ambassade, s'il vous plaît ?

— Vous avez une carte ?

— J'ai.

Je lui présente ce qu'il demande. Je ne sais pas si la caméra donne une image couleur : espérons qu'elle rende correctement les belles couleurs vives du ruban qui coupe le coin supérieur droit de ma carte professionnelle.

— Attendez.

J'attends. Une, deux, cinq minutes. Comme la patience n'est pas une de mes qualités premières, je resonne.

— C'est long. Trop long, je fais savoir sur un ton acrimonieux.

— L'ambassadeur va vous recevoir, m'apprend la voix.

Et la lourde porte en bois vert s'ouvre toute seule comme une grande. Je pénètre dans l'ambassade et sors de France par la même occasion. Alors que je traverse la minuscule cour qui sépare le portail de la porte d'entrée, une femme vient à ma rencontre. Elle doit avoir à peu près mon âge, porte une jupe grise et une veste de tailleur de la même couleur, ouverte sur un chemisier blanc au large col. Autour de son cou, je devine une croix catholique en or retenue par une chaînette du même métal. Ses cheveux serrés en un chignon impeccable et des lunettes à monture noire carrée complètent l'ensemble. Strict, mais élégant.

— Commissaire Kuhn ? Je suis Veronica Karić, ambassadeur de Slovénie à Paris.

— Bonjour.

— Vous semblez surpris ? Vous vous attendiez à voir un homme, je suppose ?

Elle me tend sa main, que je serre. Je mens :

— Non... Pas du tout...

Elle sourit imperceptiblement. Mon nez a dû croître de dix centimètres sans que je m'en aperçoive.

— Que puis-je faire pour vous, commissaire ?

Son français est parfait, un léger accent pointu peut-être, mais que l'on pourrait attribuer à une origine tourangelle.

— Je vous prie d'excuser cette visite impromptue et totalement informelle. Si vous n'aviez pas de temps à m'accorder, je le comprendrais volontiers.

— Nullement, commissaire, nullement. Vous savez, mon pays est un petit pays : deux millions d'habitants, environ trois mille ressortissants en France. Pour ne rien vous cacher, nous ne sommes pas débordés... Et si je peux rendre service à la police du pays qui m'accueille...

J'aime les gens qui ne manient pas la langue de bois et ne s'accordent pas plus d'importance qu'ils n'en ont. Cette femme m'est tout de suite sympathique. Nous entrons dans le bâtiment. Elle referme la porte derrière nous.

— Le temps est frisquet en ce moment, vous ne trouvez pas ?

— Si. C'est différent en Slovénie ?

— À la même époque, à Ljubljana, le temps est froid. Pas frisquet, froid ! Nuance. Venez, nous allons passer dans mon bureau.

— Je vous suis.

Le décor est plus fonctionnel que je ne l'aurais imaginé. Un grand hall sans faste, sans lustre. Sol en béton ciré gris, cloisons blanches sans décorations, néons au plafond. Sur le mur de droite, deux guichets sur lesquels trônent des chevalets Fermé. En face, au-dessus de quelques bancs faisant office de salle d'attente, de grands panneaux vitrés remplis de feuilles A4 imprimées.

Au fond, à gauche, un escalier que nous empruntons. Nous rejoignons le premier et unique étage, passons devant quelques bureaux vides avant de parvenir à celui de Mme l'ambassadeur. Il est plus chaud que le reste de l'ambassade. Parquet acajou ; deux fenêtres qui éclairent une bibliothèque exclusivement remplie d'ouvrages de la Pléiade ; sur le mur du fond, un grand tableau qui ne représente rien. Dessous, un vaste bureau en bois sombre. Dessus, une pile de chemises cartonnées, colorées et fermées par des rubans en coton, un pot à crayons presque vide, un téléphone, une horloge ancienne aux fioritures dorées, un ordinateur portable siglé de la célèbre pomme blanche, quelques feuilles éparées qu'elle regroupe rapidement pour les poser dans un coin.

— Je vous en prie, asseyez-vous.

Je m'assieds sur l'une des deux chaises dévolues aux visiteurs.

— C'est tranquille, dites-moi ?

Elle sourit.

— Je vous le disais, nous ne sommes pas débordés. L'ambassade ouvre dans...

Elle regarde l'horloge.

— ... une grosse demi-heure. Et je ne serais pas étonnée que nous ne voyions personne aujourd'hui.

Elle marque une pause, le temps de s'apercevoir que sa dernière phrase pourrait être mal interprétée, et ajoute :

— Nous avons du travail toutefois. Nous ne passons pas la journée à nous tourner les pouces ! Voulez-vous un café, commissaire ?

— Avec plaisir.

Elle s'assied à son tour derrière son bureau, décroche son téléphone, appuie sur une combinaison de touche et passe commande auprès d'un certain Piotr.

— Alors ? Que puis-je pour vous ?

— Je ne vais pas y aller par quatre chemins, madame l'ambassadeur... Dit-on « madame l'ambassadeur » ou « madame l'ambassadrice » ?

— Votre belle langue française autorise les deux, commissaire. Je vous laisse donc le choix... Même si je préfère « madame l'ambassadeur », dit-elle, espiègle. Comme le préconisent d'ailleurs les immortels de l'Académie !

— Bien. Madame l'ambassadeur, donc, je suis actuellement sur une affaire sordide dont l'une des protagonistes est slovène. Enfin..., était. Elle est morte.

Elle se renfrogne.

— Ah ? Puis-je avoir son nom ?

— Je suis venu pour ça. La probabilité qu'elle soit passée par votre ambassade est faible, mais...

— Ah ? Pourquoi ?

— Eh bien..., c'était une...

— Prostituée ?

— Oui ! Comment le savez-vous ? je m'étonne.

— Hélas, je ne suis là que depuis seize mois, mais j'ai déjà eu à m'occuper du rapatriement de deux corps de femmes en Slovénie. Des prostituées dont il a fallu retrouver la famille. Enfin..., des prostituées... Le mot est fort. Je dirais plutôt des pauvres filles, des gamines.

Deux coups sur la porte.

— Entrez ! dit l'ambassadeur.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années. Costume noir, chemise blanche, chaussures noires en cuir glacé. Il porte une cravate bleu électrique qui ne passe pas inaperçue. Son visage buriné contraste bizarrement avec son élégance vestimentaire.

— *Kaj so policija tukaj ?*

— Monsieur Cavič, je vous ai déjà dit que je tenais à ce que nous parlions français dans cette ambassade ! dit-elle d'une voix cassante. Commissaire Kuhn, je vous présente Tinek Cavič, ministre plénipotentiaire, chef adjoint de mission. Mon bras droit, comme on dit en France.

Je me lève pour lui serrer la main.

— Bonjour, commissaire, dit-il sans faire mine d'empoigner ma main.

— Le commissaire Kuhn enquête en ce moment sur la mort de l'une de nos compatriotes. À Paris, commissaire ?

- Oui, je dis en baissant le bras.
- Encore une de ces filles qu'on prostitue de force.
- Ah ! dit Cavič. Vous connaissez son nom ?
- Oui.

Je sors le papier sur lequel j'ai noté son patronyme et le lis :

- Darja Ivanek. Vous la connaissiez ?

Cavič a un mouvement de recul, subitement sur la défensive.

- Non. Pourquoi ? Devrais-je ?

— Je me disais qu'elle était peut-être venue à l'ambassade pour des démarches administratives ou... je ne sais trop...

L'homme se détend. Ses yeux roulent vers le haut.

— Ivanek... Non... Ce nom ne me dit rien. Mais je peux faire des recherches, si vous le voulez, me propose-t-il.

- Je veux bien.

- Vous lui avez parlé ? me demande-t-il.

— Oui. Juste avant sa mort. Elle a été assassinée sous mes yeux. Je n'ai rien pu faire.

- Ah...

— C'est horrible, commente Veronica Karić. Monsieur Cavič, vous vouliez me dire quelque chose ?

Le ministre sursaute, comme s'il venait de se souvenir de la raison de sa visite.

— Oui... Euh... Il y a une erreur sur le bordereau de commande que vous avez signé hier. Vous avez écrit « deux cents », et nous avons décidé que « trois cents » serait idéal. Je voulais votre autorisation de le refaire.

- Oui. Faites.

- Bien.

Il se tourne vers moi.

- Commissaire... ?

- Kuhn. Commissaire Kuhn.

— Commissaire Kuhn. Je vais faire des recherches sur cette fille, mais cela risque d'être un petit peu long. Auriez-vous un numéro de téléphone ou de fax pour que je puisse vous transmettre les résultats ?

J'attrape une de mes cartes de visite que je lui tends.

- Il y a les numéros à la brigade et mon numéro personnel.

- Très bien. Merci. À bientôt peut-être.

Il sort, et ses chaussures lancent un petit éclair lumineux dans la pièce quand il ferme la porte.

— Veuillez l'excuser, me dit l'ambassadeur. J'ai pourtant été claire avec tout mon personnel : pas de slovène dans l'ambassade, surtout devant des visiteurs français... Tinek a juste un petit peu de mal à être dirigé par une femme.

— Mmm. Vous me disiez que vous aviez déjà été confrontée à des cas de prostitution ?

— Oui. À la chute de l'URSS ont fleuri des réseaux de prostitution très bien, trop bien organisés. Les recruteurs « travaillent » (elle marque les guillemets avec ses doigts) beaucoup dans les anciens pays satellites : ils font miroiter à de pauvres filles une vie meilleure en Europe occidentale, ils leur payent le voyage et, à leur arrivée en France ou en Italie, ils les droguent, les battent, les menacent de répression sur leur famille restée au pays, puis les mettent rapidement sur les trottoirs de votre capitale...

Elle souffle de dégoût.

— Ce qui est étrange, c'est que, jusqu'alors, la Slovénie semblait avoir été épargnée par ces marchands d'esclaves. Ils jetaient plutôt leur dévolu sur les filles de Roumanie ou de Bulgarie. Des pays qui sont, sans vouloir être condescendante, économiquement plus à la traîne que le mien. Le chômage, la misère sociale entretiennent un vivier de filles qui veulent s'en échapper à tout prix et qui sont donc plus faciles à convaincre. Enfin, j'imagine. Mais depuis que je suis en poste, déjà deux filles, plus celle que vous m'annoncez aujourd'hui... L'immunité slovène est mise à mal.

— Il semblerait, oui.

Elle attrape un magnifique stylo sur sa table et se met à le faire tourner sur lui-même, comme si elle roulait une cigarette. Elle reste pensive quelques secondes, puis demande :

— Cette fille a un rapport avec celle que l'on a retrouvée dans la ménagerie du Jardin des plantes ?

— Vous êtes au courant ?

— On en a beaucoup parlé à la télévision, la semaine dernière...

— Je ne peux pas vous dévoiler tous les aspects de l'enquête, j'espère que vous le comprenez...

Elle hoche la tête en signe d'assentiment.

— ... mais elles se connaissaient.

— La fille du zoo était slovène, elle aussi, donc ?

— Ça, nous l'ignorons, mais c'est possible.

Je me lève.

— Bien. Je vais vous laisser travailler... Je vous remercie de votre collaboration...

— Je vous raccompagne ?

— Non, c'est inutile. Je vous souhaite une bonne journée. J'attends les résultats de vos recherches sur Darja Ivanek.

— Comptez sur moi. Je vais m'assurer que vous les ayez le plus vite possible.

— Merci.

Nous nous serrons la main. En quittant son bureau, je croise un géant en costume sombre qui apporte deux cafés sur un petit plateau en métal. La carrure de cet étonnant serveur est si large que nous ne pouvons pas nous croiser dans l'escalier.

— Vous partez ? me demande-t-il d'une voix bourrue.

— Oui.

— Et café ?

— Vous pouvez le boire, je dis en souriant.

Mais cela n’amuse pas mon interlocuteur qui me lance un regard aussi noir que ses expressos.

— Si vous voulez bien m’excuser. Je dois y aller.

Comme à regret, Piotr s’écarte pour me laisser passer.

XIII

Il n'y a pas d'horaire pour le sexe. Il n'est pas encore midi, et le boulevard de Clichy est déjà encombré par les bus de touristes qui déversent des flots d'Allemands bedonnants ou de Japonais photomaniaques. Les premiers franchissent les portes des sexodromes sous l'œil inquiet de leur épouse, les seconds se contentent d'en photographier les devantures au goût douteux : femmes nues floquées d'étoiles sur les seins et le sexe posant dans des positions suggestives.

La photo de Darja Ivanek dans une des poches de mon blouson, j'entre dans le Pigall's Peep Show, qui propose des revues étrangères, des aphrodisiaques, des gadgets du monde, des CD-Rom et, pour la modique somme de quatre euros, un show live nu intégral. Le magasin est sombre. Les murs sont couverts d'étagères remplies de DVD porno aux titres évocateurs. L'Asiatique qui tient la caisse me scrute longuement, et je sens qu'il flaire l'embrouille. Je ne dois pas avoir le style habituel de la clientèle. Pour donner le change, je fais mine de m'intéresser au troisième opus des infirmières salaces en lisant son pitch au verso de la jaquette : cette infirmière vicieuse est une grosse adepte de la destruction anale, *et cætera*.

Les cabines de peep-show sont au sous-sol. Je me rapproche de la caisse et consulte les tarifs affichés sur le devant du comptoir. La pub extérieure n'était pas mensongère : pour quatre euros, on a le droit à deux minutes de nu intégral. En live. Un vrai *Taratata* du sexe.

— Excusez-moi...

— Ouais ? me dit le Chinois avec un air méfiant.

— Je suis venu il y a trois mois et j'ai vu une fille super... Chaude... J'arrive pas à l'oublier et j'aimerais beaucoup la revoir ; alors, je me demandais si...

— Toutes nos filles sont là, me dit-il en me tendant un classeur rouge. Le numéro de la cabine est indiqué en dessous. Virginie n'est pas là aujourd'hui. C'est la sept.

J'ouvre le menu. Douze filles censées couvrir tous les styles, tous les goûts... Petits ou gros seins. Brunes, blondes ou rousses. Asiatiques, européennes ou africaines. La numéro onze est naine et possède une poitrine qui défie les lois de la pesanteur.

— Elle n'y est pas et...

— Allez voir une autre. Elles sont toutes bandantes.

— Oui, je n'en doute pas, mais... j'ai une photo d'elle... Peut-être ne travaillait-elle pas chez vous. Je dois vous avouer que j'avais pas mal bu quand je suis venu la dernière fois. Je ne me souviens pas très bien...

— Vous êtes de la police ?

— Non. Pourquoi vous dites ça ?

Il me regarde avec méchanceté et essaie de deviner si je cherche à l'entourlouper.

— Tenez, c'est elle.

Je lui présente une photo de Darja. Elle a été prise peu de temps après sa mort, et on pourrait penser qu'elle est endormie. Le Chinois n'y jette même pas un œil.

— Nos filles sont là. Si ça vous va pas, vous dégagez ! dit-il en se levant.

Mais l'effet escompté n'est pas au rendez-vous : il est plus petit debout qu'assis sur son tabouret !

Je ne veux pas me griller tout de suite, car je sais que le téléphone arabe fonctionne à merveille entre tous les établissements du quartier, même entre Chinois ! S'il est pris d'un doute, je n'aurai pas le temps de traverser la rue que je deviendrai aussi discret qu'un gothique dans une soirée blanche d'Eddie Barclay. Par conséquent, je mime aussi bien que je le peux le mec déçu pour ne pas éveiller ses soupçons plus avant.

— Bon. Tant pis. Merci quand même.

Je renfourne le cliché et sors.

Le pas-de-porte suivant héberge le Sex O. De l'extérieur, il ressemble à un théâtre de variétés : aucune photo cochonne, des néons colorés qui clignotent de façon hypnotique. L'intérieur, en revanche, est une copie conforme du Pigall's : DVD porno, boules de geisha, gels parfumés, préservatifs exotiques, godemichés plus ou moins gros, plus ou moins longs. Salle de peep-show à l'étage. Tarif : cinq euros, cinq minutes. Ici non plus, je n'apprends rien (enfin, si, je découvre, effaré, que la perversité humaine n'a pas de limites, comme en témoigne la multitude de DVD mettant en scène des femmes ou des hommes avec toutes sortes d'animaux).

Je visite ensuite, dans l'ordre, le Love Shop, le Rebecca Ril's, le Magic. Passe devant le Moulin-Rouge, puis La Locomotive, célèbre boîte de nuit parisienne. Traverse le boulevard devant le Théâtre des deux ânes pour me rendre au Folies Folies, au Center DVD Video, chez les New Girls. Toujours rien. Je marche jusqu'au Monoprix, où a été serré Guy George, place Blanche, pour entrer dans le Sex Shop Ciné Couple, qui se targue d'être *transsexual specialist, english spoken* oblige !

Une fois n'est pas coutume, la tenancière est une femme. Enfin, je pense... J'ai un doute... Je m'approche... Si ! Sa poitrine tend son tee-shirt Metallica qui s'accorde à merveille avec la tête de mort tatouée sur son avant-bras. Je décide de jouer le tout pour le tout et choisis deux DVD susceptibles de plaire au lieutenant Lefort : *Fliquettes chaudasses* et *La prison de l'amour* (à quatre euros pièce, c'est un joli cadeau). Quand je sors mon portefeuille pour régler mes emplettes, je pose l'air de rien la photo de Darja sur le comptoir. La hard-rockeuse, qui arbore dans le nez un anneau à faire rougir de jalousie un taureau de Camargue, la repère immédiatement.

— Vous vouliez voir Sabrina ? me demande-t-elle.

Je lui tends un billet de dix euros et dis le plus banalement du monde :

— Elle est là aujourd'hui ?

— Non. Pas vue depuis deux jours. Ces putains d'artistes, ça n'en fait qu'à leur tête !

— Elle travaille ici ?

— Ben, ouais. Mais pas aujourd'hui.

— Dommage.

— Mais y a sa copine, Brigitte, et, entre nous, elle est dix fois mieux. Des gros seins, y a que ça de vrai, mais, bon, après, c'est histoire de goût. Les goûts et les odeurs...

— Elle est dans quelle cabine ?

— La quatre.

— Je vous fais confiance, je vais aller la voir.

— Cinq ou dix minutes ?

— Euh..., disons dix.

— Mouchoirs ?

— Pardon ?

— Vous voulez des mouchoirs ?

Elle me désigne une corbeille pleine de petits paquets de kleenex vendus trois euros pièce.

— Non, merci, ça ira.

— Vous me dégueulassez pas tout, hein ! me prévient-elle, mauvaise.

— Non, non, promis.

— Ouais... Bon, les deux DVD, huit euros... Vous en voulez pas un autre pour un euro de plus ?

— Non, merci, je décline poliment.

— Donc, huit euros plus deux fois cinq minutes à cinq euros, ça fait..., euh...

— Dix-huit euros ?

— Ouais.

Je récupère mon billet rouge et lui en donne un bleu en échange. Monnaie. Petit sac et deux jetons en plastique de la taille d'une ancienne pièce de cinq francs.

— La quatre, donc ?

— Ouais. Bonne branlette. Et pas par terre, hein ?

À l'arrière du magasin, un escalier éclairé en rouge descend dans une petite pièce carrée. Six portes numérotées disposées en arc de cercle me font face. J'ouvre la quatre. Il n'y a qu'une poubelle et un siège en plastique, mobilier de jardin bas de gamme, dont je vérifie la propreté avant de m'asseoir. Une fois installé, je glisse mon premier jeton dans la fente prévue à cet effet. Bruit métallique, puis quelque chose qui s'enclenche. La lumière s'éteint progressivement tandis que le rideau qui obstrue la vitre devant moi s'ouvre. Derrière, Brigitte est déjà en plein show. Elle n'est pas encore nue et s'évertue à faire durer le suspense pour un de mes co-mateurs. J'ai comme l'impression

que mes deux jetons ne seront pas suffisants pour la voir en tenue d'Ève. Mais qu'importe. Elle est fatiguée, Brigitte. Ses fesses tombent et débordent par-dessus l'élastique de son string. Son maquillage coule. Elle gigote sur un piédestal tournant qui donne à la scène un air de foire du trône. C'est abject. Une DEL orange se met à clignoter, éclairant le monnayeur qui demande sa ration de jetons. Je le rassasie.

— Brigitte ! je crie.

Elle ne tique même pas. Cabines insonorisées, évidemment. J'attrape les clés de contact de mon scooter et tapote sur la vitre sans tain. Brigitte regarde dans ma direction l'espace de quelques secondes, mais continue sans marquer de pause son méthodique effeuillage. Juste avant que le rideau ne se ferme, j'entraperçois son énorme téton droit. Violacé et pas franchement sexy.

Je remonte, écoeuré, impatient de sortir à l'air libre. La lesbienne piercée me gratifie d'un bruyant « Avec Brigitte, les couilles se vident vite, hein ? » auquel je ne réponds pas.

Sur le trottoir, il ne me faut que quelques secondes pour repérer le petit cul-de-sac qui permet l'accès à l'entrée des artistes à l'arrière du peep-show. Je décide d'attendre. Quelques minutes plus tard, la porte s'ouvre, et c'est une Brigitte rhabillée qui vient faire sa pause clope. Je n'ai aucune raison de continuer à jouer la comédie et sors ma carte de police. Je la lui présente. Elle range sa cigarette, son briquet et recule.

— Qu'est-ce qu'y a ? On a pu le droit de cloper tranquille maint'nant, bordel ?

— Au contraire, au contraire ! Après une telle prestation, ce n'est que juste récompense !

— Hein ? commence-t-elle à compter.

— Très joli spectacle. Je vous ai vue, vous étiez très bien.

Un large sourire éclaire son visage et laisse entrevoir la jolie femme qu'elle devait être. Il y a quinze ans.

— Z'avez vu ?

— Oui. Très bien. Sensuelle et..., mmm..., très excitante.

Je l'ai touchée (sens figuré). Elle se détend et ressort la cigarette de la poche de son manteau en fausse fourrure. L'allume. Tire une longue bouffée.

— Z'en voulez une ?

— Non, merci. Je ne fume pas. Enfin, je ne fume plus.

— J'arrive pas à arrêter, moi. Trop de stress dans ce boulot.

— Je comprends tout à fait. En fait, je n'étais pas venu vous voir, je l'avoue, mais je n'ai pas été déçu ! Non, j'étais venu voir Sabrina... Mais elle n'est pas là aujourd'hui.

— Non.

— Vous ne savez pas où je pourrais la trouver ?

— Où on l'a posée ! s'exclame-t-elle.

— Pardon ?

— Sabrina, c'est une pauv' gamine..., dit-elle sur un air énigmatique.

Elle tire sur sa cigarette et souffle la fumée dans ma direction sans vraiment le faire exprès.

— C'est pas comme moi qui ai un peu de bouteille. Personne ne me dit où ni comment me servir de mon cul ! Et ça fait vingt ans qu'ça dure, mon brave monsieur ! Sabrina, c'est pas la même chose. Elle fait ce qu'on lui dit d'faire, voilà tout !

— Et vous savez où elle pourrait être aujourd'hui ?

— Ben, on dirait qu'elle vous a tapé dans l'œil, la même ! Dans la police aussi, z'êtes des coquins !

Je fais ma tête Polnareff, celle qui veut dire : « Je suis un homme. Quoi de plus naturel ?... »

— Allez voir au Polisson. Elle y est quand elle est pas là.

Tiens donc ! Le Polisson, ce fameux bar dont m'a parlé Troyat. Je décide de prendre congé de l'artiste qui ne m'apprendra plus rien.

— Merci, madame... Brigitte. Et encore bravo !

Je la laisse finir sa cigarette et me rends tranquillement rue Fromentin.

Au numéro quatorze, une plaque en laiton Le Polisson – Club privé est vissée sur une porte noire équipée d'un judas carré. J'actionne le bouton de la sonnette. La trappe s'ouvre, et une tête masculine sourcils aussi épais que la moustache – me dévisage pendant une demi-minute. Je ne dis rien, attends qu'il me scanne. Je réussis brillamment l'examen de passage, car il m'autorise l'accès au Polisson. L'intérieur est décevant. Je m'attendais à quelque chose de plus – comment dire ? – plus coquin... Non. Cela ressemble à n'importe quel bistrot un peu cossu. Un grand comptoir illuminé derrière lequel officie un serveur patibulaire, engoncé dans un costume mal taillé et élimé aux manches. Dans la salle, sombre, des tables au centre desquelles vacillent les flammes molles de petites bougies. Je peine à distinguer les autres clients dans cette semi-pénombre ; en revanche, je ne peux pas louper les demoiselles qui attendent sagement le chaland au fond de la pièce. Elles sont assises sur une banquette éclairée par des spots directionnels (mettant ainsi la marchandise bien en évidence sur l'étal).

À peine ai-je posé mes fesses sur l'un des hauts tabourets qui sont devant le zinc que deux filles viennent m'encadrer :

— Bonjour. Je m'appelle Cynthia, et mon amie s'appelle...

— ... Déborah.

— Paul. Enchanté, mesdemoiselles, je tac-au-tac.

— Vous buvez quelque chose, Paul ?

Cette sollicitude me décontenance l'espace d'un court instant.

— Euh..., oui... Je vais prendre un demi.

— Marcel ! Une pression pour notre ami Paul.

Le grand échalas me sert à la vitesse grand V. Je sens bien que mes deux

hôtesses piaffent à mes côtés.

— Je vous offre à boire, mesdemoiselles ?

— Avec plaisir, Paul. C'est très gentil de votre part, me dit Cynthia en posant sa main sur mon épaule tandis que Déborah choisit ma cuisse pour poser la sienne.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Du champagne, Paul. Du champagne.

Le numéro est bien rodé. Je n'ai même pas à passer commande. Marcel pose devant les filles deux coupes de champagne qui, je le subodore, vont me coûter un bras. Il faudra voir avec Bastien si cela peut passer en note de service.

— Merci, Paul.

— De rien. Si nous allions choisir une table ? Ici, il y a...

— ... trop de lumière, me souffle d'une voix espiègle la brune Déborah.

Nous quittons nos tabourets, et je choisis une table isolée, loin de Marcel et de ses grandes oreilles. Assis, j'enlève la main de Déborah qui s'est reposée sur ma cuisse, trop près de mon entrejambe à mon goût. Je sors discrètement la photo de Darja.

— Connaissez-vous cette fille, les filles ? Je l'ai croisée au peep-show, sur le boulevard. On m'a dit qu'elle travaillait ici.

Aussitôt, l'ambiance, jusqu'alors bon enfant, se tend. Déborah lance des regards apeurés vers Marcel qui, fort heureusement, est trop occupé à essuyer des verres pour s'en apercevoir. Je joue la surprise :

— Qu'y a-t-il ? Un problème ?

— Nous sommes là pour prendre du bon temps, Paul. Pas pour jouer au question-réponse. Ce n'est pas le genre de la maison.

— Je voulais juste savoir si...

— Tu m'as l'air exigeant, mon petit Paul, et c'est une qualité au Polisson. Tu veux sûrement savoir ce que je peux te faire pour cent euros, me chuchote Cynthia dans l'oreille.

— Non, je voulais plutôt...

— Si, insiste-t-elle d'une voix ferme, je crois que tu veux savoir.

La miss a quelque chose à me dire, mais ne souhaite pas le faire ici.

— Oui, je crois que je veux savoir.

— Tu as un joli billet vert sur toi ? dit-elle à voix haute.

— Non. Mais j'ai deux jolis billets orange.

— Ça me va. Tu me les donnes ? m'ordonne Cynthia en finissant sa flûte d'une traite.

Déborah, qui a compris que les dés étaient jetés, s'éloigne sans un au revoir pour retourner s'asseoir sur les bancs au fond de la salle. Je sors mes billets. Cynthia les happe, puis se lève.

— Suis-moi.

Elle fait un détour par le bar, sur lequel elle pose la moitié de mon argent (Marcel s'en empare prestement), puis traverse la salle en direction d'un épais

rideau de velours carmin que je n'avais pas vu. Derrière, une porte. Derrière, un petit couloir. Au mur, les photos affichées deviennent plus suggestives et indiquent sans ambiguïté au visiteur qu'il est passé dans la partie bordel de l'établissement. Cynthia marche sans rien dire, passe devant deux portes avant d'ouvrir la troisième.

C'est une chambre de passe. Ni plus ni moins. Un petit lavabo, un grand lit, un miroir maousse juste au-dessus. J'entre, elle ferme derrière moi et se retourne brusquement.

— Où vous avez eu cette photo ? Vous êtes de la police ? attaque-t-elle, bille en tête.

Réflexe professionnel, je fais un tour sur moi-même et observe la pièce à la recherche d'une caméra ou d'un objet susceptible de cacher un micro. Curieusement, elle semble lire dans mes pensées :

— Vous pouvez parler. Y a pas de micro. C'est pas cette chambre qu'est équipée.

Je la crois. J'espère que je n'aurai pas à le regretter.

— La photo de Darja ?

— Qui ?

— Darja Ivanek. C'est le nom de la fille. Et, oui, je suis de la police.

Elle me toise pendant quelques secondes.

— Elle s'appelle Sabrina. Sabrina tout court.

— Si on veut. Tu la connais ?

— Ouais.

— Et ?

— Et quoi ?

— Tu voulais me parler, non ?

— Elle est où, Sabrina ? me demande-t-elle sèchement.

— C'est ce que je cherche à savoir.

— Mauvaise idée. La curiosité est un vilain défaut, poulet. Ta maman te l'a pas appris ?

— Si, mais je n'ai jamais été obéissant. Elle est où, alors ?

— Pas vue depuis trois jours. Ce qui me fait penser qu'elle est tombée sur un os.

— De quel style, l'os ?

— C'est ça que je ne veux pas savoir. J'suis pas paléontologiste !

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est dangereux. Pourquoi tu crois que Sabrina, elle est plus là, hein ? Ces filles de l'Est, elles sont drivées comme des esclaves. Un jour, là, un jour, sur les maréchaux. Elles gardent pas un euro de toutes les pipes qu'elles font et, si elles ouvrent leur gueule, ben...

— Ben quoi ?

— Ben, on reçoit la visite d'un poulet qui les cherche !

La fille a du cran. Suffisamment pour tailler la bavette à un flic, mais pas assez pour balancer qui que ce soit.

— Au fait, t'es nouveau, toi ? me demande-t-elle en se servant un verre d'eau au lavabo. J't'ai encore jamais vu.

— Non, je ne suis pas nouveau, mais je ne suis pas des mœurs. C'est pour ça.

— T'es quoi alors ?

— Crim'.

— Putain ! J'en étais sûre ! Elle est morte, Sabrina, hein, c'est ça ?

Je décide de jouer franc-jeu ; inutile de chercher à l'embrouiller.

— Oui.

— Merde. Ils font le ménage, c'est clair ! Deux en quinze jours.

— Deux ? Une autre fille a disparu ?

Elle hésite à parler. Estime qu'elle en a peut-être déjà trop dit.

— Ouais. Une autre gamine. De l'Est aussi. Barbara.

— Barbara comment ?

— Barbara tout court. Comme Sabrina tout court, comme Cynthia tout court, comme Déborah...

— ... tout court, j'ai compris. Tu peux me la décrire ?

— Tu fais chier, poulet. J'devrais pas baver comme ça. Ça va m'attirer des emmerdes.

— J'ai payé !

— Pour une turlutte. C'est pas la même façon de baver !

— Dis-moi ça, et je te laisse tranquille.

De nouveau, elle pèse le pour et le contre en silence sans me lâcher des yeux.

— Je veux mettre la main sur le ou les enfoirés qui dessoudent tes copines. Ça te pose un problème ? À moins que tu ne veuilles encore avoir la mort d'une autre fille sur ta conscience ?

— Enculé, lâche-t-elle.

— Comment était-elle ? Je t'aide : un mètre soixante-cinq, vingt-cinq ans, brune teinte en blonde ?

D'un petit coup de tête de haut en bas, elle valide ma description.

— Mais elle était plus jeune. J'dirais qu'elle avait même pas vingt ans. Et elle était châtain clair...

— Tu connais leur mac ?

C'est la question de trop, et je la vois se fermer comme un guichet du trésor public à dix-huit heures. Elle ne répondra pas.

— OK, Cynthia. Je te remercie.

Je m'apprête à sortir, mais elle m'interpelle :

— Pas tout de suite, flicard, c'est trop tôt. L'autre con va se douter de quelque chose.

Je décide de suivre son conseil. Inutile d'éventer la couverture tout de suite. Je suis peut-être amené à revenir. Je lâche la poignée et me retourne.

Ses seins sont sublimes. Petits mais ronds et fermes. Son regard brille d'un éclat lubrique très professionnel.

— T'as payé, tu veux peut-être consommer ? me dit-elle.

— Jamais pendant le service. Au revoir.

J'attrape un pan de ma chemise que je laisse pendre hors de mon pantalon et sors tranquillement.

XIV

Dix-huit heures. J'attends dans mon bureau que le groupe rentre pour voir ce qu'il a rapporté de la pêche.

Par la fenêtre, j'observe un bateau-mouche qui descend la Seine, illuminant de ses puissants halogènes les bâtiments historiques sur ses rives. Mon portable vibre, et le visage familier de Michèle Lafont s'affiche sur l'écran. Je décroche.

— Oui, Michèle.

— Nils ? Je viens de faxer le rapport balistique de la fusillade d'hier à Limousin et je me suis dit que tu serais content d'en avoir la primeur.

— Quelle délicate attention !...

— Que ne ferais-je pas pour le célèbre commissaire Kuhn ? flagorne-t-elle.

— Je t'écoute.

— Calibre sept soixante-deux fois vingt-cinq millimètres, communément appelé TT pour Toula-Tokarev. Ce sont des munitions généralement utilisées dans les fusils-mitrailleurs au sein de l'Armée rouge.

— Les Russes ?

— Oui, mais j'ai cru comprendre que ton enquête s'orientait vers l'Europe de l'Est, non ?

— Exact, pourquoi ?

— J'ai fait quelques recherches : ces munitions équipent aussi un pistolet automatique assez ancien, le M57TT. C'est une copie du Tokarev produite par la manufacture Zastava, à Kragujevac (elle accroche le mot et doit s'y prendre à deux fois) en Serbie. Cette arme était celle de l'Armée populaire yougoslave, la JNA... Ne me demande pas à quoi ces lettres correspondent, c'est du yougoslave, justement ! Toujours est-il qu'à la fin du conflit des Balkans, en 1995, ces joujoux se sont répandus dans les mafias européennes comme des petits pains...

On frappe à ma porte. Jérémy, Nicolas et Alain entrent.

— Merci beaucoup, Michèle. Rien d'autre ? Pas d'empreintes sur les douilles ?

— Non, désolée.

— Je te remercie.

— Pas de quoi. À bientôt.

Je raccroche et, tandis que je fais signe aux péjistes de s'asseoir, j'attrape mon téléphone interne et contacte le commandant Troyat pour l'inviter à se joindre à nous. Une demi-minute plus tard, Obélix, velours côtelé de la tête aux pieds, est là.

— Jérémy ?

— Ben, j'en ai yech pour lui foutre la main d'ssus à c'baltringue. Il crèche à Garges-lès-Gonesse. P'tain, j'ai mis deux plombes pour rentrer. L'autoroute

était complètement bouchée vers le Stade de France et, même avec le gyro, les gens, ils s'écartent plus. Même pour les condés, c'est un truc de guedin !

— C'est bon, passe-nous les détails logistiques et tes considérations personnelles sur le désamour du peuple français pour sa police. Alors ?

Il sort son téléphone portable. Je sais que c'est ce qui lui sert de bloc-note. Quelques pressions sur l'écran, et il trouve ce qu'il cherche.

— Fabien Caplan. Il bosse à Mondial Sécurité et était affecté à la surveillance de nuit du zoo depuis février 2009. Deux jours avant le treize, à six plombs du mat', il descend de sa caisse dans son parking en rentrant du taf et il se fait tomber dessus par deux keums avec des cagoules. Bing !

Il mime le coup de poing.

— Premier bourre-pif, nez cassé. Bing ! Deuxième mandale, deux dents en moins. Après, ils le mettent par terre, prennent son bras et crac ! Fracture de... Merde, j'ai pas noté... Mais j'me souviens, c'est comme le chien dans la bédé... Le gros iench blanc tout rond...

Dans l'air, ses mains miment une boule.

— Cubitus, dit laconiquement Letellier.

— Ouais, c'est ça ! Cubitus explosé. Il braille, mais ils lui disent de la fermer et de ne pas se pointer au taf pendant une semaine, sinon ils reviennent. Ça n'a pas duré deux minutes, mais j'vous dis pas comment le keum il est traumatisé.

— Il a quand même lâché deux ou trois trucs intéressants à part le nom du héros de Dupa ?

— Du qui ?

— Du rien. Alors ? D'autres infos ?

— Bof. Les gars sont partis dans une grosse bagnole noire, genre quatre-quatre, mais il a pas pu me donner la marque, ni le numéro de la quepla...

— On va dire que c'était une BM.

— Ouais et, sinon, les keums avaient un accent. Lui, il dit russe ou un truc comme ass. C'est tout !

— Ce n'est déjà pas si mal, je dis en le pensant. Nous avons bien affaire à une bande des pays de l'Est, bien organisée, aux méthodes expéditives et violentes, capable de tabasser un élément gênant, de donner une fille à manger à des cochons et d'en buter une autre, en public et en plein jour. Il va falloir être prudents. Nicolas, à toi !

Autre lieutenant, autre méthode : il ouvre son portable sur ses genoux et nous en présente l'écran. Une photo couleur de Darja Ivanek s'y affiche. Elle est jeune, quinze, seize ans peut-être, et pose en robe à fleurs sur le triple pont qui enjambe la Ljubljana dans le centre de Ljubljana. Elle est bronzée, sourit, semble heureuse. Une autre fille que celle que j'ai croisée au McDo hier.

— Darja Ivanek. Vingt-trois ans. Naît à Ribnica...

Sur l'écran, une carte en couleurs de la Slovénie remplace la photo de Darja.

— ... à une cinquantaine de kilomètres de la capitale, en 1988.

Zoom sur la carte.

— Sa mère serbe et son père slovène travaillent tous les deux dans une petite imprimerie de la ville. Ils ont signalé la disparition de leur fille unique en janvier 2008 aux services de police slovène. Elle figure toujours dans le fichier des personnes disparues en Slovénie.

— Tu penseras à prévenir ses parents de son décès. Ils ont le droit de savoir.

— Bien, Patron. Je le fais directement ou je passe par les collègues slovènes ?

— Fais de ton mieux, je compte sur toi.

Il hoche la tête, et je sais que ce sera fait rapidement. Les parents de cette pauvre fille pourront commencer leur deuil. Ce sera une douleur de moins ; celle qui reste est bien suffisante.

— Et en France, que sait-on d'elle ? je relance.

— Pas grand-chose. La Slovénie faisant partie de l'espace Schengen, pas besoin de papiers pour résider ou travailler sur le territoire français. Elle ne figure donc dans aucun fichier, si ce n'est celui de nos collègues des mœurs.

Coup de tête en direction d'Obélix.

— Deux arrestations pour racolage et atteintes aux bonnes mœurs en novembre 2009 et en mars 2010. Les noms de toutes les prostituées arrêtées en mars avec elle, après une opération de nettoyage du boulevard Ney, sont là.

Il me tend un petit paquet de feuilles que je distribue comme à l'école tandis qu'apparaît sur son portable la version numérique de la liste annoncée.

— Si elles se connaissent et faisaient le trottoir ensemble, il y a de fortes chances que le nom de l'inconnue aux cochons y figure.

— Mon cul ! Si elle y est, y a ses paluches et t'as vérifié, non ? Y a rien qui est sorti avec la main qu'on a trouvée ! lance Lefort.

— Et, non, il n'y a pas ses empreintes dans les procès verbaux de mars. Je suis passé voir vos collègues, commandant, qui m'ont avoué que, lors de ces arrestations de masse, les choses ne sont pas..., comment dire ?

Troyat, qui se sent visé, adopte une position défensive :

— Toujours faite dans les règles ? À la va-vite ? Ça arrive, ouais. En règle générale, quand y a quinze putes dans la turne qui hurlent, qui crient et tapent du pied, on fait vite et, parfois, on fait mal. Ces rafles ne sont faites que pour satisfaire ponctuellement les plaintes des riverains ou la lubie du nouveau député de la circonscription. En règle générale, on relâche les filles dans la soirée, ça ne sert à rien. Si on mettait fin à la prostitution en s'attaquant aux prostituées, ça se saurait ! dit-il, irrité.

Je tente de le calmer, car je sais que N'Guyen n'était pas critique. Il ne faisait que rapporter les faits.

— C'est bon, Bernard, on ne te reproche rien, on sait ce que c'est. Qu'est-ce que tu proposes, Nicolas ?

— Après vérification, j'ai déjà pu barrer le nom d'une fille qui a été

renvoyée en Russie au mois de septembre dernier.

Il appuie sur la barre « espace », et le troisième nom de la liste se biffe automatiquement sur l'écran de son portable.

— Pour les autres, il va falloir aller sur le terrain et procéder par élimination.

Il ferme le capot de son Mac et le glisse au chaud sous son bras, comme d'habitude.

— Voilà, c'est maigre, mais je n'ai rien pu obtenir d'autre.

Onze noms sur la liste, moins un, égalent dix, dont six à la consonance slave. Du boulot en perspective. Sans trop y croire, je vérifie si l'une des filles a pour prénom Barbara. Évidemment, non.

— Bernard, tu en connais certaines ?

Le commandant chausse ses lunettes et prend une grosse minute pour parcourir l'inventaire dressé par N'Guyen. J'ai compris qu'il cherche à faire oublier la boulette de son service.

— Vous pouvez barrer Aminata Soninké, c'est une black, et Christine Berriau, qui a une cinquantaine d'années au compteur.

J'attrape un stylo, obtempère et raye les deux patronymes.

— Les autres, ça ne me dit rien... Faut dire que ça tourne pas mal sur les maréchaux. À part dans la rue Saint-Denis, où tu as quelques putes qui tapinent pour leur compte et qui sont là depuis des décennies, ailleurs, en règle générale, ça va, ça vient. Ça tourne tout le temps. Je te le disais hier, Nils : ces filles sont la plupart du temps dans les arrière-salles des peep-shows du dix-huitième et des bars à hôtesse du neuvième.

— Mmm, c'est déjà ça, comme dirait Souchon. Dix moins deux égalent... Jérémie ?

— Ben..., euh..., huit.

— Bravo. Tu me fais ça ?

— Quoi ?

— Eh bien, tu vas aux putes ! Et tu me ramènes le nom de cette fille ?

— Maintenant ?

— Pourquoi, tu as autre chose à faire ? Pour les putes, la nuit, c'est le bon horaire ! Vas-y avec Nicolas. Ça lui fera le plus grand bien d'aller sur le terrain. Bernard ? Ils commencent par où ?

— Commencez par le rond-point de la porte Dauphine ; après, vous allez au Bois et... Quel jour on est ?

— Mercredi.

— Y a un match du PSG ce soir, non ?

— Ben, ouais, souffle Lefort, qui avait visiblement prévu d'aller supporter son équipe de footex préférée. On reçoit Bordeaux en match avancé comptant pour la quinzième journée du championnat.

— Alors, vous pouvez aller faire un tour près du parc. Quand y a d'la demande, y a d'l'offre ! Quand y a du client, y a d'la pute ! Nils, tu veux que je les accompagne ?

— Non, non, merci. Tu dois être connu comme le loup blanc ; inutile de stresser les filles. Ne t'inquiète pas, ils vont faire des merveilles ! N'est-ce pas, les gars ?

Je tapote sur le sac du sex-shop qui contient mes emplettes.

— Allez, c'est parti ! Et si vous me trouvez ce nom pour demain, j'ai un cadeau pour vous !

Lefort me regarde bizarrement. N'Guyen me regarde bizarrement. Je souris avec exagération pour les inciter au départ. Obélix les stoppe dans leur élan :

— Attendez ! Un truc qui peut peut-être vous être utile, c'est le nom du mac présumé de Darja Ivanek ! Je dis bien « présumé », car ce gars est un as. On sait pertinemment ce qu'il fait ; pourtant, on n'a jamais réussi à le coincer. Il a passé vingt-quatre heures en gav[15] en 2001, mais est reparti libre comme l'air. Je ne serais pas mécontent si vous arriviez à le relier à cette affaire ; cela nous donnerait un motif pour l'enchrister !

— Son nom ?

— Marko Smolić, dit « Kosmo ».

— On reste dans les patronymes en « ic ». Alain, une petite précision étymologique, *please* !

Sans se faire prier, Alain « Wikipédia » Letellier embraye :

— Les noms de famille typiquement serbes se terminent en majorité en « ic », avec un accent aigu sur le « c ». Il en est de même pour beaucoup de noms de famille croates et bosniaques musulmans. Le *ic* signifie « petits », sous-entendu « descendants ». Mais il faut distinguer deux catégories : ceux qui se terminent en « ović » ou « ević » et ceux qui se terminent en « ic » sans être précédés par « ov » ou « ev ». En Croatie, cette dernière catégorie est la plus courante. En revanche, en Serbie et au Monténégro, les noms en « ević » et « ović » sont beaucoup plus courants. En Bosnie, c'est assez variable.

— Ex-Yougoslavie en résumé ? me devance Troyat.

— C'est ça, confirme l'érudit commandant. Mon passage à l'OCRTEH...

Mon portable sonne : c'est Limousin. D'un signe de la main, je congédie les lieutenants, puis décroche quand ils ont quitté la pièce.

— Bonjour, monsieur le juge. Enfin, bonsoir, devrais-je dire.

— Vous avez reçu le rapport d'expertise balistique ? me demande-t-il en zappant les conventionnelles formules de politesse.

— J'en ai pris connaissance, oui.

— Alors ?

— Tout porte à croire que nous sommes confrontés à un réseau de prostitution mafieux qui fait le ménage dans ses rangs.

— On dirait bien, oui, abonde-t-il dans mon sens.

— Avec un peu de chance, je devrais connaître l'identité de la fille aux cochons dans les prochaines heures.

— Vous avez demandé l'aide de la BRP[16] ?

— Le commandant Troyat est justement en face de moi. Nous terminons une réunion entre les services...

Bernard ne peut s'empêcher de sourire et, avec un réel talent, je dois en convenir, il entreprend de mimer un cirage de pompes, crachant, puis lustrant une paire de chaussures imaginaire.

— Je veux être informé de tout ce qui va suivre, commissaire Kuhn. Tout ! Vous m'avez bien entendu ?

— Bien sûr, monsieur le juge.

— Cela veut dire que j'entends être le premier après vous à connaître le nom de cette jeune fille, commissaire. Ai-je été clair ?

— Très, monsieur le juge, très clair. Je suis ébloui.

— J'attends votre appel !

Il raccroche. D'une voix qui ne souffre pas la contestation, je lâche :

— *No comment !* Alain, la suite, s'il te plaît.

— Mon après-midi à l'OCRTEH a été instructif, mais déprimant, je dois le concéder. Je vous résume ce que j'ai appris ?

— S'il te plaît.

— Aujourd'hui, toute l'Europe occidentale est investie par des réseaux criminels transnationaux de trafic de femmes qui se sont très bien adaptés à l'Europe de la libre circulation. Les proxénètes sont le plus souvent albanais et russes, et les victimes de la traite viennent pour la majorité des Balkans, notamment des pays les plus pauvres d'Europe de l'Est, là où l'État est déliquescant. Le recrutement s'opère de plusieurs façons, certaines filles sont enlevées, mais les cas les plus fréquents restent les faux contrats qui promettent un emploi de serveuse ou de jeune fille au pair. Dans tous les cas, les filières exploitent la situation de vulnérabilité de ces jeunes femmes, parfois des mineures. Une fois qu'elles sont prises au piège, leurs papiers d'identité leur sont confisqués, et les filières rendent ensuite irréversible l'état de dépendance en menaçant la victime de représailles sur sa famille et en pérennisant cette dépendance par l'endettement dû au coût du transport, à l'hébergement, etc. Les jeunes femmes sont ensuite emmenées dans des « camps de dressage », où elles subissent des traitements inhumains visant à détruire toute forme de résistance. Viols collectifs, coups, privations de nourriture, tous les instruments de la torture sont mobilisés pour soumettre définitivement les victimes et leur retirer toute dignité et respect d'elles-mêmes. Elles sont souvent droguées de force, la dépendance permettant aux macs d'accentuer leur mainmise. Une fois « dressées » et dociles, elles peuvent ensuite être vendues sur les marchés occidentaux, où on les met sur le trottoir ou dans les fameux « bars à hôtesse » qui ne sont rien d'autre que des maisons closes.

— Je confirme, j'en ai visité une cet après-midi ! Continue.

— Les proxénètes leur imposent un rendement qui doit atteindre huit cents euros par nuit, soit environ vingt passes, sous peine d'être encore plus violemment battues. Ce système de prostitution assure un isolement absolu des filles entre elles et vis-à-vis de l'extérieur. Quand seule la survie s'impose, il n'y a pas de place pour la solidarité entre prostituées, bien qu'elles soient

toujours en groupe. L'isolement linguistique permet aussi un contrôle absolu de la vie quotidienne : les prostituées qui parlent la langue du pays où on les a amenées sont utilisées afin de surveiller les autres et rendre compte de leurs agissements. Il est donc très difficile d'entrer en contact avec elles, d'autant plus qu'elles sont sciemment et systématiquement déplacées au sein de l'espace européen. Il faut insister aussi sur leurs terribles conditions sanitaires : MST, avortements à répétition... Régulièrement battues par les proxénètes, hématomes et fractures sont monnaie courante, et la moindre tentative de contact avec l'extérieur est punie avec sévérité. Je pense que c'est exactement ce à quoi nous sommes confrontés.

Obélix, qui n'a pourtant pas dû apprendre grand-chose du laïus de Letellier, l'observe avec étonnement. Sans conteste, le commandant aurait fait un excellent journaliste. Rigueur et objectivité. Les faits, rien que les faits.

— Les réseaux sont très organisés. Cela va du recruteur au passeur jusqu'au dresseur, et, bien entendu, en bout de chaîne, si je puis m'exprimer ainsi, le proxénète qui gère généralement une douzaine de prostituées et peut gagner jusqu'à neuf milles euros par soir. Il ne laisse aux filles que l'argent nécessaire à leur dose de drogue journalière.

— Les chiens ! je laisse échapper entre mes dents. L'OCRTEH connaît Darja Ivanek ?

Non. Elle était juste un pion parmi tant d'autres.

— J'te dis, en règle générale, les filles ne restent jamais bien longtemps dans la même ville. Un an, deux ans maximum. Ils les font tourner ; c'est impossible de les connaître, ajoute Troyat.

— Ça veut dire qu'il faut qu'on se bouge, car celles qui connaissaient les victimes ont peut-être déjà été déplacées.

— Peut-être, confirme le commandant, mais un qui ne bougera pas, c'est le proxo ! Il leur faut du temps pour s'installer, apprendre la langue, se créer un réseau de petites frappes, bref organiser le business. En règle générale, une fois les gars posés, ils ne quittent plus leur territoire.

Je tape du poing sur la table.

— OK ! Je veux Marko Smolić dans mon bureau avant la fin de la semaine !

XV

Deux jours. Bientôt deux jours que nous cherchons à mettre la main sur cet enfoiré de Kosmo. Le mec est introuvable. Toutes les filles que l'on a interrogées deviennent subitement aphones à l'évocation de son nom.

Deux jours que l'on planque devant un rade d'Arcueil censé être son QG, Le Relax, sans aucun résultat. Marko Smolić est aux abonnés absents.

Le travail sur le terrain a toutefois porté ses fruits. Lefort et N'Guyen ont réussi, à force d'acharnement et de patience, à barrer tous les noms de la « liste de mars » : soit ils ont directement retrouvé les filles, soit ils ont rencontré quelqu'un qui les avait vues dernièrement, après le treize, date à laquelle on a retrouvé la main à la ménagerie.

Tous sauf un.

Celui de Danica Türk. Slovène de vingt ans née à Mali Slatnic, un petit village pas loin de la frontière avec la Croatie. Comme Darja Ivanek, elle est portée disparue dans son pays depuis l'année 2009 et est totalement inconnue de l'Administration française.

J'ai téléphoné à Limousin pour lui donner la primeur de cette nouvelle avancée et en ai profité pour lui faire un rapport détaillé de notre enquête. Il a paru content, et cela m'a fait plaisir de lui faire plaisir à si peu de frais.

Il est vingt-deux heures trente, j'ai passé la journée dans le soum devant Le Relax et ça ne l'a pas été (mais le terrain, c'est aussi ça, et je ne veux pas m'y soustraire). Je suis claqué, j'ai envie d'une douche chaude et d'un bon steak. Par la fente, je vérifie machinalement mon courrier dans la boîte sans l'ouvrir : je ne vois que des prospectus ; les factures doivent être cachées en dessous. Qu'elles y restent ! Une nouvelle fois, l'ascenseur est en panne. Sur la porte métallique, le concierge a collé un morceau de papier sur lequel il a griffonné : HS. OTIS VIENDRA DEMAIN DANS LA MATINÉE. Las, j'entreprends l'ascension des huit étages qui séparent le rez-de-chaussée de mon *home sweet home*, un petit F2 que j'ai dû trouver dans la précipitation après avoir laissé l'appartement du couple à mon ex-femme suite à notre divorce. J'ai beau m'acharner sur l'interrupteur actionnant la minuterie, pas de lumière. La totale ! Je grimpe dans un noir relatif : les veilleuses indiquant la sortie diffusent quelques photons faiblards qui peignent avec difficulté les murs en beige sale.

Au sixième étage, j'entends un bruit. Un frottement. Sûrement quelqu'un qui descend. Je me décale sur la droite de l'escalier pour le laisser passer tout en continuant de monter.

C'est quand j'arrive sur le palier entre le septième et le huitième qu'ils me tombent dessus.

Effet de surprise garanti.

Mon nez explose, un claquement sec comme quand on casse un morceau de

bois mort. Je vacille et chute en arrière, rate trois marches, puis trois autres et finis assis, sonné, contre la porte du septième. Je suis rentré en scooter depuis Arcueil, mon blouson est toujours fermé jusqu'au col, et je n'ai même pas pris la peine d'enlever mes gants. Du coup, ouvrir la fermeture éclair est une vraie gageure. D'ailleurs, ils ne m'en laissent pas le temps.

Ils ?

Deux ombres noires, cagoulées, qui me fondent dessus, m'attrapent par les épaules et entreprennent de me relever. Comme je ne suis pas assez volontaire à leur goût, j'écope d'un violent coup de pied dans les côtes. Puis un autre. J'ai le souffle coupé. Je me débats mollement, et ils parviennent à me redresser. Coup de poing au visage, puis un autre. La douleur m'envoie une décharge électrique dans tout le corps qui libère une bouffée d'adrénaline : je parviens à envoyer mon poing droit dans la tronche d'un de mes deux agresseurs, mais, gants d'hiver obligeant, il n'a pas l'impact souhaité. Le mec accuse le coup, puis me le rend au triple.

Ils me tirent (j'essaie de crier, mais rien ne sort), m'amènent *piano ma sano* vers la rambarde de l'escalier.

— *Узмите ноги !*

Il y en a un qui se penche alors et attrape mes jambes. Je comprends qu'il veut m'initier au saut à l'élastique, version sans élastique. Pour la peine, il prend ma botte dans le menton, mais ne recule pas pour autant, et j'ai subitement l'impression que Sébastien Chabal me gratifie d'un plaquage cathédrale digne d'un France-Angleterre des années 1980. Mes pieds quittent le sol, mon torse se rapproche dangereusement du vide devant moi. Je pousse aussi fort que je peux contre la barrière, ce qui me vaut une mandale appuyée qui fait céder mon arcade sourcilière droite. Le sang qui coule dans mon œil me brûle.

— Police ! Lâchez-le !

Ça vient d'en haut. Une voix féminine. Surpris, mes assaillants relâchent leur étreinte l'espace d'une seconde. J'en profite pour poser mes pieds sur les barreaux du garde-fou et me repousse violemment vers l'arrière. Ça marche. J'emporte dans ma chute l'un des deux molosses, qui se relève avec peine.

— Lâchez-le ou je tire, bordel !

Une silhouette en haut de l'escalier. Une silhouette avec un flingue. *Deus ex machina* à qui je jure de rendre hommage tous les jours qu'il me reste à vivre (estimation qui a été multipliée par dix depuis son apparition). Ça me redonne du baume au cœur, et je me mets à balancer mes poings et mes pieds dans tous les sens. Je ne touche pas grand-chose, mais les gars s'écartent.

— *Аймо !*

C'est la débandade. Les cagoulés ne demandent pas leur reste et prennent la fuite, direction en bas.

— Commissaire, ça va ?

— Je... Je...

Pour faire plaisir à Isaac Newton, je tombe dans les pommes.

J'ai mal partout quand je reprends connaissance. Partout. Pas un membre de mon corps qui ne soit pas douloureux. Essoré. Je n'arrive presque pas à soulever mes paupières. Seul l'œil gauche s'entrouvre suffisamment pour que je discerne le lieutenant stagiaire Chihab, un coton à la main. Elle me tamponne le visage. Mon champ de vision est restreint, mais je reconnais mon appartement. Enfin, je reconnais le dessin que mon fils m'a offert pour mes trente-sept ans, que j'ai encadré, puis suspendu au mur de mon salon. Il représente je ne sais trop quoi, mais l'ensemble est coloré et me plaît.

— A... Ani...ssa ?

— Ouais, c'est moi, commissaire.

— Comment tu m'as remon... ?

— Ne parlez pas trop. Comment vous sentez-vous ?

— Pas... terrible...

— J'ai appelé une ambulance. Elle sera là dans quelques minutes. Vous avez l'arcade pété. Le nez aussi, on dirait. Quant au reste, je ne sais pas, mais...

— Mais... je suis... pas beau à voir..., hein ?

Elle ne dit rien. Je ne sais pas ce qui me passe alors par la tête, car je pose ma main sur mon nez pour vérifier son diagnostic. La douleur est si vive que... je décide de retourner dans la compote.

Nouveau flash. La civière avance dans un couloir blanc qui m'a tout l'air d'être celui d'un hôpital. Arrêt devant une double porte verte avec des hublots ronds. Je sens le drap sur mon corps (je dois être nu) et il me fait mal. Une tête, un stéthoscope qui pendouille vers moi.

— Monsieur Kuhn. Il faut qu'on fasse des radios. Vous avez très mal ?

Enfin, quelqu'un qui a le sens de l'humour. Je bredouille :

— On peut dire... ça..., ouais...

— Voulez-vous un antidouleur ? Les manipulations pour les radios risquent de vous faire souffrir, je...

— Pas de refus...

Je sens l'aiguille qui entre dans mon bras, sans douleur (enfin, pour la même raison qu'on ne peut pas voir les étoiles en plein jour).

Puis la vague.

Luxe, je ne sais pas, mais calme, assurément, et volupté à la folie.

Il fait jour quand je me réveille. J'ai la désagréable sensation d'être passé sous un rouleau compresseur, puis sous un *monster truck*, puis sous un trente-huit tonnes... qui aurait transporté des enclumes. Il y a du mieux, néanmoins :

je peux ouvrir les yeux.

Le lieutenant Chihab est assise sur une chaise, à côté de mon lit. Il y a aussi Michel Bastien, le juge d'instruction Limousin et, ô surprise, le procureur de la République Gardieux. Il a quitté son bureau pour me rendre visite.

— Ah ! Il se réveille ! dit Michel. Salut, Nils ! Ça va ?

— Je ne sais pas si on peut dire ça comme ça...

Je ne reconnais même plus ma propre voix. Elle a des intonations graves que je ne me savais pas capable de produire.

— Commissaire Kuhn...

Le proc' me tend la main. Je tends la mienne qu'il serre sans ménagement. Ça me fait mal, mais j'intériorise. Pas un son ne sort de ma bouche ; j'ai ma fierté.

— Que s'est-il passé, commissaire ? me demande Gardieux de but en blanc.

— Deux gars qui me sont tombés sur le râble alors que je rentrais chez moi. Cagoules noires et accent slave. Forte similitude avec ceux qui ont rendu visite à Fabrice Caplan. Forte ressemblance avec ceux qui ont dessoudé Darja Ivanek. Forte concordance avec ceux qui ont semé Danica Türk dans l'enclos des cochons.

— Vous maîtrisez l'art du synonyme, commissaire.

— Merci, j'excelle aussi dans l'art de la synthèse : nous sommes tout près. Visiblement, on dérange. Ce qui m'embête, c'est d'en avoir fait les frais...

— Tu aurais pu y rester ! s'exclame Michel.

— J'aurais pu, mais...

Je me tourne vers Anissa, lui sourit, puis reviens vers Gardieux.

— Mais ce n'est pas pour tout de suite. Et là, je ne vous cacherais pas que cette enquête vient de prendre une autre tournure pour devenir une affaire personnelle. Michel, mes hommes sont toujours devant Le Relax, à Arcueil ?

— Oui, oui. Le commandant Letellier y est depuis l'ouverture, ce matin.

— Bien.

— Que comptez-vous faire maintenant, commissaire ? me demande le procureur.

— Toper Marko Smolić et lui demander quelques explications.

— Mmm... À propos de votre agression...

— Oui ?

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais que cela ne s'ébruite pas. La presse a déjà tiré un trait sur les deux prostituées assassinées, inutile de remettre de l'huile sur le feu avec l'agression d'un représentant des forces de l'ordre qui...

J'ai l'énergie d'une bernique ; pourtant, je m'emporte :

— Et pourquoi ? Deux putes qui se font dessouder, ce n'est pas important ? Parce que ce sont des putes ? Vous voulez que je lâche l'enquête aussi ? Après tout, deux putes en moins sur le trottoir, ça...

— Nils ! me coupe Bastien. Monsieur le procureur a voulu dire que, si tu

veux garder les mains libres dans cette affaire, il est inutile de trop la médiatiser.

Je regarde Gardieux et lis sur son visage que la traduction de Michel Bastien n'est pas très fidèle.

— Bien, je vous laisse, commissaire, se défile le proc'. Reposez-vous, prenez le temps de vous soigner avant de reprendre votre travail. Si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver. À bientôt.

Il quitte ma chambre, suivi par Limousin, et c'est tant mieux. Ils m'ont déçu. Gardieux pour ce qu'il a dit. Limousin pour ce qu'il n'a pas dit (lui qui est d'ordinaire si prompt à monter sur ses grands chevaux pour défendre l'idée qu'il se fait de la justice et de l'indépendance de ses représentants).

— Michel ?

— Ouais ?

— Tu peux nous laisser cinq minutes, s'il te plaît ?

Il hoche la tête d'un air entendu et sort. Je prends quelques secondes, réfléchis à la meilleure façon de tourner ma phrase et ne trouve rien d'extraordinaire. Je suis gêné. Je n'ai jamais été très fort pour exprimer mes sentiments.

— Bon..., ben... Il n'y a qu'un truc à dire : merci !

— De rien, dit timidement Anissa Chihab.

— Si, quand même ! Si tu n'avais pas été là, je ne serais pas là aujourd'hui. Ces deux enfoirés auraient réussi à me balancer dans le vide. Donc, un gros merci. Je t'en dois une.

— De rien, commissaire.

— Oublie le « commissaire », c'est « Patron » ! je lui intime gentiment.

— OK..., Patron.

— Pourquoi étais-tu là-bas ? Chez moi ?

— J'ai appelé au quai pour vous voir, et on m'a dit que vous étiez sur le terrain jusqu'à ce soir. J'ai demandé votre adresse perso et puis je suis venue vous attendre.

— Pourquoi ?

— Ben..., c'était juste pour vous dire que je dois revenir demain à la brigade. Vous prévenir, quoi... Vous dire aussi que, à l'avenir, j'écouterai ce que vous me dites. Plus de faux plans, plus d'initiatives. La leçon était un peu raide, mais je l'ai bien comprise. Je dois encore apprendre et... vous êtes un bon prof.

J'accepte le compliment sans un mot. Cette fille me plaît de plus en plus. La porte de ma chambre s'ouvre. Un docteur entre.

— Monsieur Kuhn ?

Il n'attend pas ma réponse.

— Bonjour, docteur Lapoutrelle. Comment vous sentez-vous ? dit-il en attrapant la planchette accrochée au montant de mon lit.

— Ça va. Mon nez me fait un peu souffrir, je me sens assez contusionné, mais... ça va.

— Eh bien, quand vous tombez dans l’escalier, vous ne faites pas semblant, dites-moi !

La version que Bastien et Gardieux ont dû lui donner ne l’a pas convaincu, et il me sourit en coin pour me faire comprendre qu’il n’est pas dupe.

— J’ai dû poser dix points de suture sur votre arcade et plâtrer votre nez. Vous devrez garder le plâtre pendant quinze jours. Pour le reste, rien de cassé, sacrés bleus et contusions diverses, mais avec des analgésiques, cela devrait aller. Je vous prescris du Dafalgan 1000 – toutes les quatre heures, pas plus de quatre par jour –, de la pommade d’Arnican – vous pouvez en badigeonner les zones douloureuses –, les points tomberont tous seuls, mais il faut changer le pansement et nettoyer la plaie une fois par jour, et, enfin, pour le plâtre, vous ferez changer la bande qui le tient dans une semaine, et on l’enlèvera dans deux.

Débit monocorde et ponctuation à peine marquée. De l’information brute, genre AFP. Professionnel.

— Des questions ?

— Je peux sortir ?

— Demain matin. Période d’observation de rigueur. Le repas arrive dans une petite heure. Bonne journée. Je repasse vous voir ce soir.

Il part. J’essaie d’attraper le miroir posé sur ma table de nuit sans y parvenir. Chihab le fait pour moi et approche la glace de mon visage. Je découvre ma gueule et quoi ? Qu’est-ce qu’elle a ma gueule ? L’homme invisible, effectivement. Après un combat de catch qu’il aurait perdu.

— Merci. Mes fringues doivent être dans le placard, je suppose. Tu peux me les passer, s’il le plaît ?

— Mais, le docteur vient de vous...

— Il n’y a rien de cassé, c’est le principal. Tu es en voiture ?

— Ouais.

— Tu m’arrêteras à la pharmacie. Allez, *come back* au trente-six, on a du taf.

XVI

Faisant fi de la posologie suggérée par le Dr Lapoutrelle, j'ai gobé deux Dafalgan d'une traite parce que j'ai vachement mal (champ lexical bovin) et surtout parce que je ne veux pas le montrer. Tandis que nous traversons la Seine sur le Pont-Neuf, j'ai une illumination soubiresque en regardant Anissa Chihab qui regarde, elle, dans son rétroviseur. Je lui en fais part. Elle réfléchit quelques secondes, passe la première, car le feu vient de passer au vert, puis dit :

— Ça marche !

Elle se gare dans la cour intérieure pavée de la maison pointue chère à Léo Malet, et chaque soubresaut me lance des poignards dans le bas du dos. La montée des marches jusqu'à mon bureau n'est guère plus agréable. J'ai l'impression d'être un papy qui entre dans la chambre de sa maison de retraite. Trois collègues me gratifient d'une petite tape sur l'épaule, geste d'amitié qui me fait l'effet d'un jab de Mike Tyson. Je grimace plus que je ne souris. Patricia Haubert, des stups, une jolie blonde que je me suis promis de draguer quand mon métier m'en laissera le temps (ou nous réunira sur une affaire commune), a un geste de recul quand elle me croise dans l'escalier.

— Kuhn ? C'est toi ?

— Je confirme.

— Ben, ils t'ont pas loupé, ces enfoirés ! commente-t-elle.

— Tu aurais vu ce que je leur ai mis !

— T'as dit merci au lieutenant, j'espère ? dit-elle en lançant un clin d'œil à Chihab sans chercher à le cacher.

Je vois que l'histoire a déjà fait le tour du bâtiment. Et moi qui espérais la remettre à ma sauce. Juste changer quelques détails...

— Comme quoi, on a toujours besoin d'un plus féminin que soi !

— Merci, La Fontaine.

— Plus sérieux, si j'ai besoin t'aider sur cette affaire, t'hésites pas. Pas de cadeaux pour les bâtards qui touchent aux collègues.

Langage châtié que n'aurait pas renié l'auteur des fables.

— Je te remercie, Patricia. On prend un verre un de ces soirs ?

— Euh..., dit-elle, surprise, quand tu ressembleras de nouveau à un être humain, pourquoi pas ?

— C'est noté. Je te laisse, j'ai du boulot.

C'est avec le sourire que j'entre dans mon bureau. Le commandant Troyat et tout le groupe sont là, à l'exception de Letellier qui planque devant Le Relax. Michel Bastien, qui nous a suivis depuis l'hôpital, se joint à nous.

— Patron, cool de vous revoir si vite, dit Lefort.

— Oui, c'est bien, ajoute N'Guyen.

— Ben, t'as morflé ! dit Bernard avec une franchise qui l'honore.

— Merci, les gars, et, je tiens à le dire devant vous tous, merci au lieutenant stagiaire Chihab. C'est grâce à elle que je suis là. Par conséquent, elle intègre l'équipe dès aujourd'hui. Finie la période d'essai. Michel, c'est OK pour toi ? On enlève « stagiaire » ?

— T'es marrant ! Je te rappelle que c'est moi qui...

— Tu es OK, donc ! Tu penseras à faire le nécessaire administrativement, je dis sans savoir vraiment si c'est possible. Anissa, bienvenue !

— Merci, dit-elle en baissant la tête, gênée.

— Eh ! Faut payer le coup ! lance Lefort.

Je nuance :

— On finit cette affaire et faudra payer le coup, en effet. Mais plus tard... À propos de notre affaire, justement... Asseyez-vous...

Intrigués, ils s'installent. Je prends place dans mon super fauteuil (dossier inclinable et assise montée sur amortisseur) avec un plaisir non dissimulé.

— Alors ? demande Michel.

— Alors, voilà : Marko Smolić est sûrement pour quelque chose dans, ne jouons pas sur les mots, la tentative d'assassinat à laquelle je viens d'échapper. Il y a toutes les chances que les deux molosses qui me sont tombés dessus aient été envoyés sur son ordre. D'ailleurs, comme par hasard, il disparaît et ne pointe plus son nez dans le troquet qu'il fréquente pourtant quotidiennement. Coïncidence ? Je n'y crois pas. Conclusion, ce mec est notre priorité absolue.

— Toutes les poufs qu'on a interrogées se font dessus quand on parle de lui. Ça va être auch de le retrouver sans un petit coup de pousse, dit Jérémy.

— Oui. D'où mon idée.

Je marque une petite pause pour entretenir le suspense, puis, d'une voix pédagogique, je demande :

— Que fait un berger si vous amenez vos moutons paître sur son pâturage ?

— C'est quoi, ça ? s'étonne Bastien. Une parabole biblique ?

— Il vient vous voir pour que vous partiez, propose N'Guyen.

— Bingo ! Un point pour Nicolas. Maintenant, que fait un proxo si vous mettez une fille sur son trottoir ?

— Là, ce n'est plus biblique, constate Michel.

— Il vient la voir pour qu'elle dégage ! lance Lefort.

— Ou pour qu'elle bosse pour lui, complète N'Guyen.

Je ne dis rien, j'attends qu'ils comprennent. Comme Alain n'est pas là, c'est un peu plus long que d'habitude. C'est le boss qui percute le premier :

— Si j'ai bien compris, ce n'est pas un mouton que tu veux mettre sur le trottoir, mais une chèvre ! Pas bête...

— Un point pour le commissaire divisionnaire Bastien qui égalise !

— On peut savoir à qui tu as pensé pour cette mission ?

C'est certain, je vais avoir droit à une levée de boucliers – un seul pour le coup, mais un grand. Je temporise. Laisse le temps à Bastien de trouver tout seul et d'admettre que c'est la seule solution possible. La connexion télépathique s'opère :

— Le lieutenant Chihab ! s'exclame-t-il. Tu n'es pas sérieux ! Cette gamine vient d'arriver et tu veux la grimer en pute, la poser sur un trottoir en attendant qu'un maquereau de la pire espèce, qui est capable de tuer pour maintenir son business à flot, vienne lui mettre le grappin dessus ? Désolé, Nils, mais c'est non !

— Elle est d'accord, j'affirme.

— Pardon ?

— J'ai exposé mon plan au lieutenant Chihab, et elle est d'accord. Elle est consciente des risques que comporte cette infiltration, mais elle s'est rangée à mes côtés en reconnaissant que c'était une occasion unique pour coincer Kosmo vite fait, n'est-ce pas, Anissa ?

— Oui, dit sobrement l'intéressée, qui, comme nous l'avions convenu dans la voiture, m'a laissé parler sans rien dire.

Michel fait une moue que je connais bien : il va accepter. C'est un bon flic, il est d'accord avec moi depuis le début, mais va se faire tirer l'oreille pour la forme. Et pour le danger que va immanquablement courir le lieutenant.

— Tu as toi-même reconnu que c'était une bonne idée. On manque de temps, Michel. Si nous étions moins pressés, on pourrait s'y prendre autrement, planquer le temps qu'il faut jusqu'à ce qu'il repointe le bout de son nez, mais là, on est charrette. Si on attend, on a toutes les chances que les protagonistes se volatilisent aux quatre coins de l'Europe.

— C'est trop risqué. Elle débute, merde !

— Ce ne sera pas la première fois qu'on monte un tel dispositif. On sait faire.

— Et pourquoi pas quelqu'un des Stups ? Ils ont l'habitude et...

— Et sont connus, archiconnus ! Impossible de faire illusion. Personne n'a jamais vu Anissa, elle est jeune, ça peut le faire. Ça va le faire. On renforce le dispositif, si tu veux.

C'est fait ! Michel Bastien réfléchit en me dévisageant, mais ses yeux ne me voient pas. Il va dire oui. Il va dire oui. Il va dire...

— Bon..., c'est oui.

Un petit sourire se dessine sur le visage d'Anissa. Pour ma part, je suis content qu'il ait fait le bon choix, mais j'essaie de rester impassible.

— Mais sécurité maximale ! Je ne veux aucun dérapage. Tu prends autant d'agents que tu veux, mais interdiction de perdre le contact visuel ne serait-ce qu'une seconde, c'est clair ?

— Très. On peut y aller ?

— Vous pouvez ! Ramenez cet enfoiré !

— Si mon père me voyait !... Je crois bien qu'il me tournerait une claque !

C'est vrai qu'elle fait une pute extra, la gamine. C'est la capitaine Gascoigne, des mœurs, qui s'est chargée de son déguisement : elle porte une minijupe en cuir noir qu'un producteur de films coquins qualifierait de « ras la touffe », des collants de la même couleur et des chaussures à talons, pas trop hauts pour déambuler avec aisance, pas trop bas pour galber avantageusement ses mollets. Le haut est décolleté, c'est un fait, et le soutien-gorge push-up (m'a-t-elle expliqué) rapproche généreusement ses deux seins, et... je tâche de ne pas trop baisser les yeux.

Je m'aperçois que, pour la première fois, Anissa Chihab est habillée en femme, elle que nous n'avions vue jusqu'alors qu'en jean-basket. Ça change, mais, curieusement, le résultat a je ne sais quoi de vulgaire. L'illusion sera parfaite. Gascoigne l'a briefée sommairement sur les pratiques et les tarifs qu'elle doit proposer : quarante euros la pipe, cent euros la passe. C'est un peu cher, mais Anissa est jeune, jolie et doit sortir du lot. Il faut qu'elle énerve. Il faut que Smolić soit prévenu assez vite par une de ses filles officielles.

N'Guyen s'est chargé de l'appareillage : un écouteur microscopique dans l'oreille gauche et un micro caché dans l'épaisse fourrure de son manteau. Il a pris soin d'en découdre la doublure pour y loger l'émetteur.

Le commandant Troyat nous a conseillé de tenter notre chance porte Dauphine, à partir de vingt-deux heures. La proximité du bois de Boulogne fait de cet immense rond-point – auquel on accède directement en sortant du périphérique – une plaque tournante de la prostitution parisienne.

Après avoir chargé une fille, le client n'a que quelques minutes de voiture à faire pour trouver un coin assez sombre dans la forêt, où il pourra s'adonner à son vice en toute sérénité. Anissa s'y rendra en métro, accompagné de Lefort qui se tiendra à distance respectable, car il n'est pas question qu'elle se fasse agresser avant d'être sur les lieux. Ce qui n'est pas à exclure : en début de soirée, les couloirs du métro se remplissent d'une faune pas toujours très catholique.

Sur place, j'ai mis le paquet. Quatre équipes. Garés avenue du Maréchal-Fayolle, derrière la fac d'économie, Letellier et moi : équipe une. Troyat et Gascoigne, équipe deux, planqueront boulevard de l'Amiral-Bruix. Sur le terrain, l'équipe trois, N'Guyen, flanqué du brigadier Nyssen, patrouillera à pied. Enfin, Lefort, équipe quatre, nous rejoindra en moto. Je lui ai demandé de garer son deux-roues près de la sortie de la station de RER avenue Foch, depuis laquelle Anissa viendra seule jusqu'à la place.

Il est vingt heures trente. Nous sommes sur le départ. Dans le minisac d'Anissa, je glisse un Glock 28, pistolet « subcompact » pour reprendre la description du constructeur. Au cas où...

Le dispositif est en place à vingt et une heures trente. Anissa ne devrait

plus tarder. Il y a déjà quelques professionnelles, et le ballet des clients commence à s'intensifier. Nous sommes samedi soir ; l'affluence devrait être au rendez-vous. Sur le terrain, Nicolas a pu repérer deux filles de la liste de mars 2010 qu'il a interrogées dernièrement. C'est plutôt bon signe.

— Équipe quatre, je lâche la chèvre à la sortie du RER. Elle prend le boulevard Lannes.

— Équipe trois, on l'a en visu, on suit.

— À toutes les équipes, je déclare ouverte l'opération Monsieur Seguin. Je veux un contact visuel permanent. Ouvrez les yeux. Anissa ? Tu te sens bien ?

— Impeccable, Patron. Il fait un peu froid, mais ça va aller. J'arrive sur la place.

Je sens un peu de stress dans sa voix, mais je ne lui dis rien. C'est plutôt une bonne chose. Le stress permet d'être constamment sur ses gardes, d'appréhender au mieux son environnement. Dans ce genre de dispo, souvent, les décisions doivent être prises en moins d'une seconde sous peine de voir s'annihiler des mois de planque et de préparation. Autant être prêt !

Une minute plus tard, la « prostituée » Chihab apparaît dans mon champ de vision. Je lui ai demandé de se placer sur le terre-plein central, dans la direction diamétralement opposée à celle où sont groupées les autres filles. Pas de provocations inutiles. Pas tout de suite.

Le premier client ne se fait pas attendre. Un Espace bordeaux, qui vient de faire le tour du giratoire, ralentit à la hauteur du lieutenant, puis s'arrête trois mètres plus loin. Comme convenu (pour que l'opération soit un succès, il faut jouer le jeu et donner le change en montant avec les énervés de la braguette), Anissa s'approche. À travers les jumelles, j'assiste à la transaction. J'ai l'image et le son :

— C'est combien ?

— Quarante la pipe, cent la passe, dit Chihab sans chichi.

— C'est cher. Là-bas, c'est trente ! proteste le conducteur.

— Ben, va là-bas, connard !

Elle s'éloigne. La voiture recule. De nouveau, elle se penche à la vitre côté conducteur.

— C'est bon pour trente-cinq ? tente l'homme.

Dans le micro, j'exhorte Anissa à l'envoyer balader. Elle ne se le fait pas dire deux fois :

— Et puis j'avale aussi ? Et c'est moi qui te les donne, les trente-cinq euros ? Dégage ! De toute façon, j'aime pas ta gueule de pervers radin.

Elle tape du pied sur la portière de l'Espace.

— Sale pute ! lance le conducteur éconduit en démarrant.

— Pute, oui ! Mais sale, non ! Gros nase, répond Chihab qui joue son rôle à fond.

Elle revient sur le trottoir.

— Patron ?

— Oui ?

— J'en ai pas trop fait ? s'inquiète-t-elle.

— Tu étais parfaite. On attend le prochain en espérant qu'il tienne moins serrés les cordons de sa bourse.

— De ses bourses, ose-t-elle.

C'est amusant, mais je ne ris pas.

— Reste concentrée ! je lui ordonne.

— OK, Patron. Désolée.

Nous n'avons pas à attendre longtemps. Moins de dix minutes plus tard, un deuxième monospace Renault gris anthracite (à croire qu'on n'a jamais été aussi bien dans l'Espace pour batifoler) s'arrête à la hauteur du lieutenant. Sa vitre côté passager se baisse.

— C'est combien ?

— Quarante la pipe, cent la passe, récite Chihab.

— OK pour une pipe. On va où ?

— Dans le bois. Je te montrerai.

Elle fait le tour du monospace et s'assied côté passager.

— À toutes les équipes. La chèvre bouge. Je répète : la chèvre bouge. Équipe quatre, tu suis, on est derrière. Équipe deux et trois, vous restez sur place.

Je mets le contact et démarre.

Nous enjambons le périphérique, puis tournons à gauche juste après, dans l'allée des Poteaux. Droite dans la route des Lacs, puis gauche dans celle de l'Étoile. Nous ne sommes pas seuls. Il y a de l'agitation dans le bois à cette heure. Alain, assis à mes côtés, observe les voitures garées sur le bord de la route en secouant la tête d'un air navré.

— Et dire que je viens faire du roller avec mes enfants ici même, soupire-t-il.

Je ne commente pas, reste concentré sur la voiture devant moi. Ne pas la perdre, surtout. Nous roulons encore un peu, très lentement.

Feux stop, taches rouges et baveuses dans la nuit. L'Espace s'arrête et se range. Chihab a bien choisi ; l'endroit est curieusement désert. En une fraction de seconde, Lefort a rejoint le monospace Renault. Il tapote sur la vitre en présentant sa carte de police. Le conducteur fait mine d'ouvrir sa portière. Lefort lui intime de ne rien en faire, comme il l'a appris à l'École de police. Je ne l'entends pas, mais je sais qu'il lui demande de descendre sa glace et de rester assis dans son véhicule. Je me gare derrière, et nous les rejoignons.

C'est un homme d'une cinquantaine d'années qui n'a pas l'air à l'aise.

— Bonsoir, monsieur, commissaire Kuhn. Pouvez-vous me présenter vos papiers d'identité, s'il vous plaît ?

— Je... Qu'est-ce que j'ai fait ? dit-il en bataillant pour sortir son permis de conduire de son portefeuille.

— Tttt. Marié ?

— Euh..., oui...

Je prends son permis.

— Monsieur Razon. Des enfants ?

— Oui..., deux...

— Quel âge ?

— J'ai cinquante et un ans.

— Non. Vos enfants. Quel âge ont vos enfants ?

— Mon fils a quinze ans, et ma fille, douze, répond-il, de plus en plus mal à l'aise.

Je fais semblant de m'intéresser aux informations portées sur son permis, alors que je n'en ai strictement rien à faire.

— Madame sait que vous êtes un adepte des promenades nocturnes dans le bois de Boulogne ?

— Euh..., non...

— Je suppose que vous n'avez pas particulièrement envie qu'elle l'apprenne ?

— Non..., non...

Je lui rends son bout de carton rose.

— Bien. Ça va donc rester entre nous. Vous allez rentrer chez vous embrasser vos enfants. Au passage, vous achèterez des fleurs à votre épouse...

— À cette heure-ci, je...

— Allez voir à Rungis, ils ouvrent tôt ! Mais avant, vous allez me rendre un service. Dans dix minutes, vous raccompagnerez le lieutenant Chihab là où vous l'avez trouvée. Évidemment, nous vous suivrons. Ai-je été clair ?

— Oui..., oui...

— Très bien. Remontez dans votre voiture et attendez mon signal pour repartir.

En deux heures, nous recommençons le même manège plusieurs fois et renvoyons dans leur foyer, la queue entre les jambes, une demi-douzaine de pères de famille après les avoir vertement sermonnés. Ils réfléchiront à deux fois avant de revenir. Sentiment de bien faire : c'est un peu simpliste, mais, après tout, pas de client, pas de prostitution !

Il est minuit sept quand le lieutenant Chihab reçoit enfin la visite d'une collègue de travail. C'est une grande fille, pas très jolie, qui semble se moquer éperdument du froid puisqu'elle a ouvert son manteau et exhibe ses deux énormes seins comprimés dans un soutien-gorge noir très transparent. Ses cheveux sont noués de façon grossière sur le dessus de sa tête, formant un drôle de palmier ébouriffé. On comprend qu'elle n'a pas pris la peine de se recoiffer entre deux passes.

— Eh, toi ! interpelle-t-elle le lieutenant.

Chihab ne répond pas et s'éloigne de quelques mètres.

— Eh ! Pétasse ! Qu'est-ce tu fous là ? Oh ! J'te parle, sale pute !

— Je bosse. Dégage !

— C'est toi qui dégages ! C'est une propriété privée ici ! Tu remballes tes deux petits nichons et tu vas sucer des bites ailleurs.

J'attrape mon micro :

— Équipe trois, rapprochez-vous de la chèvre. Il se peut qu'elle ait des problèmes d'ici peu. Vous n'intervenez que sur mon ordre.

— Reçu, équipe une. On avance.

— Patron, je fais quoi ? me demande Chihab.

— On est en couverture, essaye de t'en débarrasser. Si ça tourne au vinaigre, on intervient.

Je vois N'Guyen et le brigadier Nyssen quitter le parking du pavillon Dauphine, où ils s'étaient planqués, pour se déplacer en direction de Chihab.

— Maintenant, tu vas dégager, morveuse !

La grande pute vient de bousculer Anissa, qui tente de prendre ses distances. Mais l'autre, prête à en découdre, lui fond à nouveau dessus, lève le poing pour la frapper. La réaction est immédiate, et je connais cette parade. Anissa laisse tomber son sac au sol, puis, sur *shomenuchi* (étymologiquement et en japonais dans le texte : « frappe de face, de la main ») elle répond par *kote gaeshi* (« de poignet et contre-attaque »). Je ne l'ai jamais vu faire en jupe et talons hauts, mais le résultat est aussi efficace que sur un tatami. La clé sur son poignet arrache à la fille un cri de douleur.

— Je bosse ! Tu rejoins tes pétasses de copines et tu me laisses tauffer. T'as compris ?

— Oui..., oui...

Le lieutenant desserre son étreinte et laisse filer son assaillante qui repart en l'insultant et, mieux, en la menaçant :

— Tu vas voir, petite salope ! Tu vas voir que tu vas bouger de ce trottoir. Tu vas voir, petite pute !

— Vous avez entendu, Patron ?

— J'ai entendu.

— Je devrais recevoir de la visite très prochainement !

— Tu décroches.

— Tout de suite ?

— Oui. Il ne viendra pas ce soir. Il faut que l'information lui parvienne. Et on peut comprendre que tu veuilles te déplacer après cette altercation. Ta fuite n'aura rien de louche. Tu repars en direction du métro, on t'y récupère.

— D'accord.

— Au fait, tu m'as caché que tu pratiquais l'aïkido !

— Vous ne savez pas encore tout sur moi !

— Quel dan ?

— Deuxième *kyu* seulement. Vous vous y connaissez ?

— Un peu. Un peu.

Et, mettant à mal l'un de mes principes (mais ne sont-ils pas faits pour ça ?), j'ajoute :

— Bon boulot, lieutenant Chihab. Bon boulot. On reprend demain. Même

lieu, même heure.

XVII

Il fait plus froid qu'hier. Anissa a opté pour un épais tee-shirt à manches longues. Le décolleté en pâtit, mais, une fois le manteau fermé, cela ne se voit pas. Le programme de la soirée à venir est le même que celui d'hier : même horaire, même lieu, même emplacement. Il faut juste espérer que Smolić ait été prévenu et qu'il se soit décidé à sortir de son trou pour remettre de l'ordre dans les rangs.

Le lieutenant n'est pas en place depuis quinze minutes que le commandant Troyat m'informe :

— Équipe deux, Audi TT cabriolet grise qui vient de passer devant nous. C'est Smolić. Il est seul au volant. Contact dans moins de dix secondes avec la chèvre.

— Reçu. Équipe trois, vous avancez doucement. Équipe quatre, tu restes où tu es. Équipe deux, vous bloquez la voiture par-derrière, on la bloque par-devant. On attend qu'il soit sorti de la voiture pour intervenir. Pas de gaffe, il est sûrement armé. Anissa, tu es prête ?

— Parée, Patron.

— Tu ne tentes rien, tu te débrouilles juste pour le faire sortir de sa voiture. On s'occupe du reste.

— Très bien, Patron.

Kosmo traverse la place sans se soucier de la circulation, préférant la corde à l'arc de cercle. Coups de klaxon qu'il ignore pour venir piler devant Anissa. Merde ! Le gars a décidé de la jouer gros bras, sans finesse.

— À toutes les équipes ! Go ! Ça va aller très vite !

Dans mon oreille, j'entends le proxo annoncer le programme tandis qu'il sort de sa voiture :

— Salut, ma jolie ! Tu venais faire chier avec ta petit cul et ta belle gueule ? Ici, c'est chez moi ! Ta gueule, je vais l'arranger et tu pourras plus jamais monter un client sauf si elle est aveugle...

— Anissa, cours !

Le lieutenant part en courant, et Smolić lui emboîte le pas, la rattrape et, d'une violente poussée dans le dos, la jette au sol. Anissa se retourne sur le dos pour faire face à son agresseur. Elle essaie de se relever, mais le Serbe est déjà à genoux sur elle. Ce mec est un fou : en pleine rue, en plein jour (les puissants réverbères qui éclairent la place font oublier l'absence du soleil), il a décidé de jouer au chirurgien esthétique et de rectifier le joli visage de Chihab à grands coups de poing.

— Police, gueule N'Guyen qui arrive en courant.

Surpris, Marko Smolić lève le nez dans sa direction. Puis regarde à nouveau Chihab et, l'espace d'un instant, je comprends qu'il comprend qu'elle est de la maison. Anissa en profite pour lui asséner un violent coup de

sac à main, lesté par le Glock 28. Il bascule en arrière. Troyat et Gascoigne sont là. Ils le retournent et lui passent les pinces.

Contrairement à ce que je pensais, il n'est pas armé.

C'est évident : Marko Smolić n'est pas le genre de gars à s'étaler pour un Carambar.

Le mac est trapu : pas grand, mais très musclé. Son visage est marqué, « buriné », dirait-on dans la rade de Brest. Néanmoins, je doute que les embruns de l'Atlantique Nord soient responsables de sa peau ridée et parcheminée. Une large estafilade court depuis son arcade gauche jusqu'à l'angle de sa mâchoire mangée par une barbe de trois jours. Les tatouages qui couvrent ses mains remontent sur ses avant-bras avant de disparaître sous les manches de son tee-shirt. Ils forment un motif complexe sur lequel s'entrelacent et s'imbriquent des poignards, des serpents, des têtes de mort, des croix et des caractères cyrilliques. Sur chaque coude, il y a une étoile aux branches noires et blanches. Une pyramide abrite un œil grand ouvert sur son poignet gauche. Sans m'avancer, je subodore que ces tatouages racontent une histoire. Une bande dessinée façonnée au cours de ses multiples passages en prison.

Nous l'interrogeons depuis six heures déjà et, pour l'instant, sa défense est assez primitive, mais assez efficace : celle de la carpe ou de la pierre tombale. Lefort, qui est aux manettes depuis une grosse heure, se tourne vers moi, et je comprends qu'il en a marre. Je décide de prendre le relais et répète pour la énième fois les mêmes questions :

— Nom ?

— Smolić.

— Prénom ?

— Marko Milenko Dragomir.

— Kosmo, c'est toi ?

— Je sais pas.

— Profession ?

— Je suis garage.

— On dit « garagiste », tête de nœud ! l'invective Jérémy. Je te l'ai dit cent fois !

Je lui jette un regard noir. Je n'aime pas être interrompu quand je suis à la barre. Même quand il s'agit d'écouter encore et toujours les mêmes âneries.

— Où tu travailles ? je reprends.

— Je travaille chez cousin Javor, à Bagneux.

— Moi, je sais que c'est faux. Tu es proxénète.

— Je sais pas proxénète. Je suis garage.

— Danica Türk, tu connais ?

— Non.

- Darja Ivanek, tu connais ?
- Non.
- Pourquoi tu as tenté de frapper le lieutenant Chihab ?
- Pas fait exprès. Trompé. Je croyais quelqu'un d'autre.
- Une de tes filles ?
- Comprends pas. Je suis garage.

Il me fatigue. Il débite inlassablement les mêmes réponses d'un ton neutre, et son corps ne trahit aucune émotion. Nous n'avons aucun moyen de pression. Les conséquences de l'agression d'Anissa ne lui font pas peur, il en a vu d'autres.

— Danica Türk nous a parlé de toi, et toi, tu affirmes ne pas la connaître ? Comment tu expliques ça ?

Le léger sourire qui balaye ses lèvres l'espace d'une seconde ne trompe pas. Mon bluff était trop grossier et, en bon joueur de poker, cela l'amuse.

— Je connais pas fille. Je suis garage à Bagneux. Appelle Javor.

Alain et Anissa ont rendu visite à Javor Gashi dès le début de la garde à vue. Il tient un petit garage à Bagneux qui a l'air réglo. Il a bien évidemment confirmé que son cousin Marko travaillait dans son établissement. A fourni des feuilles de paye manuscrites à son nom. En revanche, il n'a pas pu produire l'autorisation obligatoire pour tout ressortissant monténégrin souhaitant exercer un travail en France.

— Patron ?

Je me retourne. N'Guyen vient d'entrer dans le grand bureau commun.

— Patron, je peux vous parler ?

— Bouge pas, je reviens ! je lance, ironique, à Smolić qui est menotté sur la chaise, elle-même fixée au sol.

Je sors dans le couloir.

— Oui ?

— Son titre de séjour est périmé depuis vingt mois.

— Sûr ?

— Sûr. J'ai un peu galéré pour dégotter l'info en pleine nuit. Tout le monde dort à la préfecture d'Agen.

— Agen ?

— C'est là-bas qu'on lui a délivré sa carte de séjour temporaire mention visiteur.

Voilà le levier que j'attendais.

— Merci, Nicolas. Bon boulot.

— Désolé pour l'attente, Patron. Cela aurait été plus rapide par d'autres moyens, mais je n'ai pas osé... Enfin...

— C'est parfait, Nicolas, tu as bien fait de ne pas pirater les serveurs de la préfecture du Lot-et-Garonne ! je le taquine.

— Oh ! proteste-t-il en surjouant l'indignation.

Je reviens face au Monténégrin. Plus déterminé que jamais.

— On a un problème, Marko.

Je marque une courte pause pour observer les réactions du proxo. Comme elles sont inexistantes, j'enchaîne :

— Tu n'as pas le droit de travailler en France, Marko.

— Ah ? Je sais pas, feint-il de s'étonner.

— Mais ce n'est pas le plus embêtant. Le plus embêtant..., tu veux savoir ce que c'est ?

Il hausse les épaules. Il s'en fout complètement. Je réalise subitement qu'il sait ce que je vais dire.

— Le plus embêtant, c'est que tu n'as pas le droit d'être en France, Marko.

— Ah ? Je sais pas. Je suis garage. À...

— ... Bagneux. On sait. Pas de titre de séjour égale reconduite à la frontière, *amigo*, tu le sais, ça aussi.

— Je sais pas. Je suis garage.

Un éclat impertinent fait briller ses yeux. Ma menace ne lui fait ni chaud ni froid. Un petit aller-retour au bled aux frais de l'Administration française lui ferait presque plaisir.

Marko est resté dans nos locaux vingt-quatre heures. Vingt-quatre heures pendant lesquelles il nous a répété *ad nauseam* : « Je sais pas. Je suis garage. À Bagneux. » J'ai essayé de glaner une prolongation de sa garde à vue auprès de Limousin, qui ne me l'a pas accordée sous prétexte que je n'avais rien contre lui à part une dent, ce qui ne pesait pas lourd juridiquement parlant. Dentiste et policier, pas le même métier !

Résultat des courses : Marko Smolić nous a quittés avec la banane pour le CRA[17] de l'avenue de l'École-de-Joinville dans le XII^e arrondissement. Au grand dam d'Obélix ! Dans quarante-huit heures tout au plus, il atterrira à l'aéroport de Tivat, au Monténégro. Dans moins d'une semaine, il sera revenu à Paris pour relever les compteurs.

La tension de l'interrogatoire m'a mis les nerfs en boule. J'enrage, je peste, je bisque, je fume, je bouillonne, et le crayon à papier que j'ai dans les mains en a fait les frais : il est en quatre morceaux.

Celui qui a envoyé deux bourrins pour m'initier à la chute libre m'a glissé entre les doigts comme une poire trop mûre.

Alain entre alors dans mon bureau.

— Il s'en sort bien.

— À qui le dis-tu !

— Que fait-on maintenant ? me demande-t-il.

— Pff. Je t'avoue que je n'en sais trop rien... Smolić était une piste sérieuse, mais peut-être ai-je mal négocié le coup ? On aurait dû le suivre, lui laisser reprendre son calme, de la confiance. Le laisser faire une erreur.

— Nous n'avions pas le temps. Nous ne l'avons toujours pas. Il sera de retour très vite dans la capitale et va faire le ménage de fond en comble.

Toutes les filles vont disparaître.

— J'en ai bien peur, oui.

— C'est pour cela que j'ai une idée à proposer, souffle le commandant.

— Dis toujours.

— Milanković.

— Le dealer ?

— Oui. Danica Türk et Darja Ivanek étaient droguées. Bogdan Milanković est bosniaque, mais parle le serbe, tout comme Marko Smolić. Peut-être était-il le fournisseur attitré, l'argent ne quittant pas ainsi la « famille des Balkans » ? Bien sûr, c'est une hypothèse, mais...

Je gicle de ma chaise, et l'accélération me fait mal au nez.

— Excellente hypothèse ! Viens ! On va discuter avec Bogdan !

— Il est vingt-trois heures... Je doute que nous soyons autorisés à entrer à cette heure-ci.

— Tu as raison. Je n'ai pas vu le temps passer, mais, subitement, je ressens une grosse fatigue. Cette nuit blanche m'a cassé ! Nous irons demain, à la première heure. Je passe te prendre chez toi !

— En scooter ? dit le commandant, apeuré.

Je laisse mon engin boulevard Arago, car, j'ai beau être de la police, je n'ai pas de passe-droit : le stationnement est formellement interdit à proximité de l'entrée de la maison d'arrêt, rue de la Santé.

Le visage d'Alain (grand scooterphobe devant l'Éternel, surtout quand je suis au guidon) a pris une teinte verdâtre assez amusante, comme un Schtroumpf qui aurait une jaunisse. Nous rejoignons à pied l'impressionnant portail en métal bleu derrière lequel ont croupi quelques prisonniers célèbres, de Guillaume Apollinaire à Bernard Tapie. À droite, un aquarium où barbote le planton – sans « c » – chargé de l'accueil des visiteurs. Je m'approche de l'hygiaphone :

— Bonjour. Commissaire Kuhn, police judiciaire, brigade criminelle, et le commandant Letellier. Nous aimerions nous entretenir avec le détenu Bogdan Milanković.

Je pose dans le tiroir devant moi ma carte de police et le permis de communiquer que nous a transmis le juge d'application des peines avant de venir. Le tiroir disparaît en un éclair, langue métallique d'un caméléon affamé. Le gardien compulse avec sérieux les pièces que je lui ai fournies : je comprends qu'il cherche à faire coïncider la photo avec mon visage, ce qui ne doit pas être chose aisée avec mon masque de bandes et de plâtre. Après une grosse minute, il se décide enfin :

— Je vous ouvre. La porte est derrière vous.

Ce n'est pas la première fois que je viens ; pourtant, comme à chacune de mes visites, j'ai un petit pincement après avoir franchi les portes. C'est bête,

mais, derrière les murs épais, je sens ma liberté en prendre un coup. Et Dieu sait que j'y tiens !

Un homme vient à notre rencontre alors que nous traversons la cour pour rejoindre le bloc A. Il tique en m'apercevant et se tourne vers Letellier à qui il tend la main.

— Commissaire Kuhn ? Dimitri Legendre, directeur de la maison d'arrêt. Je crois savoir que vous êtes celui qui a arrêté Bogdan Milanković...

Alain, gêné, serre la main de ce grand bonhomme sec aux cheveux gris taillés en brosse.

— Je suis le commandant Letellier, dit-il. Voici le commissaire Kuhn.

— Ah ? s'étonne Legendre en se tournant vers moi. Pardon, commissaire.

Il me tend la main.

— Mille excuses... Je ne vous ai pas reconnu, ment-il (nous ne nous connaissons pas). Donc, vous voulez voir Milanković, c'est ça ?

— Exact.

— Puis-je connaître la raison de cet interrogatoire ?

J'hésite quelques secondes avant de lui offrir le minimum syndical :

— Affaire criminelle en cours. Milanković y est peut-être lié.

— Je ne peux pas en savoir plus ? me demande-t-il franchement.

— Non, je réponds franchement.

— Bien. C'est un détenu dangereux qui bénéficie d'un traitement particulier : il est actuellement dans une cellule d'isolement et ne sort pas dans la cour avec les autres prisonniers.

— Je m'en doute. Son arrestation a coûté quinze jours d'hôpital à l'un des membres de mon équipe !

— Mmm. Je pense que le mieux est de le voir dans sa cellule. Je vais vous y conduire et demander à ce qu'on le menotte.

— Très bien. Nous vous suivons.

Nous franchissons deux sas aux lourdes grilles d'acier avant d'arriver au couloir qui donne accès aux cellules. Le silence a quelque chose d'oppressant. Nos pas résonnent, car le son, lui non plus, ne parvient pas à s'échapper et revient à nos oreilles comme un boomerang.

— La cellule de Milanković est au troisième, dit Legendre en s'engageant dans l'escalier grillagé. Vous parlez serbe ?

— Pardon ?

— J'espère que vous parlez serbe, parce que, je vous préviens, Milanković ne parle pas un mot de français. Il comprend grossièrement ce qu'on lui dit, mais il est incapable de répondre. Il a trois mots de vocabulaire français : « non », « enculé » et « cigarette ».

Fâcheux contretemps que je n'avais pas anticipé.

— Non. Ni mon collègue ni moi ne parlons le serbe. Je n'y avais pas pensé.

— J'ai peut-être une solution. Le détenu responsable de la bibliothèque est d'origine croate, je crois. Il est assez érudit et passe ses journées à lire. Peut-être a-t-il quelques notions de serbe ? Tenez ! La cellule de Milanković est au

bout du couloir, c'est la cent quatorze. Attendez-moi devant, je reviens.

En petites foulées, il redescend l'escalier, nous laissant seuls. Tranquillement, nous avançons dans ce sinistre corridor. Des bruissements derrière les lourdes portes vertes aux écrous démesurés : ici, des gens vivent. Rongent leur frein plutôt. Purgent. Payent leur dû à la société.

— Comment comptes-tu t'y prendre ? me demande Letellier qui, comme chaque fois que nous ne sommes que tous les deux, use du tutoiement.

— Pour Milanković ? Je ne sais pas trop.

— Si ça peut t'aider, j'ai fait une gamme[18] sur lui.

— Envoie.

— Il semblerait qu'il ait de la famille à Banja Luka, la capitale de la République serbe de Bosnie. Nicolas a pu tracer des versements d'argent qu'il faisait à intervalles réguliers en direction de la Bosnie-Herzégovine, dont l'unique bénéficiaire était une femme du nom de Alisa Ilić. Quarante-deux ans, deux enfants à charge de seize et dix-neuf ans. Tout porte à croire qu'il s'agit de son épouse et de ses deux fils, mais, hélas, nous n'avons aucune certitude.

— Ça pourrait servir, qui sait ? La partie n'est pas gagnée, c'est clair. Milanković doit être serein, son cas n'est pas encore fixé, mais il doit attendre l'extradition. Plus ça traîne...

— Messieurs ! J'ai votre homme !

Je sursaute et me retourne. Le directeur est accompagné d'un petit homme râblé, avec une grosse moustache, qui ressemble à une compression de José Bové par César.

— Je vous présente Cesare Acampora. Vous avez de la chance, il parle serbe !

Bogdan Milanković n'est pas content de me voir. Dès que je suis entré dans sa cellule, il m'a reconnu malgré mon déguisement. Ses yeux indiquent clairement que je lui gâche sa journée. Il est assis sur son lit et ne peut pas se lever, ses mains ayant été entravées au montant. Après nous avoir donné les consignes de sécurité élémentaires pour ce type de visite (elles ressemblent beaucoup à celles écrites sur les cages des grands fauves : ne pas s'approcher, ne rien lui donner...), le directeur nous a enfermés. À quatre dans un si petit espace, j'ai l'impression que nous n'aurons pas assez d'oxygène pour bavarder jusqu'au bout de la nuit. Une chance, je n'en ai aucune envie.

— Salut, Bogdan ! Bien installé ?

Le petit Croate au nom italien traduit spontanément.

— *Јеби Дирти полицајац.*

— Il dit que...

Le bibliothécaire hésite. M'est avis que Bogdan ne vient pas de s'enquérir poliment de mon état de santé.

— Cesare, c'est ça ?

— Oui.

— C'est italien, ça ?

— Oui. Mon père était italien.

— Et tu parles serbe ?

— Je parle six langues ! s'enthousiasme-t-il. Le serbe, ma langue maternelle, le croate qui, à l'exception de quelques différences minimes, est la même langue, l'italien, l'espagnol, le français et bien sûr l'anglais. J'ai tout appris en prison.

Je laisse échapper un sifflement d'admiration.

— Impressionnant, n'est-ce pas, Alain ? Bien, je vais te demander un truc, Cesare.

— Oui ?

— Traduis littéralement. Quoi qu'il dise, les insultes aussi. Tu peux faire ça ?

Il hoche la tête en signe d'assentiment.

— Je te remercie. Vas-y.

— Alors, il a dit qu'il vous emmerde, sale flic.

— Mmm. Demande-lui s'il connaît Marko Smolić.

Nelson Monfort s'exécute, mais c'est inutile. J'ai vu que ce nom n'était pas étranger à mon hôte. Une expression sur son visage aussi révélatrice qu'une phrase sujet-verbe-complément.

— *Нема...* Enculé...

— Il dit non. Le deuxième mot, c'est du français.

— C'est curieux parce que Smolić, lui, il te connaît. Il te connaît tellement bien qu'il a décidé de nous parler de toi. Il sait que tu vas manger cher, alors, il s'est dit qu'un peu plus ou un peu moins...

Traduction. Bogdan ne dit rien.

— On sait que tu fournissais en came toutes ses filles, et Marko s'est cru obligé de nous dire que c'est toi qui as buté Darja Ivanek. Parce qu'elle te devait un sacré paquet de blé. Si on ajoute ça à ton palmarès actuel, ce n'est pas demain la veille que tu reverras la lumière du jour, en France comme en Bosnie-Herzégovine !

Cesare commence à traduire, s'arrête au milieu de sa phrase.

— « Demain la veille », je peux changer ?

— Bien sûr. Garde le sens, c'est tout.

Il s'exécute. Aucune réaction.

— Moi, je sais que ce n'est pas toi qui l'as refroidie, la gamine. Mais, bon, tu ne peux pas le prouver, hein ? Alors, voilà ce que je te propose : tu me dis ce que tu sais à propos du business de Smolić, et je toucherai deux mots au juge qui s'occupe de ton dossier. Qui sait ? Tu pourrais peut-être être jugé en Bosnie. Qu'est-ce que tu en dis ? Mais il faut m'aider... Donnant-donnant.

— *Smolić, to je kopile. Kao umu cu.*

Il ponctue sa phrase en tendant son majeur droit indépendamment des

autres doigts de sa main droite.

— Il dit que Smolić est un chien et....

— Et moi aussi. J'ai compris. Tu connais Darja Ivanek ?

— *Нема.*

— Danica Türk ?

— *Нема.*

— Alisa Ilić ?

Une grimace déforme son visage déjà laid. C5, touché ! Il tient à sa femme. Je dois m'engouffrer dans cette brèche. Ma tronche atypique de boxeur raté a des chances de donner du poids au numéro d'acteur que je m'apprête à interpréter. Quitte ou double. Je débute piano :

— Il existe une collaboration assez étroite entre les polices françaises et bosniaques...

Je me lève d'un bond, attrape Bogdan par le revers de son uniforme et viens plaquer mon front contre le sien. Cesare, surpris, a un petit mouvement de recul, mais il continue pourtant d'assurer la VO.

— Tu parles ou je pourrais ta famille, fais-moi confiance ! Non seulement tu ne reverras plus jamais tes mômes, mais je vais leur faire vivre un enfer. Tout l'argent que tu envoies, je vais faire main basse dessus. Ils vont finir dans la rue à quémander une pièce pour manger, quand ils ne seront pas obligés de faire les poubelles pour ne pas crever la dalle comme des chiens ! Et ça, je m'arrangerai pour que tu le saches derrière tes barreaux à la con ! Balance, Bogdan ! Dis-moi ce que tu sais sur Smolić !

Je le pousse en arrière. Il ne tombe pas, retenu par ses menottes, mais son crâne vient taper sans force le mur derrière lui. Il se redresse et, durant dix secondes, me jauge du regard. Je sais que, plantés au milieu des trous blancs de mes pansements, mes yeux doivent briller d'un éclat noir et froid.

— *Ти додир моја сунруга, И'лл килл иоу.*

— Il dit : « Tu touches à ma femme, je te tue ! »

— Et comment tu fais ça, Bogdan ? Personne ne s'évade de la Santé ! Guy Georges a essayé et s'est cassé les dents ! Je vais m'assurer que tu y moisisses plus longtemps qu'à ton tour...

Je reviens m'asseoir en priant pour qu'il ne soit pas au courant de la tentative réussie de Mesrine, Besse et Rives en 1978. Je fais mine de me calmer.

— Comment vas-tu m'en empêcher ? Tu vas crever derrière ces murs, Bogdan...

Le judas de la porte s'ouvre, ça grince horriblement. Le gardien, inquiet, demande si tout va bien. Alain le rassure d'un geste de la main. Il referme la porte.

— Tu as une minute pour réfléchir.

Je compte dans ma tête et ne lui laisse que dix-neuf secondes. Comme il ne dit rien, je me lève.

— Tant pis, Bogdan. Ta femme et tes mômes ne te disent pas merci.

Traduis, Cesare, puis on s'en va.

Je donne deux coups sur la porte.

— *To mi je ko prodao drogu za devojkuce*, dit le Serbe d'une voix blanche.

— C'est moi qui vendais la drogue aux filles.

Et Bogdan de balancer ce qu'il sait...

XVIII

Michel Bastien a tenu à nous accompagner au Polisson et il ouvre le convoi dans sa voiture personnelle, une Renault Latitude flambant neuve, sur le toit de laquelle hurle le deux tons. Bien calé dans le large fauteuil en cuir, je lui rapporte ce que nous avons appris de Milanković, grâce à mon coup de bluff aux résultats inespérés, sans insister sur la méthode choisie pour extorquer ces confidences.

— C'est bien lui qui fournissait toutes les filles de Smolić. Soit en direct, soit par l'intermédiaire de Smolić lui-même. Nous lui avons présenté des photos et il a identifié Darja Ivanek et Danica Türk. Héroïnomanes toutes les deux. Elles prenaient, dicit Milanković, jusqu'à un gramme par jour. On trouve le gramme à cinquante euros dans Paris ; le Serbe le proposait au double !

Michel Bastien m'écoute attentivement comme un gamin à qui on raconte une histoire avant de se coucher, ce qui ne l'empêche pas de griller le feu rouge au croisement Sébastopol-Réaumur.

— Ces filles étaient des loques. Sous l'effet de la drogue, elles pouvaient supporter les passes qui s'enchaînaient et, quand elles redescendaient, l'addiction les empêchait de réfléchir au moyen d'échapper à cet enfer. Elles ne pensaient qu'à la prochaine dose pour laquelle il fallait taffer. Régulièrement, Bogdan accordait une ristourne sur ses produits en échange de petites gâteries. Il avait sa préférence pour Darja et Danica, car elles parlaient toutes les deux le serbe. Tout au moins jusqu'à ce qu'elle arrive...

— Qui ?

— Une troisième fille qui ne figure pas sur la liste de mars. Une Bosniaque, plus jeune, plus belle, qui ne serait arrivée à Paris qu'aux alentours du mois d'août 2010. Milanković pense qu'elle n'a pas dix-huit ans et ne connaît que son prénom : Vasva. Elle traînait toujours avec Danica et Darja, sûrement par solidarité linguistique, et les deux aînées ont dû la prendre sous leur aile. Elles devaient parler entre elles ; elle sait peut-être quelque chose ; il faut qu'on la trouve...

— Si elle est toujours en vie ! s'exclame-t-il.

— Et dire que Smolić est déjà dans l'avion pour le Monténégro ! J'aurais dû insister auprès de Gardieux ! Faire le pressing dans le bureau de Limousin !

— Tu n'avais rien...

— Je sais, je dis, dépité.

Néanmoins, je refuse de m'apitoyer sur les occasions ratées. Je préfère regarder devant :

— Cette fille, c'est notre dernier atout : quand Smolić reviendra, il la fera

disparaître. Si ce n'est pas déjà fait !

Michel klaxonne un piéton imprudent (ou sourd) qui s'est engagé sur le passage pour piétons, là-bas, plus loin.

— Dégage ! Police ! crie-t-il inutilement.

Le téméraire fait machine arrière, et c'est tant mieux, car Michel n'a pas ralenti, et nous le frôlons alors qu'il n'est pas encore remonté sur le trottoir.

— Pourquoi ce club ? me demande-t-il.

— Le Polisson ?

— Oui.

— Lors de mon dernier passage, j'ai croisé une fille qui m'a affirmé connaître une gamine venant de l'Est, une certaine Barbara. Sur le coup, j'ai pensé à l'inconnue au cochon qu'on n'avait pas encore identifiée, mais, en y repensant, la pute n'était pas tout à fait d'accord avec la description que je lui en faisais.

— Elle pensait à Vasva ?

— C'est ce qu'on va lui demander. Là ! Arrête-toi !

Il pile et, derrière nous, toute l'équipe.

J'ai déjà fait plus discret comme arrivée ! Nos quatre véhicules, toutes sirènes hurlantes, interdisent définitivement l'accès à la rue Fromentin. Je descends vivement de la voiture et viens placer ma carte devant l'œilleton de la porte d'entrée sur laquelle je tambourine sans légèreté. Il s'ouvre.

— Police ! Ouvrez ! Dépêchez ! je hurle à l'intention du portier qui s'exécute sans moufter.

Nous nous engouffrons dans le club et appliquons ce que nous avons décidé au trente-six avant de partir. N'Guyen et Chihab sont chargés de rester dans la rue pour repousser les badauds, Lefort et Letellier font évacuer les clients de la première salle, Obélix vient se placer à côté du serveur, Gascoigne regroupe les filles, et je fais le tour des chambres pour en chasser les derniers occupants qui fuient le navire, pantalon sur les chevilles. J'ai demandé à Michel d'aller chercher le Thénardier.

Après m'être assuré que plus un client ne se trouve entre les murs, je me tourne vers le patron, un quinquagénaire au costume vulgaire qui a forcé sur la gomina pour parfaire sa caricature de tenancier de bordel :

— Patron, pourrait-on... ?

— Je m'appelle Gino Deplante, m'annonce le petit malin d'une voix qu'il veut ferme.

— Ça ne va pas très bien ensemble, ça fait pizza végétarienne, j'assène. Enfin... Pourrait-on, monsieur Deplante, avoir de la lumière, s'il vous plaît ?

— Marcel, dit Gino au serveur.

Marcel se penche sous son comptoir, suivi par l'œil vigilant de Troyat (une arme pourrait y être cachée) et actionne un interrupteur invisible. Fiat Lux. Je dénombre quatorze filles qui, habituées, se sont sagement assises en attendant que la tempête passe. Ça piaille comme dans une cour de récréation.

— Mesdemoiselles, taisez-vous, s'il vous plaît ! je crie en tapant dans mes

main.

Comme le prof consciencieux, vieille école, qui veut commencer son cours, j'attends que le silence se fasse.

— Nous n'en avons pas pour très longtemps. Vous reconnaissez le commandant Troyat et la capitaine Gascoigne de la brigade des mœurs, je suppose ? Nous avons...

— Vous avez un mandat ? m'interrompt le rigolo aux cheveux gras qui se croit dans un épisode de série américaine.

— Un mandat ? Oui, bien sûr que nous avons un mandat. N'est-ce pas, Michel ?

Bastien sort de la poche intérieure de sa veste la commission rogatoire en bonne et due forme délivrée par l'indispensable Limousin nous autorisant à perquisitionner. Il la déplie devant le nez du proprio.

— Vous m'le montrez ?

— Tu viens de le voir ! Tais-toi maintenant ! aboie Bastien.

Je parcours la salle du regard à la recherche de Cynthia. Je la trouve et, d'un petit geste de la main, lui fais signe de me rejoindre. Elle joue la surprise, se désigne de l'index :

— Moi ?

— Oui, toi. Cynthia, c'est ça ?

Elle ne m'a pas reconnu. Comment lui en vouloir ? Mon déguisement de momie est parfait.

— Patron, peut-on avoir un endroit calme pour discuter ?

Gino-la-planté me la joue contrarié, genre je ne suis pas de ces gars qui obéissent à la police. Je désigne la porte qui se trouve juste à la gauche du bar.

— C'est votre bureau, je suppose ?

— Exact, confirme Michel. C'est là que je l'ai trouvé.

— Très bien. On va se mettre là. Commandant ?

Letellier me rejoint. J'aime l'avoir à mes côtés lors des interrogatoires. Il se contente généralement d'écouter, mais, sa mémoire sans faille et son intelligence aiguë sont souvent très utiles pour débloquer une situation mal engagée. Nous prenons place dans le bureau du proxo franco-italien. Je découvre que le miroir derrière le comptoir est sans tain. Assis derrière sa table, Gino a une vue imprenable sur toute la salle. Pas mal, je l'avoue.

— Asseyez-vous. Vous ne me reconnaissez pas ?

— Non.

— Regardez bien !

J'approche mon visage bandé de la lampe de bureau. Elle percute.

— Aaaaah ! Le flic qui est venu l'autre jour !

— Bingo !

— Eh ben ! On y a pris goût, poulet ? Du coup, on ramène tous ses potes !

Marrante, cette fille. Je souris.

— Si on veut. Dis-moi, quand je suis venu la dernière fois, tu m'as parlé d'une certaine Barbara. Barbara tout court, tu te souviens ?

Elle opine du bonnet, le C.

— Tu t'étonnais de ne pas l'avoir croisée depuis quelques jours.

— Ouais.

— Tu peux me la décrire, s'il te plaît ?

— J'l'ai déjà fait, non ?

— Recommence, s'il te plaît, je dis, usant de toute ma patience.

Elle souffle.

— Petite, plus petite que moi. Châtain clair, très joli visage. Yeux clairs.

— Bleus ?

— J'sais pas. Fait trop sombre dans ce trou.

— Quel âge ?

— Jeune... J'sais pas, vingt ans.

— Moins de dix-huit, c'est possible ?

— Mouais. C'est possible.

— Une fille de l'Est, c'est ça ?

— Ouais.

— J'ai besoin de voir cette fille. Tu sais où elle crèche ?

Elle hausse les épaules.

— J'suis pas sa mère, poulet.

— Non. Mais vous êtes collègues, et, des fois, on connaît l'adresse de ses collègues. Moi, je connais l'adresse du commandant, par exemple, je dis en faisant un signe de tête en direction d'Alain (et ce, malgré le doute qui m'habite, je ne sais plus si c'est Asnières ou Aubervilliers).

— Tant mieux. Mais flic et pute, c'est pas tout à fait la même chose, non ?

— Je te l'accorde. Alors, son adresse ?

— J'la sais pas.

— Connaissez-vous quelqu'un qui la connaîtrait, s'il vous plaît ? demande Alain.

Cynthia se tourne vers le commandant et le regarde comme s'il venait de la planète Mars.

— Essayez avec Jenny, celle qu'a pas d'seins. Elles se parlaient pas mal quand la môme était là.

— D'autres filles lui parlaient ?

— Essayez avec Jenny, j'vous dis. Elles ont à peu près l'même âge.

— Merci, Cynthia.

— De rien, poulet, dit-elle en me faisant un clin d'œil qui se veut complice.

Elle sort. Alain n'a pas besoin que je lui dise quoi faire. Il est déjà allé chercher la fameuse Jenny et revient avec elle. C'est une jeune adulte. Non, une grande ado. Si elle a dix-huit ans, son anniversaire doit être tout récent. Effectivement, Cynthia avait raison : elle n'a pas une forte poitrine. Ses cheveux coupés court, ses piercings dans le nez et l'arcade sourcilière droite renforcent son côté androgyne.

— Assieds-toi.

Elle s'exécute. Recroquevillée dans ce fauteuil trop grand, elle ne semble

pas rassurée. La pénombre et mes bandages ne créent pas non plus une ambiance chaleureuse et décontractée.

— Détends-toi. Jenny, c'est ça ?

— Oui.

— Tu as quel âge, Jenny ?

— Vingt ans.

— C'est vrai, ça ? je fais mine de m'étonner.

— J'vous jure !

Inutile de la braquer. Je la rassure tout de suite :

— OK, je te crois. Je veux juste savoir un truc, Jenny. Barbara, tu la connais ?

— Oui, répond-elle sans hésiter.

— Tu l'as vue dernièrement ?

— Non.

— C'est quand la dernière fois que tu l'as vue ?

— La semaine dernière.

— Elle t'a semblé comment ?

— Comment quoi ?

— Nerveuse ? Malade ? Fatiguée ?

— Ouais. Elle était pas bien. Stressée.

— Stressée ?

— Un peu comme si elle avait peur.

— De quoi ?

— J'sais pas.

Je marque une pause. Cherche à savoir si elle me dit tout, si elle ne me ment pas. Mais ma naturelle circonspection fait long feu : pourquoi me mentirait-elle, après tout ?

— Tu sais où elle habite ?

— Non.

— Vous ne discutiez pas, toutes les deux ?

— Si.

— Et tu ne sais pas où elle habite ?

— Non. On parle pas beaucoup, beaucoup. On a pas trop le temps entre deux clients. Et puis l'autre con surveille ! dit-elle avec morgue en désignant la glace sans tain.

— Vous ne vous êtes rien dit ? Vous avez pourtant à peu près le même âge...

— C'est une fille craintive, se justifie-t-elle.

— Tu n'as pas une idée, un truc qui nous permettrait de trouver ?

— La couleur de ses yeux, par exemple, intervient Alain.

— Ils sont bleus, répond Jenny. Elle a les yeux d'un bleu très clair. Ils sont très beaux.

Je joue la carte de la compassion.

— Ta copine est en danger, mais on peut encore l'aider. Il faut juste qu'on

la trouve...

Elle hésite. Je comprends qu'elle aussi rechigne à balancer à un flic.

— Un jour... Un matin..., je l'ai croisée dans la rue. On a pris un café ensemble dans un bar. Elle m'a dit que c'était tout près de chez elle.

— Il était où, ce bar ?

— La Renaissance, rue du Poteau. J'habite pas loin.

XIX

Nous avons déserté Le Polisson aussi vite que nous l'avions investi. Néanmoins, j'ai demandé à Troyat et Gascoigne d'y rester pour effectuer quelques vérifications d'identité, éplucher quelques livres de comptes, inspecter deux ou trois chambres. Qu'ils mettent la pression sur Gino Deplante pour essayer de glaner quelques renseignements susceptibles de nous aider : d'où viennent « ses » filles ? Connaît-il Vasva ? Darja ? Danica ? Quel deal a-t-il passé avec Smolić ? J'aurais aimé le faire moi-même (d'autant plus que la tronche de ce mec ne me revient pas du tout), mais j'ai subitement l'impression qu'une énorme horloge égrène les secondes au-dessus de ma tête. J'entends son tic-tac. Si elle est toujours en vie, je *dois* trouver Vasva avant Smolić ou l'un de ses hommes de main. C'est un combat contre la montre, une victoire, une défaite aux points qui s'annonce. Tic tac, tic tac, tic tac.

Nous nous retrouvons devant La Renaissance qui fait l'angle des rues du Poteau et Championnet, dans le XVIII^e arrondissement.

— Comment on fait ? demande Lefort.

— À l'ancienne, on se sépare. Nicolas, Anissa, vous prenez la rue du Poteau vers le nord. Faites chacun un trottoir. Jérémy et Michel, vers le sud ; Alain, rue Championnet vers l'ouest ; je prends l'est. Vous entrez dans tous les immeubles. S'il y a une concierge, vous demandez si elle connaît une fille qui correspond à la description de Vasva, sinon vous cherchez un voisin qui pourrait vous renseigner. Je vous rappelle qu'on cherche une fille jeune, probablement moins de dix-huit ans, cheveux mi-longs châtain clair, yeux bleu très clair, un mètre soixante environ, fort accent de l'Est. Vous avez tous vos Acropol portatifs ?

— Nous pourrions demander au patron de La Renaissance avant toute chose, suggère Letellier.

— Bonne idée, même si je doute qu'elle soit une cliente régulière et que sa tête soit familière dans ce troquet. Je m'en charge. Des questions ?

Pas de réponse. Ils sont prêts. Même Michel Bastien qui ne met pas souvent, pour ne pas dire jamais, les pieds sur le terrain.

— OK. Alors, on y va et on croise les doigts pour avoir un peu de chance. Si quelqu'un trouve, il m'appelle avant de faire quoi que ce soit. Go !

Chacun part dans la direction que je lui ai attribuée. J'ai bien conscience qu'il va nous falloir acheter des nouilles si on veut s'en border le derrière. Mais je veux faire taire cette foutue trotteuse qui tictaque dans un coin de ma tête, et il n'y a pas d'autres moyens.

Sans attendre, je rentre dans le bistrot. Assise sur un tabouret de bar, une femme attrape d'une main tremblante le ballon de blanc qu'on vient de lui servir. Elle l'avale d'un trait. Sans qu'elle n'ait rien à dire, le serveur remplit son verre à nouveau. Je viens m'accouder au zinc.

— Bonjour, vous désirez ? me demande-t-il en se tournant vers moi.

Je pose ma carte tricolore sur le comptoir.

— Police. Vous travaillez ici tous les jours ?

— Oui.

— Je suis à la recherche d'une fille jeune de type slave, cheveux mi-longs châtain clair, yeux bleus, un mètre soixante environ. Elle a un fort accent de l'Est. Elle habite dans le quartier, et je sais qu'elle est déjà venue boire un verre chez vous.

Le serveur se concentre. Ses yeux roulent vers le haut : il cherche dans sa mémoire. Hélas, il m'annonce :

— Non. Je vois pas. Désolé.

— Il y a d'autres serveurs à part vous ?

— Non. Je suis l'patron aussi, m'apprend-il.

Je range ma brème. La femme au comptoir tapote le pied de son verre contre le zinc, impatiente.

— Merci. Bonne journée.

— De même.

Je sors. À gauche de la rue Championnet en direction de l'est, il y a le lycée du même nom. J'attaque donc par le numéro cent quatorze sur le trottoir d'en face. Il n'est pas loin de midi et je tombe sur la concierge qui répartit avec application le courrier dans les boîtes aux lettres des copropriétaires.

— Bonjour, madame, commissaire Kuhn, police judiciaire.

— Bonjour, monsieur, dit-elle sans s'interrompre dans sa tâche.

— Je voulais savoir si l'une des locataires de votre immeuble était une jeune fille avec un accent des pays de l'Est. Elle se prénomme Vasva, mesure environ un mètre soixante et...

— Non, m'sieur le comm'ssaire, y a pas de filles comme ça dans l'immeuble.

— Vous êtes sûre ?

Elle se fige et, sans animosité, mais en me regardant droit dans les yeux, elle dit :

— M'sieur le comm'ssaire, c'fait trente-quatre ans qu'j'suis concierge ici. J'connais tous les gens et, si j'dis qu'y a pas une fille com' ça dans l'immeuble, c'est qu'y a pas une fille com' ça dans l'immeuble.

Et elle reprend sa distribution.

— Merci, madame.

J'enchaîne. Numéro cent seize. Rien. Je traverse, cent dix-sept. Pas de concierge, mais une vieille dame qui rentre chez elle, une demi-baguette sous le bras, m'affirme qu'aucune personne ne correspond à la description que je lui fais de Vasva. Numéro cent dix-neuf. *Nothing*. Cent vingt et un. *Nada*. Je

traverse. Cent vingt-deux. *Nichts*. Cent vingt. Ништа.

Presque treize heures sur le cadran de ma Speedmaster. Pas d'appel. Mes coéquipiers semblent avoir obtenu autant de résultats que moi, c'est-à-dire aucun. J'ai un petit moment de lassitude (la faim n'aide pas), mais je ne veux pas abandonner aussi vite. Je m'apprête à rentrer dans l'immeuble du numéro cent dix-huit lorsque mon regard est attiré par une fille qui sort d'une impasse, sur le trottoir d'en face. Une fille qui est, comment dire... vulgaire. Pour parler cru, elle fait pute. Comme elle traverse la rue et vient dans ma direction, je la détaille. Elle porte une jupe courte, des chaussures à talons hauts et un petit blouson en cuir moulant. Autour de son cou, elle a entouré une écharpe verte qui pend dans son dos. Je peux voir ses ongles longs et vernis en vert pomme censés, je pense, rappeler la couleur du serpent. Son maquillage, s'il n'est pas outrancier à proprement parler, est exagéré. Quand elle est assez proche de moi pour que je puisse sentir son parfum lourd et capiteux, je l'interpelle :

— Mademoiselle !

Elle me jette un coup d'œil, mais ne me répond pas, continue son chemin. Quelques enjambées et je la rattrape. Marche à ses côtés.

— Mademoiselle ?

— Ouais ? Qu'est-ce qu'y a ? C'est d'ma faute si tu t'es fait défoncer la gueule ou quoi ? dit-elle d'une voix rocailleuse.

— Je cherche une fille assez jeune avec un fort accent de l'Est, cheveux mi-longs, châtain clair, yeux bleu très clair. Elle habite dans le quartier, mais j'ai perdu son adresse et...

— T'es d'la police ou quoi ?

— Oui.

Elle stoppe. Revient au vouvoiement.

— Pourquoi vous la cherchez ? me demande-t-elle sèchement.

— Vous la connaissez ?

Elle me fixe, ses yeux se plissent.

— Peut-être.

— Elle s'appelle Vasva...

— Pourquoi vous la cherchez ?

Elle est méfiante et, à l'évidence, elle s'est tendue. Je sors ma carte de police et l'ouvre doucement devant elle. Elle la prend et la regarde longtemps, comme si elle cherchait à s'assurer de son authenticité.

— Vous lui voulez quoi ?

— L'aider, je dis le plus sincèrement possible.

Silence. Elle me rend ma pochette de cuir noir.

— Elle est en danger. Si c'est une amie, donnez-moi son adresse. Vous lui rendrez service.

Silence, puis, d'un ton péremptoire, elle me dit :

— Suivez-moi.

Elle part. Je lui emboîte le pas. Nous faisons quelques mètres avant de

tourner à droite dans la rue Vincent-Compoint. Son pas est rapide et se confond avec le pendule imaginaire.

Tic tac, tic tac.

Comme nous passons devant une épicerie, elle s'y engouffre sans prévenir. Je la suis.

— Ah ! Bonjour, Manon ! lui lance l'épicier, un Maghrébin d'une cinquantaine d'années qui porte une blouse vert bouteille.

— Salut, Farid. Dis, j'ai pu sortir par-derrière, steuple ?

— Mais bien sûr, ma chérie. Tu fais c'que tu veux ici, tu l'sais bien. Tiens, prends un litchi, ils sont excellents.

— Non, merci. Je te prends un crayon, par contre.

— Vas-y, vas-y. Monsieur ?

— Il est avec moi, Farid. Enfin...

— Ah ! d'accord, dit-il avec un sourire entendu. Un litchi, monsieur ?

De la tête, je fais signe que non. Elle passe derrière la caisse, arrache un post-it sur un bloc, prend un stylo et griffonne quelque chose.

— J'vous laisse ça ! dit-elle en brandissant le morceau de papier jaune. Maintenant, je m'en vais. Vous, vous sortez par-devant.

Elle fend le rideau de perles derrière elle, s'y enfonce et disparaît comme un caillou qu'on jette dans l'eau. J'attrape le papier. Une écriture hachée : *Impasse Robert, tout au fond sur la gauche. Dernier étage.*

Je suis passé devant, c'est juste là !

Je sors en courant.

Cette impasse est super longue. Je cours à perdre haleine.

Au bout, sur la gauche, un petit immeuble délabré. Le crépi tombe par plaques entières telles des dardres sèches. Les vitres des fenêtres du premier étage ont été remplacées par du contreplaqué. La porte d'entrée est ouverte. Dans le petit couloir sombre qui mène à l'escalier, une forte odeur d'urine me prend à la gorge. Pas de noms sur les boîtes à lettres. Je grimpe les marches à toute allure.

Sur le palier du dernier étage, il n'y a qu'une porte. Je tape. Retape. Pas de réponse.

Tic tac, tic tac...

— Vasva ?

Rien.

— Vasva ! je crie.

Aucune réponse. Juste un bruit, presque rien. Une boîte de conserve qu'on renverse. À l'intérieur.

La porte, un vieux modèle en bois à la peinture écaillée, est fermée. Par chance, il y a un jour important entre le battant et le chambranle, piqué par une multitude de petits trous de termites. Je sors une vieille carte de fidélité

Go Sport de mon portefeuille et la glisse dans la fente, au niveau de la serrure. Une fois qu'elle est engagée, je la remonte. Bute sur le pêne. Je force. Clac ! Ça s'ouvre. Je recule d'un pas, dégainé, fais sauter le cran de sécurité.

Je pousse délicatement la porte avec le canon de mon Beretta.

— Vasva ?

J'avance.

Tic... tac..., tic... tac...

L'appartement, à l'image de l'immeuble, est dans un état déplorable. La tapisserie se décolle, ça sent le moisi. La moquette est pourrie et constellée de larges auréoles d'humidité. Je passe devant la cuisine, où l'évier est rempli d'assiettes et de verres sales. En face, la porte des toilettes est entrouverte, et une odeur nauséabonde s'en échappe. Je continue vers l'unique pièce, au bout du petit couloir.

— Vasva ?

Je marque une pause avant de franchir le seuil. Tends l'oreille pour capter le moindre son, puis, mon Beretta en avant, je bondis à l'intérieur.

Au sol, des cuillères noircies par la flamme des briquets. Un élastique, trois vieilles seringues. Un vieux matelas dans le coin.

Assise dessus, cette gamine.

Elle ne porte qu'un vieux tee-shirt, trop grand pour elle. Sa peau est transparente, ses cheveux sales coulent sur ses épaules dénudées, décharnées. Ses avant-bras sont couverts de bleus. Sur la partie gauche de sa figure, elle a un énorme coquard qui a dessiné un arc-en-ciel hideux, jaune et violet. Ses yeux sont rouges, injectés de sang.

Elle pleure sans bruit.

La terreur, qui se lit sur son visage, la plaque dans l'angle de la pièce. Comme si elle voulait y entrer. Se confondre avec la brique. L'horloge se tait soudain. Je range mon arme et lève les deux mains, paumes en avant pour lui montrer que je ne lui veux pas de mal.

— Vasva ?

Elle cligne des yeux.

Elle est là, celle qui reste.

La fille qui en savait trop ?

Elle a dormi plus de vingt-quatre heures, écrasée par la fatigue, le stress et la dose de calmant injectée à son arrivée par le Dr Seguin qui l'a prise en charge dans l'unité de sevrage du service de médecine interne de l'hôpital Cochin.

— Impossible de commencer un quelconque traitement dans son état ! a tranché la praticienne après l'avoir auscultée.

Toutefois, elle est confiante : Vasva est jeune, sa dépendance est récente et lui a été imposée. Elle devrait être dans de bonnes conditions psychologiques pour amorcer et réussir le processus de désintoxication.

Les draps jaune paille couvrent son corps, et seul son visage diaphane en sort. Elle respire sans bruit. Soudain, ses yeux s'ouvrent (comme désolidarisés du reste de son corps qui reste immobile), puis tournent dans la pièce sans pouvoir se fixer. L'endroit lui est étranger, les personnes qui entourent son lit aussi. Ses jambes se replient dans un réflexe fœtal.

— Tout va bien. Vous êtes à l'hôpital. Je suis le docteur Seguin.

La voix du médecin est chaude et enveloppante, comme une promesse de soins et d'attention. Vasva la regarde, et la panique du réveil s'évapore : sa nuque qui s'était raidie se détend. Sa tête retombe sur son oreiller, ses jambes se déplient. Mais ce répit est de courte durée ; un spasme de douleur déforme subitement son visage.

— La crise arrive, dit Seguin, laconique.

De la poche de sa blouse, elle sort une boîte de médicaments. Fait sauter une pastille de sa gangue de plastique.

— Subutex huit milligrammes, me dit-elle. Ça va calmer la sensation de manque.

Elle s'approche de Vasva, lui tend le petit cachet blanc et lui demande de le laisser fondre sous la langue.

— Je ne crois pas qu'elle parle français, je crois utile de préciser.

Je n'ai pas terminé ma phrase que Vasva, la main tremblante, vient cueillir la pilule dans la paume du médecin et la porte à sa bouche. Elle doit avoir du mal à saliver, car la dissolution me semble infinie. Toutefois, ses traits s'assouplissent, elle se décontracte.

— Je peux l'interroger ?

— Je vous ai déjà dit ce que j'en pensais, me dit Seguin. Ma réponse à votre question est non. Maintenant, j'ai bien compris que vous ne me l'aviez posée que par pure politesse. Donc...

Elle appuie sur le bouton-poussoir de la poire qui pend derrière sa patiente.

— Je vous demande juste de ne pas être trop long.

— C'est-à-dire ?

— Pas trop long. Une infirmière restera à vos côtés si jamais... Mais tout

devrait bien aller. Bonne journée, commissaire.

— Merci, docteur.

Elle ouvre la porte et attend l'arrivée de l'infirmière promise.

— Et les deux policiers dans le couloir, c'est vraiment nécessaire ?

— Indispensable. Si l'un des deux s'absente ne serait-ce qu'une minute, faites-le-moi savoir. Ils retourneront à la circulation. Une nouvelle équipe prendra la relève dans trois heures.

Entre une grosse dame aux joues roses, boudinée dans une blouse qui semble sur le point d'exploser. Quand elle s'est installée sur la chaise au fond de la chambre, le Dr Seguin s'en va. Je m'approche de Vasva et demande au jeune homme chargé de la traduction de faire de même.

— Bonjour, Vasva. Je suis le commissaire Kuhn, de la police judiciaire. Comment vous sentez-vous ?

— *Bok, Vasva. Ja sam povjerenik Kuhn. Kako se osjećate ?* traduit l'interprète.

— Je vais... bien...

— Vous parlez français ? je m'étonne.

— Oui. Un petit peu. Vous pouvez donner l'eau, s'il vous plaît ?

Elle se tourne vers sa table de nuit sur laquelle est posé un broc plein. La grosse infirmière bondit de sa chaise et, avec une célérité impressionnante, lui sert un verre que Vasva porte à ses lèvres.

— Mer...ci...

Comme elle boit, je remercie le traducteur qui part sans demander son reste.

— Comment vous appelez-vous ?

— Vasva Stanišić.

Sans même y prêter attention, j'abandonne le vous. C'est une enfant.

— Tu..., tu as quel âge ?

— Dix-neuf années.

— Tu parles très bien français. Où as-tu appris ?

Elle sourit avec tristesse.

— J'ai étudié au lycée, à Gorazde.

— Comment es-tu arrivée en France, Vasva ?

Elle déglutit, ses sourcils se froncent. Ce souvenir est douloureux, c'est évident.

— Un jour, je bus un verre dans un café avec une amie et, comme on s'amuse à parler français, un monsieur est venu. Il propose de faire fille au pair à Paris. Ma copine voulait pas, mais moi je réfléchis et j'accepte. Je suis partie une semaine après et...

— Quand es-tu partie ?

— En décembre deux mille cent neuf, juste avant Noël, je me disais que je fais nouvelle année à Paris et...

À nouveau, sa gorge se serre. Déjà, ses yeux s'embuent.

— On a fait le voyage en car, avec des autres filles. Mais on est pas allées à

Paris. Dès que la frontière était loin, les gens qui accompagnaient sont moins gentils. On a été dans une maison en France...

— Où ?

— Je sais pas. Un grande maison, mais pas Paris. C'était un village.

— Te souviens-tu du nom ?

— Non, je sais pas, il y a la nuit quand on arrive...

Elle se tait. Je dois en faire autant. Ne pas la presser, ne pas la stresser sous peine d'en apprendre moins qu'elle n'en sait. Écouter. Juste l'écouter.

— Dans la maison, c'est l'horreur... On réveille en pleine nuit et on m'a battue et toutes les filles aussi. Et puis après..., on..., on...

Une larme coule sur sa joue. Je la regarde serpenter avant de tomber sur l'oreiller, laissant une trace brillante sur sa pommette.

— Tu n'es pas obligée de tout de me dire si c'est trop dur, Vasva.

— Si..., si...

— Tu veux que je t'aide ? Que je te pose des questions ?

— Oui. De l'eau, s'il vous plaît.

L'infirmière, tel un chien de Pavlov, se lève prestement. Je la stoppe d'un geste péremptoire de la main.

— Je vais le faire. Merci.

Elle se rassied, l'air contrarié, mais je m'en moque. Je fais le tour du lit, prends le verre à moitié plein et le porte à la bouche de Vasva qui en boit une gorgée.

— Merci.

— Ils t'ont... violée ?

— *Da*. Plusieurs fois.

— Droguée ?

— *Da*.

— Puis ils ont demandé de rembourser le prix du voyage...

— *Da*. Mais le contrat disait que c'était gratuit, que c'est un échange entre des filles françaises et bosniaques. Mais j'avais perdu le papier dans le car et mon passeport...

— Combien de temps es-tu restée là-bas ?

— Je sais pas. Un mois, je sais pas. C'était long...

— Et puis après, ils t'ont amenée à Paris ?

— Non. Moi j'ai allé en Italie. À Rome.

Elle ne figurait pas sur la liste de mars !

— J'ai... Ils m'ont forcée à faire le sexe pour payer... Dans une maison... Et puis, un jour, on m'a apportée à Paris. J'ai retrouvé les filles que j'étais venue en car...

— Darja ?

— *Da*.

— Et Danica ?

— *Da*. Elles sont où ?

— Elles sont mortes, Vasva. C'est pour cela que je suis là...

Elle ne peut contenir ses pleurs. Je suis soudain gêné de lui imposer cet interrogatoire.

— Tu veux que je te laisse te reposer ?

— *Da.*

— Je peux revenir ? Ce soir ?

Elle hoche la tête, puis la tourne en direction de la fenêtre. Je ne suis plus là.

Je suis repassé à la brigade pour prendre des photos de Darja, Danica, Milanković et Smolić. Pour moi, l'enquête touche à sa fin, pour Vasva, c'est le cauchemar qui se termine.

Quand j'entre dans sa chambre, elle est assise dans son lit, face à son plateau-repas qu'elle n'a presque pas touché.

— Bonsoir, Vasva. Ça va ? je demande d'une voix douce.

— Oui. Comment est votre nom ?

— Je suis le commissaire Kuhn. Nils Kuhn. Ce matin, j'ai oublié de te demander si tu avais encore de la famille en Bosnie.

— *Da.* Mon père, ma mère, mes sœurs.

— Peut-être voudrais-tu les appeler ? Leur dire que tout va bien, que tu vas bientôt rentrer...

Elle me regarde sans rien dire, abasourdie. Elle a disparu depuis plus d'un an, et la drogue, les coups, les passes ne lui ont pas laissé le temps de regarder en arrière, de penser à ce qu'elle avait perdu. Cela lui revient d'un coup, comme une gifle. Si un psy était là, il me gronderait sûrement. Tant pis. C'est fait.

— *Da.*

— Tu as un numéro de téléphone pour les joindre ?

— Oui, je crois.

Lentement, je lui tends mon portable. Elle le prend, le soupèse, hésite.

— Ce n'est pas ta faute, Vasva. Tu n'as rien à te reprocher. Tes parents seront heureux de savoir que tu vas bien, c'est certain. Tu sais te servir du téléphone ?

— Oui, ma amie a le même, dit-elle en esquissant un sourire.

— Pour appeler la Bosnie, tu dois taper le zéro trois cent quatre-vingt-sept avant.

Elle déverrouille le clavier d'un geste sûr et tape le numéro en marquant une pause entre chaque chiffre, comme si elle les faisait remonter un par un du fond de sa mémoire. Quand j'entends la sonnerie, je m'éloigne. L'émotion l'étrangle.

— *Mama ? To mi je... Vasva...*

Je sors dans le couloir. Quand je reviens, presque trente minutes plus tard, je vois ses yeux rougis par les larmes, mais son visage est détendu. Elle

rayonne d'une sérénité simple.

— Merci, dit-elle en me tendant mon téléphone.

Je ne sais pas quoi dire et reste planté devant son lit. J'essaie de sourire.

— Que voulez-vous savoir, commissaire ?

Je la regarde avec stupéfaction. Une telle force dans un corps si frêle. Je m'assieds.

— Je... Où... ?

Quel verbe utiliser ? Je n'en vois qu'un, mais il me révolue.

— Où travaillais-tu à Paris ?

— D'abord, on est sur la grande place près du périphérique de Paris. Mais des fois, on devait aller boire des verres dans un bar et, si le client il paie, alors, on va derrière et on fait l'amour...

— C'est Le Polisson, c'est ça ?

— Le quoi ?

— Le nom du bar ?

— Je sais pas...

— Il y a un serveur qui s'appelle Marcel ?

— *Da, kopile !*

Je lui tends les photos de Milanković et Smolić.

— Connais-tu ces hommes, Vasva ?

Elle attrape les clichés et à peine les a-t-elle regardés qu'elle me les rend. Dégoûtée et furieuse.

— *Da.*

— Lui...

Je tapote sur la tête de Milanković.

— ... il te donnait la drogue, c'est ça ?

— *Da.*

— Il t'a violée aussi ?

— *Da.*

— Et lui, c'est celui à qui tu devais donner l'argent ? Pour rembourser ton voyage ?

— *Da.*

— Est-ce qu'ils étaient dans la maison, en France, quand tu es arrivée ?

Elle désigne Marko Smolić.

— Lui, oui. *Ja ga mrzim.*

— On va les mettre en prison, Vasva. Grâce à toi. Ils ne toucheront plus jamais à des filles, ne feront plus jamais de mal à personne. C'est Marko Smolić qui t'a enfermée dans la maison où je t'ai trouvée ?

— Oui.

— Pourquoi ? Pourquoi tu étais là-bas, toute seule ?

— C'est parce que Danica...

Elle s'interrompt. Regarde la télévision pourtant éteinte.

— Dis-moi tout, Vasva, je dois savoir...

Discrètement, je sors le petit bloc et le crayon que j'ai fourrés dans le fond

de ma poche en partant de la brigade. Dehors, il fait nuit noire, et je crois apercevoir quelques flocons de neige.

— Un jour, trois semaines peut-être, on est sur la place à attendre les voitures. On est Danica, Darja et moi parce qu'on parlait la même langue et pas les autres filles. On était arrivées ensemble dans le car et après on s'est retrouvées dans la rue ensemble quand je reviens d'Italie. Danica, elle dit que elle sait comment tout arrêter, qu'elle a bien réfléchi, mais que elle veut que ça arrête, alors, elle va aller voir la police et tout dire...

— Tout dire ? Tout dire quoi ?

— Quand on est dans la maison, un jour, un monsieur vient.

Un rictus de haine lui déforme le visage.

— Il est comme un marchand qui vient choisir des vaches. Smolić lui présente nous et il choisit. Il a violé des filles pour savoir. Il a violé Darja et Danica, pas moi. Moi, il a dit de ne plus me toucher, que je vais en Italie.

— Comment il était ?

— Il était pas comme les autres hommes, bien habillé, avec un costume et des belles chaussures luisantes. Il est resté que deux jours et il est parti. C'est qu'après quand je suis avec Darja et Danica que Danica dit qu'elle sait qui c'est. Que elle a pas reconnu tout de suite, que elle se souvient après. Quand elle est petite enfant, elle est allée avec ses parents à une ville dans son pays, Novo Mesto, elle disait, Novo Mesto, elle répétait tout le temps...

Je griffonne sur le papier, sans en connaître l'orthographe, le nom de cette cité qui doit être slovène.

— ... pour voir la fête de l'indépendance de la République et il fait un discours. Danica dit que elle sait qui c'est et que, si elle dit à la police française, elle sera libre. Nous, on lui dit que c'est folie de faire ça, mais elle voulait rien savoir. Le lendemain, elle est pas venue sur la place. On a rien entendu d'elle après. Et puis, quatre jours plus tard, Smolić il est venu et il a distribué des photos à toutes les filles... C'était...

Cette gamine a du cran. Elle avale sa salive, ferme ses yeux, mais l'image est trop forte, elle ne peut la chasser.

— C'était Danica qui était coupée en morceaux et elle était dans la terre avec plein de salade... Il a dit : « Voilà ce que se passe si on s'en va. » Que c'est lui qui décide quand on a payé le voyage, mais que aucune fille ne s'en va sans lui demander... Darja, elle était triste parce que Danica, c'était vraiment sa amie. Elle a rien dit pendant presque une semaine et après elle a disparu elle aussi.

Parce qu'elle m'a téléphoné, parce qu'elle m'a donné rendez-vous, elle est morte.

— Et toi, Vasva ? Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, j'avais trop peur. Et après, Smolić, il est revenu, il m'a emmenée dans appartement et il m'a battue... Il... Il...

Je n'ai pas besoin de précisions, j'imagine très bien ce qu'un porc inhumain comme Marko Smolić lui a fait subir.

— Il m’a dit que j’allais partir de la France. Que j’étais pas sage, que j’étais une traînée de Bosniaque...

Elle essuie les larmes sur ses joues du revers de la main. Si jeune et pourtant si forte. Les épreuves qu’elle a subies l’ont tannée comme du vieux cuir.

La boucle est bouclée. Son témoignage est suffisant pour envoyer croupir Marko Smolić au ballon. Mon enquête prend fin (presque – il faut maintenant toper Smolić pour le traduire devant la justice), mais je ne ressens pas la satisfaction habituelle. Plutôt le goût amer d’un immense gâchis.

Je décide de ne pas l’éprouver davantage en remuant ce cloaque de souvenirs abjects. Il est temps pour elle d’oublier, de se reconstruire.

— Ta famille va bien ?

Ses yeux brillent.

— *Da.*

— ... le registre du commissariat du dix-huitième mentionne le passage d'une Danica « Tourque », deux jours avant sa mort. Le brigadier qui l'a reçue n'a pas cru bon de donner suite à ses révélations ni même de les consigner par écrit. Quand je l'ai rencontré, il s'est senti morveux, mais comment lui en vouloir de l'avoir expédiée ? Il m'affirme qu'elle était défoncée, que ses propos n'avaient ni queue ni tête, que son français était balbutiant. Il croit se souvenir qu'elle a donné un nom, mais bien évidemment il ne s'en rappelle pas. C'est trop loin. Enfin... Nous avons fait du bon boulot ! Comme nous le pressentions, le temps nous était compté. Si nous n'avions pas trouvé Vasva, elle aurait disparu à tout jamais. Et avec elle, le fin mot de toute cette histoire.

Toute l'équipe a bu mes paroles. Le silence qui suit est encore du Kuhn. C'est Obélix qui le rompt, comme Jésus, la baguette.

— OK pour Smolić, mais, sous réserve qu'on le chope, ça m'étonnerait qu'il balance la tête du réseau. L'inconnu au costume.

— Tu as raison. Mais notre priorité est déjà de l'intercepter. Il faut qu'on entre en contact avec la police monténégrine. Nicolas, c'est pour toi ! Tâche de savoir s'il est toujours là-bas. Si oui, qu'on nous le mette au frais. Alain, tu vas appeler Limousin. Il doit en savoir un peu plus que nous sur les relations franco-monténégrines, ou monténégro-françaises, choisis. Je n'ai pas envie qu'il passe entre les mailles du filet pour une question foireuse de justice internationale. Il nous faudra sûrement une CRI[19].

Letellier, N'Guyen et son ordi quittent mon bureau au pas de charge.

— Maintenant, il n'est pas impossible qu'il soit déjà revenu en France, car il doit se débarrasser de Vasva au plus vite. Nous avons l'avantage : il ne doit pas savoir que nous l'avons retrouvée. Jérémy, Bernard, vous allez planquer impasse Robert. Tout de suite. Prenez un soum et photographiez tous ceux qui entrent ou qui sortent de cet immeuble.

Ils ne se font pas prier et déguerpiennent.

— Et ses deux hommes de main ? demande Chihab.

— La nouvelle de l'arrestation de Smolić a dû circuler vite. Je ne serais pas étonné qu'ils se soient mis au vert. Je le répète : la priorité, c'est Kosmo. Il n'a rien dit la dernière fois, mais nous n'avions rien contre lui. Cette fois, c'est différent. Il parlera.

Bastien se lève et vient me taper sur l'épaule. Tel Napoléon, il aime récompenser ses grognards.

— Bon boulot, Nils. Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— J'avais envie de repasser voir Vasva. Je peux peut-être localiser cette baraque dans laquelle ils dressent les filles. Ce pourrait être un point de départ pour démanteler le réseau complètement.

— Ouais. Mais, pour moi, ton enquête est close. Si jamais tu trouvais des infos, il faudrait lâcher le bébé aux mœurs, m'apprend-il comme à regret.
— Je sais. Anissa, tu viens avec moi ?
— Oui, Patron.
— Tu n'as pas peur en scooter ?
— Non. Pourquoi ?

Alors que nous traversons la cour au fond de laquelle j'ai garé mon engin, nous croisons le brigadier Porte qui m'adresse le salut réglementaire.

— Ah ! Commissaire ! Je n'ai pas eu l'occasion de vous voir ces derniers temps... Ça va, votre visage ?

Pas envie de m'appesantir.

— Oui, oui.

— Vous avez eu le colis ?

— Quel colis ?

— Il y a cinq-six jours, quelqu'un a appelé, mais vous z'étiez pas là. Il voulait votre adresse personnelle pour vous faire livrer un colis avec un dossier qu'il vous avait promis. J'ai dit de l'apporter ici, mais il a dit qu'c'était urgent et que vous z'aimeriez l'avoir dir'ctement chez vous.

— Et tu lui as donné mon adresse ?

— Ben, ouais.

— Comment il s'appelait, ce mec ?

— J'sais pas, il a pas dit.

— C'était quand ?

— Euh..., mercredi, je crois.

— Tu crois ou tu es sûr ? je demande d'une voix sèche.

Il prend la pose du penseur de Rodin (la même mais debout), puis tape subitement du plat de sa main sur son front.

— Si ! Mercredi ! Le lendemain du match du PSG où ils ont perdu, ces gros nases ! Contre Bordeaux !

— Non, je n'ai rien reçu. Remarque, je n'ai pas vérifié ma boîte depuis un petit moment. C'est peut-être dedans. Je regarderai.

Je soulève ma selle pour donner un casque à Anissa.

— Eh, Porte ! Évite de filer mon adresse au premier péquain qui appelle la prochaine fois. Donne-lui plutôt mon portable pour me joindre, OK ?

— Ça marche, commissaire.

Rue Saint-Jacques. Au niveau de l'Institut océanographique, je suis arrêté au feu rouge. J'ai dû mal enfiler mon casque et, résultat des courses, le bandage tire sur mon plâtre. Cela me fait mal. Je me gare sur le bas-côté et

coupe le moteur. Doucement, je retire mon intégral et...

Je me fige et me concentre sur cette idée qui vient de naître dans mon petit crâne de commissaire. Pourquoi là, maintenant ? Je ne sais pas et peu m'importe. Tels les mathématiciens de la Grèce antique, je me livre à quelques expériences de pensées pour la mettre à mal, car, souvent, ce type d'illumination ne résiste pas à une réflexion de bon sens, ne parvient pas à franchir le mur des faits. Néanmoins, celle-ci s'avère coriace et, après l'avoir bien examinée, je décide qu'elle mérite une vérification plus poussée.

Je sors mon portable de ma poche, enlève mes gants et cherche le numéro de N'Guyen dans mon carnet de contacts.

— Y a un problème ? s'inquiète Anissa.

— Il faut que je vérifie un truc, c'est peut-être important.

Ça sonne.

— Oui, Patron ?

— Tu lâches ce que tu es en train de faire : j'ai besoin de savoir quelque chose ! je dis en sortant de ma poche mon petit bloc-note.

— Je vous écoute, Patron.

Je lui pose ma question et attends patiemment sa réponse. Comme s'il avait une réputation à tenir, le lieutenant ne tarde pas à me la donner. Je reste un instant silencieux, histoire de digérer l'information.

— Merci, Nicolas !

Je raccroche. J'ouvre le navigateur de mon smartphone et laisse Google me dénicher l'URL de l'ambassade de Slovénie. Je clique. Le site est en slovène, mais un petit drapeau tricolore en haut à droite m'offre la version en français. Il y a un lien qui donne le numéro de ligne directe de chaque membre du personnel et même celui de l'ambassadeur qui se trouve sans surprise en haut de la colonne. Je clique, et le numéro se compose automatiquement.

— Allô, Veronica Karić, j'écoute.

— Madame l'ambassadeur, commissaire Kuhn à l'appareil. Je suis passé vous voir la semaine dernière, à propos de...

— ... Darja Ivanek, oui, je me souviens. Vous avez avancé dans votre enquête, commissaire ?

— Cela se pourrait bien. Puis-je vous voir ?

— Euh..., oui, dit-elle, visiblement prise au dépourvu par ma demande. Quand ?

— Tout de suite, si cela était possible. Je peux être devant votre ambassade dans moins de dix minutes.

— Ah ? s'étonne-t-elle. Eh bien, montez quand vous y serez.

— Je préférerais que vous descendiez, madame.

La proposition la surprend et c'est bien normal.

— Si possible, ne dites à personne où vous allez ! je rajoute.

— Vous m'intriguez, commissaire.

— Je m'en doute et vous prie de m'excuser, car ce n'est pas le but. Dans l'avenue Mozart, devant l'entrée du métro La Muette, il y a un café.

Retrouvons-nous dans dix minutes, je vous dirai tout.

Sa réponse n'est pas immédiate. Si elle refuse, il faudra s'y prendre d'une autre façon. Heureusement, elle tranche :

— Très bien, dit-elle. J'y serai.

Je remets mon casque, mes gants, le contact et démarre en trombe, manquant de faire basculer Anissa qui va taper sur le dossier du top-case derrière elle. Direction le XVI^e arrondissement.

Nous arrivons en même temps que l'ambassadeur. J'insiste pour que nous nous installions à une table au fond de la salle, à l'abri des oreilles indiscreètes. Nous passons commande pour ne plus être dérangés par le garçon. J'attends que nous soyons servis, puis j'expose ma théorie à Veronica Karić.

— J'ai du mal à vous croire, confesse-t-elle en posant sa tasse de thé. Certes, je ne le connais pas très bien, car je ne suis en poste que depuis dix mois ; néanmoins, vos affirmations me semblent expéditives et bien peu étayées. Cette histoire de colis...

— J'en ai tout à fait conscience et je ne vous cache pas que je ne suis pas très sûr de moi. Vous comprendrez toutefois que *je ne peux pas* ne pas éclaircir ces zones d'ombre.

— Comment comptez-vous vous y prendre ? Je ne veux pas que mon ambassade soit entachée de quelque manière que ce soit si vous vous trompez. Ce dont je suis à peu près sûre.

— Je le comprends. C'est pourquoi j'ai besoin de vous.

— Moi ? s'étonne-t-elle.

— Je vais vous expliquer. Voilà ce que j'attends de vous...

XXII

Rue Bois-le-Vent, au troisième bip, il sera dix-sept heures. Le dispo est en place. Anissa et moi sommes garés au niveau du numéro vingt-six. Un peu plus loin, la rue de l'ambassade étant en sens unique, il y a la Megane banalisée d'Alain et Nicolas du côté des numéros impairs. Derrière nous, au cas où, au croisement avec la rue de Boulainvilliers, il y a Jérémy sur sa moto. Pour pallier toute éventualité, j'ai réussi à convaincre Limousin de nous accorder le précieux 18-4[20].

L'opération Ferrero peut commencer.

J'appelle l'ambassadeur, qui décroche dès la première sonnerie.

— Veronica Karić, j'écoute.

— C'est bon. Nous sommes prêts, j'annonce tandis que j'appuie sur la touche haut-parleur de mon téléphone.

— [Voix pleine] Ah ! Commissaire !... Oui..., oui... Non, je ne le connais pas... [Intonation de surprise.] Ah ? [Voix inquiète.] C'est embêtant, ce que vous me dites là... Quel nom ?... Ah ! D'accord... [Voix décidée.] Oui, bien sûr, je vais faire des recherches et je vous recontacte si jamais je trouve quelque chose... [Voix obséquieuse.] C'est tout à fait normal, monsieur le commissaire... Au revoir, monsieur le commissaire...

Elle raccroche.

— Pour quelqu'un qui ne croit pas à sa culpabilité, elle est à fond ! s'étonne Chihab. Ça vaut un César, non ?

— Mmm. Reste à savoir s'il va mordre !

Dans quelques instants, Veronica Karić convoquera tout le personnel de son ambassade pour lui apprendre que le commissaire Kuhn, de la brigade criminelle, a interpellé hier un certain Marko Smolić. Elle ajoutera que ce proxénète notoire, pour sauver sa peau et s'économiser quelques années de trou, a balancé un compatriote slovène haut placé. Elle conclura, badine, en leur apprenant que le commissaire Kuhn ne lui a pas donné le nom de cet important personnage, arguant que l'affaire était sérieuse et sur le point d'aboutir, l'arrestation de ce dignitaire n'étant plus qu'une question d'heures.

L'hameçon aura été lancé.

Dix-huit heures quarante-sept. La porte du garage de l'ambassade s'ouvre, le store métallique marron s'enroule sur son axe. Mon téléphone sonne.

— Commissaire Kuhn, j'écoute.

— Oui, commissaire, c'est madame Karić. Il sort.

— Je vois. Qu'a-t-il dit ?

— Rien. Il n'a pas eu l'air surpris.

— Ah. Aucune réaction, dites-vous ? je redemande, déçu.

— Non. Aucune. Maintenant...

— Oui ?

— Cela fait bien longtemps que je ne l'ai pas vu quitter l'ambassade aussi tôt. D'ordinaire, il est le dernier à rentrer chez lui. Il est venu me voir il y a dix minutes : il aurait un rendez-vous avec un technicien de France Telecom pour un problème sur la ligne Internet de son domicile.

De la main, je fais signe à Anissa de mettre le contact. Dans le rétroviseur, j'aperçois la calandre d'une Mercedes gris anthracite.

— Très bien. Connaissez-vous son adresse personnelle ?

— Oui, il habite rue Cortambert. Ce n'est pas très loin d'ici. Au douze. Mais je n'en suis pas sûre à cent pour cent. Voulez-vous que je vérifie, je dois...

— Non, ça ira. Merci beaucoup, madame l'ambassadeur. Je vous tiens au courant.

Je raccroche et attrape l'Acropol.

— Équipe une à équipes deux et trois. Ferrero décolle. Je répète, Ferrero décolle. On lui colle aux miches, c'est parti ! Son domicile est au douze, rue Cortambert. Il y a des chances qu'il s'y rende.

La Mercedes passe devant nous.

— Vas-y, mais garde une certaine distance, je recommande à Anissa.

Nous continuons jusqu'à la fin de la rue Bois-le-Vent, puis tournons à gauche dans la place de Passy. Tout droit dans la rue Vital. Au bout, le feu est rouge, et Anissa est obligée de s'arrêter juste derrière la Mercedes. Quand nous redémarrons, à peine nous sommes-nous engagés sur l'avenue Paul-Doumer qu'il met son clignotant à gauche.

— Il va tourner. Je le suis ? me demande Anissa.

— Non, va tout droit. Équipe une, on décroche. Équipe deux, vous prenez le relais, il prend la rue Nicolo. Sauf surprise, c'est le chemin de son dom'. On se retrouve là-bas.

— Équipe deux, bien reçu. On est derrière, me confirme la voix d'Alain.

— Reçu, équipe trois ?

— Reçu.

Nous faisons un détour par la place du Trocadéro, puis revenons dans la rue Cortambert via l'avenue Georges-Mandel. Je repère alors sa voiture, warnings allumés, stationnée sur le bateau devant la porte cochère du numéro douze. Sur le trottoir d'en face, Jérémy, appuyé sur sa moto comme s'il attendait quelqu'un, fume négligemment une cigarette.

— Avance et essaie de te garer, j'ordonne à Chihab.

Plus loin, Anissa trouve une double place de livraison, dont la moitié est déjà trustée par Alain et Nicolas. Elle réquisitionne l'autre moitié. Je sors et viens à la rencontre des OPJ. Le commandant, côté passager, descend sa vitre.

— Il est chez lui, mais il a l'air pressé. Il va bouger ! me renseigne-t-il.

— Il faut qu'on l'équipe ; on ne peut pas le perdre. Nicolas, tu as pris ce

qu'il faut ?

Le lieutenant attrape dans sa poche un boîtier noir de la taille d'une petite boîte d'allumettes.

— Vous vous en chargez, Patron ? dit-il en me le tendant.

— Oui. J'y vais.

Je remonte la rue et rejoins Jérémy.

— Il est chez lui. Deuxième en partant de la gauche au troisième étage, me dit-il en me désignant la façade de l'immeuble haussmannien.

— Tu es sûr ?

— *Yes*.

— Bien, je pose le mouchard. Ouvre l'œil.

— OK.

Je cale le petit boîtier dans ma main droite, aimant vers le haut et, le plus naturellement possible, je traverse la rue. Sur le trottoir, au niveau de la Mercedes, je mets un genou à terre et entreprends de refaire mon lacet. Les artères du XVI^e arrondissement, si on omet les rues commerçantes Victor-Hugo, Passy et Mozart, ont l'avantage d'être tranquilles. Très tranquilles. Surtout à cette heure et par cette température hivernale.

Pas un chat pour me voir plaquer l'émetteur sous l'aile avant droite de la Mercedes.

Vingt heures vingt-trois. Le mouchard facilite grandement la filature : il suffit de suivre le point rouge sur l'écran. J'ai donc laissé Alain à Paris et lui ai demandé de rentrer à la brigade. Il sera notre soutien logistique. Anissa conduit. Sur la banquette arrière, Nicolas, son ordinateur posé sur ses genoux, la guide. Jérémy nous suit en moto. Nous roulons sur l'autoroute A10 depuis une heure et vingt minutes en direction du sud de la France.

— Vous croyez qu'il se fait la malle, Patron ? me demande Chihab. En Italie ?

— Il aurait pris l'A6, c'est plus direct...

— L'Espagne peut-être ?

— Il aurait pris des bagages, fait remarquer N'Guyen. Il ne s'est même pas arrêté dix minutes dans son appartement !

— C'est zarbi, dit Anissa. Et s'il a réussi à joindre Smolić ? C'est mort !

— M'est avis que Kosmo doit être injoignable en ce moment. Au contraire, ce coup de fil qui n'a pas abouti a dû le stresser un brin. Ça donne du crédit à notre coup de bluff... Et puis, ses hommes de main ont dû lui confirmer l'arrestation. Ils n'ont aucune raison de savoir que Kosmo a été rapatrié !

— Il sort de l'autoroute ! crie soudain N'Guyen. Sortie quatorze ! C'est la prochaine.

— OK, compris, dit Anissa.

— Bien reçu, équipe trois ? je demande dans l'Acropol.

— Bien reçu, me répond Jérémy.

Nous quittons l'autoroute, et notre petit convoi s'enfonce dans la campagne à la poursuite, non pas du diamant vert, mais du petit point rouge. Les routes sont de plus en plus sombres, de plus en plus étroites.

— Où il va, ce con ? s'interroge Anissa à voix haute. On est où, là ?

— Loiret, pas très loin d'Orléans, explique N'Guyen.

— Putain ! Le trou ! s'exclame-t-elle.

Pas la moindre source de lumière dans la forêt que nous traversons ; l'obscurité est totale. Nous autres, citadins, n'en avons pas l'habitude. Il y a toujours un réverbère pour illuminer la chaussée d'une lueur jaunâtre propre au sodium.

— Mets tes phares. C'est pas le moment de louper un virage.

— Il vient de s'arrêter ! À la sortie du village de Saint-Lyé-la-Forêt ! On y arrive, nous apprend N'Guyen.

Nous passons devant le panneau au liséré rouge indiquant la frontière de la commune de Saint-Lyé. J'intime à Anissa de lever le pied et nous entrons au pas. Le village est minuscule ; seules quelques maisons se serrent autour de la route principale.

N'Guyen tend son ordinateur portable entre les deux sièges avant pour nous montrer une photo satellite prise à la verticale du lieu où nous nous trouvons. De jour, heureusement !

— Il s'est enfoncé dans un chemin qui mène à une ferme entourée par la forêt, dit-il, tandis que son index suit sur l'écran la route jusqu'à la bâtisse en question. Tourne à droite, Anissa !

Le lieutenant s'exécute. Nous passons entre quelques maisons, mais, très vite, nous sommes au milieu de la campagne. Nous avançons doucement, et apparaît soudain une forêt sombre dans laquelle nous nous enfignons.

— Stop ! s'écrie Nicolas. On y est. Regardez, Patron, le chemin qui part à gauche, c'est celui-là !

En effet, je distingue, maintenant qu'il me l'a désigné, un chemin de terre qui part au milieu des arbres et qu'il aurait été impossible de voir sans l'ordi du lieutenant. Anissa m'adresse un signe de tête pour connaître la suite des opérations, et je lui ordonne de se garer plus loin. Par chance, il y a un renforcement sur le côté de la route, prévu, je suppose, pour faciliter le croisement de deux véhicules. Elle coupe le contact, éteint les phares. Derrière, Jérémy s'arrête à son tour, enlève son casque et vient nous rejoindre dans la voiture.

— La caille ! dit-il en se jetant à côté de N'Guyen. J'ai les doigts gelés !

Et il se met à taper ses mains gantées l'une contre l'autre pour tenter d'y faire affluer le sang.

— Et maintenant ? demande Chihab.

Je prends une minute pour réfléchir à la meilleure des options, mais, comme je ne parviens pas à trancher entre toutes celles qui se présentent, je choisis la première.

— On continue à pied. Anissa, tu restes dans la voiture...

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais », je dis d'une voix sèche. Tu restes dans la voiture, point. Jérémy, tes doigts, ça va mieux ?

— Ouais, c'est bon.

— OK. On prend des gilets dans le coffre, on ne sait jamais.

Nous sortons. Sans un mot, nous enfilons nos gilets pare-balles. Après m'être équipé d'un Acropol portatif, je viens m'assurer qu'Anissa m'obéira comme elle me l'a promis après l'affaire Milanković.

— Ouais, c'est bon. J'ai compris, boude-t-elle.

Nous revenons sur nos pas et nous engageons sur le petit chemin carrossable qui part maintenant sur la droite, au milieu de la forêt. Nous n'avons pas fait cinquante mètres que deux faisceaux lumineux déchirent l'obscurité : une voiture vient vers nous !

— On se planque, vite !

Aussi vite que possible, je trouve refuge derrière un arbre, imité par les lieutenants.

La Mercedes grise passe.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? chuchote Nicolas à mon intention.

— Anissa ! Il repart. Je répète, il repart. Tu ne bouges pas. Il est équipé. Le retrouver ne sera pas un problème. Alain, tu me reçois ?

— Je suis là, me répond le commandant depuis Paris.

— Tu ne le lâches pas. S'il se dirige vers la frontière, tu t'arranges pour le retarder, contrôle routier, douane, ce que tu veux ! Je ne veux pas qu'il quitte le territoire avant que nous sachions ce qu'il y a dans cette ferme.

— Reçu.

XXIII

Aéroport Charles-de-Gaulle. Terminal 2G. Le soleil se lève ; la lumière jaune et rasante dessine des ombres gigantesques qui s'étirent à n'en plus finir sur le sol, comme des traînées de peinture noire.

Nous nous garons à une cinquantaine de mètres du quatre-quatre, une Audi Q7 noire, immatriculée CD en lettres orange sur fond vert.

Cette voiture est, ô coïncidence, le pendant des BMW X3, 4 et 5 : même ligne, même gabarit, mêmes vitres teintées noires. Le ministre Tinek Cavič en sort et attend que le chauffeur ouvre le coffre et lui remette sa valise.

Il échange quelques phrases avec lui. L'autre (que j'imagine très bien avec une cagoule d'indépendantiste corse en train d'essayer de me bazarder par-dessus une rambarde d'escalier) hoche la tête d'un air entendu avant de remonter dans son V6 allemand.

— Patrick, tu me reçois ?

— Impec, me répond le commissaire Hébert.

— Les deux brutes sont à toi. Serre-les dans une zone sûre, ils sont sûrement armés et ne vont pas gentiment se ranger sur la droite quand tu leur feras signe.

— Pas de problème, Nils.

— Jérémy, tu suis. Et fais gaffe ! Tu as ton gilet ?

— Ouais.

— À vous de jouer !

Les trois voitures banalisées de la BRI et la moto de Lefort passent devant nous.

Sur la banquette arrière, Veronica Karić ne tient pas en place et en perd même son français :

— *Neverjetno ! Kot da se ni nič zgodilo !*

Après que Cavič a franchi le tourniquet en verre qui permet d'accéder au terminal, je sors de la voiture et, d'un signe du bras, enjoins mes équipiers à en faire de même. Nous le suivons à l'intérieur.

Tinek Cavič est bien au sommet d'une pyramide qui n'a pas le lustre de ses cousines égyptiennes. Proxénétisme aggravé et esclavagisme ou, pour reprendre une dénomination journalistique courante : traite des blanches.

Hier, aux alentours de minuit, assistés des hommes du commissariat de Saint-Jean-de-Braye, nous avons investi la ferme et y avons trouvé deux hommes, affairés à emballer des affaires diverses qu'ils avaient rassemblées sur la grande table du salon : des chaînes, des menottes, des armes, des seringues et un joli paquet d'héroïne.

À l'étage, dans une chambre fermée à clé, il y avait quatre pauvres filles aux visages émaciés, le corps couvert d'ecchymoses.

Quand nous avons ouvert la porte, elles étaient tassées dans un coin de la pièce, comme des animaux. Aucune d'elles ne parlait français.

Tandis que nous retournions la ferme de fond en comble, Cavič regagnait la capitale, montait dans son appartement, rue Cortambert, où la lumière resta allumée jusque tard dans la nuit. Ce matin, à six heures, son taxi personnel l'attendait devant chez lui.

Qu'est-ce que Cavič est allé faire là-bas ? Probablement demander à ce que les lieux soient vidés... Peut-être récupérer cette grosse valise qu'il porte maintenant dans les couloirs de l'aéroport...

Les deux hommes arrêtés sur place n'ont pas encore parlé, mais, peu importe, Michèle Lafont a fait des merveilles ! Réveillée en pleine nuit, elle a pourtant été d'une efficacité remarquable.

Avec l'autorisation de Veronica Karič, elle a envoyé relever les empreintes du ministre à l'ambassade pour les comparer avec celles relevées un peu partout dans la ferme, et notamment sur la crosse d'un fusil Kalachnikov. Ses conclusions ont été sans appel : le ministre ne pourra pas nier être passé à Saint-Lyé-la-Forêt !

— OK. Équipe deux. On le serre quand il se présente au guichet d'embarquement. Tenez-vous prêts.

Cavič arrive au comptoir, fouille la poche intérieure de son manteau et en sort son passeport.

— Go !

En moins de vingt secondes, il est sur le ventre, les mains menottées dans le dos. Le tapis-balance indique soixante-dix-huit kilos et, à voir la tête du préposé à l'enregistrement, je devine qu'il va y avoir des frais de dépassement.

— Qu'est-ce que cela signifie ? crie-t-il alors que nous le relevons. Je suis ministre plénipotentiaire à l'ambassade de Slovénie et jouis donc d'une immunité qui vous interdit ce genre de pratique ! Quel est le responsable de cette mascarade ?

Je m'avance.

— Commissaire Kuhn, police judiciaire, brigade criminelle. Vous me reconnaissez, monsieur Cavič ? Je suis passé vous voir il y a quelques jours. Dans votre ambassade, justement.

— Bien évidemment que je vous reconnais ! dit-il, furieux. C'est vous qui êtes responsable ?

— C'est moi.

Sa voix change d'intonation. Il opte pour un ton hautain et cassant :

— En tant que commissaire, vous ne devez pas ignorer que ma position ne vous permet pas ce genre de manières. Veuillez me libérer séance tenante, commissaire, ou il se pourrait bien que votre carrière en fasse les frais. J'ai des amis haut placés dans l'Administration française.

Comme je ne bouge pas, il réitère sa demande d'une voix agacée :

— Veuillez me libérer immédiatement !

— Non.

— Pardon ? s'étrangle-t-il.

Je me tourne vers Veronica Karić, qui était restée en retrait. Elle avance vers nous.

— Ah ! Madame l'ambassadeur ! Vous êtes là ! s'exclame Cavič en l'apercevant. Pouvez-vous dire à ces messieurs que je bénéficie d'une immunité diplomatique qui ne leur permet pas...

— Vous *bénéficiiez*, Tinek, dit Veronica en insistant sur le double « i » marquant l'imparfait.

Cavič blêmit.

— Qu'est-ce que... ?

— Convention de Vienne, 1961, article neuf, et convention de Vienne 1963, article vingt-trois. Vous êtes *persona non grata*, Tinek.

La locution latine qui tue. L'arme suprême contre l'immunité diplomatique. Tinek Cavič éclate d'un rire nerveux.

— Et, donc, vous avez l'accord écrit du Premier ministre...

— Contresigné par le ministre des Affaires étrangères que j'ai dû lui aussi réveiller en pleine nuit ? Oui. Il est là.

Elle tend le feuillet sous les yeux de son ministre, qui cesse immédiatement de ricaner.

— Avez-vous le document qui précise le nombre de colis constituant votre valise diplomatique ? demande froidement Veronica. Non, bien sûr, c'est moi qui les délivre, et je ne crois pas que vous m'en ayez fait la demande ! Vous pouvez ouvrir la mallette !

Je fais signe à Chihab de s'exécuter, mais elle ne parvient pas à déclencher les deux loquets de part et d'autre de la poignée centrale.

— Il y a un code.

— Cavič, le code ! ordonne l'ambassadrice.

Le ministre ne dit rien.

— Le code ! s'emporte Mme Karić.

— *Ne vem*.

— Faites le nécessaire, commissaire, me dit alors Veronica.

Je tourne sur moi-même et repère l'outil qu'il me faut : un poteau en fer qui permet de canaliser la file des passagers à l'embarquement. Je déclipse les sangles qui y sont fixées avant de le soulever au-dessus de la valise de Cavič. Je me contente d'en accélérer la chute en direction de la serrure. Le choc fait sauter les loquets dans un craquement métallique. Je repose le poteau et ouvre lentement le bagage du ministre.

Je ne suis pas banquier, mais, à vue de nez, il doit bien y avoir un million d'euros.

— *You gnusa me. You zadrego naši državi*, dit Veronica d'une voix nauséuse à son ex-bras droit.

Elles brillent, les chaussures de Tinek Cavič... Mais leur éclat est terne.

Alors que nous quittons le hall de l'aéroport sous les yeux forcément curieux des badauds, Anissa, qui n'y tient plus, me demande :

— Comment vous avez su, Patron ?

— Comment j'ai su quoi ?

— Quand on était sur votre scooter, sur les quais... Comment vous avez su que c'était Cavič ?

— Tu es bien curieuse...

— Ben..., euh... J'pensais que...

— Je te fais marcher. La curiosité doit être le fonds de commerce d'un bon flic !

Elle se force à sourire.

— J'avais compris, dit-elle. Alors ?

— C'est le brigadier Porte qui m'a mis la puce à l'oreille. Tu sais, juste avant que nous ne quittions le trente-six, il m'a appris que quelqu'un avait cherché à me joindre...

— Et comme il ne savait pas où vous étiez, le brigadier lui a donné votre adresse pour vous envoyer un colis, termine le lieutenant pour me montrer qu'elle se souvient.

— Exact. Eh bien, c'est là, enfin, un tout petit plus tard, que cela a fait tilt. Quand je suis allé rendre visite à l'ambassadrice de Slovénie, le secrétaire de l'ambassade m'a promis de faire des recherches sur Darja Ivanek. Je lui ai donné ma carte pour qu'il puisse me joindre s'il trouvait quelque chose. Ce monsieur avait donc un prétexte pour chercher à connaître mon adresse, qu'il obtient auprès de Porte le mercredi... La veille de l'embuscade... Merci encore, d'ailleurs...

Elle rougit.

— C'est rien, Patron.

— Je me souviens très bien d'avoir regardé dans ma boîte aux lettres en rentrant chez moi le jeudi, juste avant que ses sbires ne me tombent dessus, et il n'y avait aucun colis.

— Il aurait pu ne pas être encore arrivé.

— C'est ce que je me suis dit... Et puis je me suis aussi rappelé que Cavič avait de belles chaussures brillantes... Bien brillantes... Tellement brillantes que je les ai remarquées, tout comme Vasva dans cette ferme du Loiret. Elle m'en a parlé sur son lit d'hôpital.

Nous sortons, et l'air extérieur me paraît plus chaud que lorsque nous sommes arrivés.

— C'étaient juste les chaussures, alors ? m'interroge Chihab, curieuse.

— Presque, je dis en souriant. Presque. Après, j'ai appelé N'Guyen, tu t'en souviens ?

— Ouais.

— Vasva m'a affirmé que Danica Türk connaissait l'homme aux chaussures brillantes. Elle l'avait déjà vu, gamine, au cours d'une fête de l'indépendance de la République slovène, dans sa ville natale de Novo Mesto. J'ai alors demandé à Nicolas de me sortir la liste de tous les maires de cette petite ville entre 1995 et 2009. Il n'est pas rare qu'ils se fendent d'un petit discours lors de telles commémorations. J'ai pensé que Danica l'aurait vu à cette occasion.

— Mais pourquoi cette période-là ?

— Danica est née en 1991. Si elle se souvenait de lui, c'est qu'elle ne devait pas être trop jeune. À quatre ans, on se souvient d'un visage. Donc, 1995. Quant à 2009, c'est l'année où elle a disparu de son pays. Bref, Nicolas ne trouve aucun maire de Novo Mesto répondant au patronyme de Cavič.

— Ah ? s'étonne Anissa.

Je la regarde alors que nous montons en voiture. On dirait une gamine de trois ans à qui on raconte l'histoire du Chaperon rouge pour la première fois.

— Non, mais, et tu apprendras à connaître l'opiniâtreté du lieutenant N'Guyen, il a immédiatement élargi ses recherches et m'a dégotté un ministre du Département des activités de la ville de Novo Mesto entre 2003 et 2007 qui s'appelait...

— Tinek Cavič ! s'exclame-t-elle.

— On ne peut rien te cacher...

— À tous les coups, Danica l'a vu lors d'une fête ! Ou même dans la rue... Ou à la mairie... Ils sont toujours de partout, ces politiques !

— Exact. Elle a pensé que ça pourrait être sa porte de sortie et elle a bien failli réussir.

L'image du cochon noir, éventré sur la table en métal, me revient. Brutale. Injuste.

— Les autres filles lui doivent leur salut, je conclus tristement.

Épilogue

Je reviens d'une longue promenade au bord de la Drina. C'est presque une journée d'été, la chaleur en moins : ciel bleu immaculé, soleil radieux. Hélas, Lapoutrelle m'a retiré mon plâtre il y a dix jours et j'ai pour consigne de ne pas exposer ma peau toute neuve aux rayons ultraviolets. Avec mon bob et ma crème solaire, badigeonnée en une épaisse couche blanche sur mon nez, j'ai l'air du parfait touriste. Mais, après tout, c'est un peu ça... J'avais besoin de ce petit break, et cette invitation à découvrir la Bosnie que je ne connaissais pas est tombée à point nommé.

En traversant la ville pour rentrer à mon hôtel, je me surprends à savourer « ma victoire ».

Tinek Cavič ne sera pas jugé en France. Il a été rapatrié sous bonne garde jusqu'en Slovénie, où il attend son procès dans la prison de Maribor, au nord-est du pays. Veronica Karič m'a assuré que le châtiment serait à la hauteur du crime [*sic*], que toutes les pièces de l'enquête menée en France seraient versées au dossier d'accusation.

— La Slovénie n'a intégré l'Union européenne que depuis sept ans, m'a-t-elle expliqué. Ce fut un immense honneur, et mon pays ne peut que se féliciter de cette adhésion. Il est donc hors de question que la Slovénie trahisse la confiance des autres pays de l'Union européenne en accordant une quelconque amnistie à l'un de ses représentants à l'étranger. C'est une honte qu'il va nous falloir au contraire faire oublier en étant d'une sévérité exemplaire.

C'est un réseau entier qui s'est écroulé avec l'arrestation de Cavič. Dans les prochains mois, douze personnes seront jugées – dont les deux affreux qui m'ont refait le portrait –, soit en France, soit dans leur pays d'origine. Quatorze filles sont reparties dans leur famille. Dévastées, sûrement traumatisées à vie, mais libres. Elles pourront essayer d'oublier. D'oublier sans pardonner.

Marko Smolić, lui, évitera le procès. Il est mort. Il a été abattu par la police albanaise dans des conditions encore mal élucidées alors qu'il tentait de franchir la frontière avec un camion dans lequel il transportait six nouvelles filles, dont trois mineures. On ne saura jamais s'il avait décidé de revenir en France ou si ces gamines devaient être le commencement d'un nouveau business, ailleurs en Europe.

À la prison de la Santé, Bogdan Milanković attend toujours que son sort soit fixé. J'ai su qu'il ne se passait pas un jour sans qu'il ne crie mon nom, me maudissant jusqu'à la dernière génération, me promettant les pires sévices s'il venait à me recroiser un jour. Ce que je ne lui souhaite pas, car je pourrais, cette fois, viser un peu moins bien...

J'arrive sur la place de mon hôtel. En face, un petit bar. Je m'installe à une table en terrasse, sous un parasol. Le serveur ne se fait pas attendre.

— *Poštovani gospodine, što želiš ?*

J'ai l'occasion de sortir simultanément les trois mots que je connais (« bonjour », « bière », « s'il vous plaît ») :

— *Bok. Pivo molim.*

— *Odma gospodine.*

Il repart aussitôt et revient avec un verre à la mousse soyeuse, perlé de gouttes de condensation. J'y trempe mes lèvres avec délice. Amère et fraîche.

Un coup d'œil sur l'énorme horloge de l'hôtel de ville. Seize heures cinquante-trois... Elle ne devrait pas tarder. On mange tôt, paraît-il, à Gorazde. Et, comme je pense à la louve, elle sort de la ruelle, là-bas, à côté de la mairie. Alors qu'elle traverse la place, suivie par un gamin d'une dizaine d'années, je réalise combien elle est jolie fille. Elle m'aperçoit, me fait signe de la main et accélère le pas. Elle porte une robe bleue, des talons hauts, des boucles d'oreilles et un peu de maquillage. Elle s'est faite belle et elle a réussi.

— Bonjour, commissaire.

— « Nils », appelle-moi « Nils ». Tu vas bien ?

— Oui. Très bien je vais. À cause de vous. C'est gentil être venu.

— C'est gentil de m'avoir invité... Tu me présentes ? je dis en penchant la tête pour essayer de croiser le regard du petit blond caché derrière elle.

— Ah ! C'est Arnejc. Mon petit frère. Il voulait voir vous.

— Salut !

— Dis bonjour enfin, dit-elle. *Pozdravite Arnejc !*

Il ne dit rien, se serre un peu plus contre sa sœur.

— Ce n'est pas grave, laisse-le tranquille. Mon fils a à peu près le même âge, je sais ce que c'est ! Vous avez faim ? Moi, je meurs de faim !

Le visage de Vasva s'assombrit.

— Tu meurs ? Pourquoi ?

— Non, c'est une expression. Cela veut dire que j'ai très faim.

Ses yeux brillent. Son sourire est si franc qu'il me surprend.

— Je sais. Je rigole. On allons manger ?

Annexe 1

Extrait de la Convention internationale relative à la répression de la traite des blanches. Conclue à Paris le 4 mai 1910

Les Souverains, Chefs d'État et Gouvernements des Puissances ci-après, désignées,

Grande-Bretagne, Allemagne, Autriche, Hongrie, Belgique, Brésil, Danemark, Espagne, France, Italie, Pays-Bas, Portugal, Russie et Suède,

Également désireux de donner le plus d'efficacité possible à la répression du trafic connu sous le nom de « Traite des blanches », ont résolu de conclure une Convention à cet effet et, après qu'un projet eut été arrêté dans une première Conférence réunie à Paris du 15 au 25 juillet 1902, ont désigné leurs Plénipotentiaires, qui se sont réunis dans une deuxième Conférence à Paris, du 18 avril au 4 mai 1910 et qui sont convenus des dispositions suivantes :

Article 1

Doit être puni quiconque, pour satisfaire les passions d'autrui, a embauché, entraîné ou détourné, même avec son consentement, une femme ou fille mineure, en vue de la débauche, alors même que les divers actes qui sont les éléments constitutifs de l'infraction auraient été accomplis dans des pays différents.

Article 2

Doit être puni quiconque, pour satisfaire les passions d'autrui, a, par fraude ou à l'aide de violences, menaces, abus d'autorité, ou tout autre moyen de contrainte, embauché, entraîné ou détourné une femme ou fille majeure en vue de la débauche, alors même que les divers actes qui sont les éléments constitutifs de l'infraction auraient été accomplis dans des pays différents.

Annexe 2

Extraits du discours de Najat Vallaud-Belkacem, ministre des Droits des femmes, devant l'Assemblée nationale le 29 novembre 2013

Monsieur le président,

Mesdames et messieurs les députés,

Avant qu'un client puisse acheter une prestation sexuelle, quelque part dans l'une de nos rues ou à la lisière de nos bois, il y a des femmes et parfois des hommes qui sont vendus et achetés, échangés, séquestrés, violés et torturés, trompés, rackettés, spoliés, soumis aux pires chantages ainsi que leurs familles et leurs enfants, exportés et importés comme n'importe quelle marchandise, animal ou denrée périssable.

Ensuite, seulement, leur vie de prostituées peut commencer : n'oublions pas, n'oubliez pas, avant de les considérer comme des prostituées, qui sont ces êtres humains. [...]

Le sujet avec la prostitution, c'est l'argent. C'est l'argent qui détermine la volonté des parties et c'est ce même argent qui nourrit justement le proxénétisme. Dans la prostitution, le consentement à l'acte sexuel est un consentement dans lequel ceux qui ont de quoi payer ont droit à la soumission de ceux qui n'ont d'autre choix. [...]

Une étude canadienne a établi que les personnes prostituées ont entre soixante et cent vingt fois plus de risques d'être battues ou assassinées que le reste de la population. Enfin, d'après une étude américaine, le **taux de mortalité** est deux fois plus élevé chez les femmes se prostituant dans la rue que chez les femmes d'âge comparable. La prostitution, mesdames et messieurs les députés, n'ayez pas de doutes à ce sujet, la prostitution est en elle-même un drame sanitaire. [...]

Ces réseaux, ils nous regardent. Ils suivent ce que nous faisons avec la plus grande attention, nous le savons. Ils guettent les failles de notre législation. Ils se sont nourris des failles de notre législation, **ces dernières années, avec des organisations criminelles transnationales étrangères** qui se sont spécialisées dans la traite des êtres humains. Elles ont largement pris la place des « traditionnelles », comme elles les appellent elles-mêmes. Ces mafias recrutent les victimes dans leur pays d'origine et les conduisent là où elles n'ont aucune attache, où elles ne parlent pas la langue du pays, où elles vivent sans titre de séjour. Et elles doivent rembourser aux criminels le coût très élevé de leur migration. [...]

Les victimes de la prostitution, comme toutes les victimes de la traite, ce sont les prostituées. [...]

Le jeu de l'assassin

Le cadavre d'une femme poignardée avec une violence extrême est retrouvé sur les rails, près de la gare du Nord. Ce n'est que la première victime d'une longue liste. A chaque fois, les proies sont des prostituées dont le tueur sème les corps dans différents quartiers populaires de Paris. Des meurtres sordides, sans motif apparent. Le commissaire Kuhn n'a pratiquement aucun indice et l'enquête s'enlise. Jusqu'à ce que le meurtrier fasse en sorte que l'on retrouve sa trace. Il relance ainsi la partie dans un jeu macabre et pervers avec la police. Un jeu de piste infernal au dénouement inattendu...

Il assassine sans pitié. Et Paris est devenu son terrain de jeu...

ISBN : 978-2-8246-0564-7
www.city-editions.com

- [1] Service régional de la police judiciaire.
- [2] Sous-marin : véhicule banalisé utilisé pour les planques.
- [3] Automatisation des communications radiotéléphoniques opérationnelles de police.
- [4] Aussi connue sous le nom de « loi de l'emmerdement maximum ».
- [5] Česká Zbrojovka : entreprise tchèque spécialisée dans la fabrique d'armes.
- [6] Inspection Générale de la Police Nationale.
- [7] Identité judiciaire.
- [8] Le FAED : fichier national des empreintes digitales.
- [9] Institut médico-légal.
- [10] Ville de la région parisienne qui héberge l'École nationale vétérinaire d'Alfort.
- [11] Commission rogatoire.
- [12] Officier police judiciaire.
- [13] Usagers d'héroïne.
- [14] Office central pour la répression de la traite des êtres humains.
- [15] Garde à vue.
- [16] Brigade de répression du proxénétisme (aussi connue comme la brigade des mœurs ou la brigade mondaine).
- [17] Centre de rétention administrative.
- [18] Batterie de recherches.
- [19] Commission rogatoire internationale.
- [20] Article 18, alinéa 4 du Code de procédure pénale qui régit les extensions de compétence. Cette mention sur la commission rogatoire permet aux OPJ parisiens de poursuivre leur enquête au-delà de l'Île-de-France.